

MEMOIRES D'UN GARNEMENT



Jean-Pierre Petit

A mon fils Jean-Christophe, avec qui j'ai parcouru le monde

Le romanciers savent inventer des belles histoires. Mais souvent la réalité suffit souvent à remplir un livre. Ainsi, tout ce que vous allez lire est parfaitement authentique et toute ressemblance avec des personnages et des situations imaginaires serait donc parfaitement fortuite.

Thiors, Deux-Sèvres.

Quand j'avais dix ans, au moment des vacances, Léon, mon beau-père, nous emmenait en voiture. C'était une grosse limousine noire, une Hotchkiss, mais toutes les voitures étaient noires à l'époque et ressemblaient à des corbillards. Evidemment, l'été, on cuisait dans ces véhicules comme dans des fours.



La voiture de mon beau-père. Photo d'archives

Je n'aimais pas l'odeur de cette automobile. Les sièges étaient recouverts de tissu et s'imprégnaient de la transpiration des passagers. Les voyages étaient longs. On roulait moins vite que maintenant, sur des routes étaient plus étroites, bordées de platanes qui permettaient aux gens de passer plus facilement de la vie au trépas. Les autoroutes n'avaient pas encore été inventées. Ces voies n'étaient pas recouvertes de bitume et on était affreusement secoué.

Au bout du voyage, qui nous menait dans l'ouest de la France, on voyait apparaître à l'horizon les tours pointues du château de Thiors, qui appartenait à la famille de mon beau-père et qui émergeaient au loin, au milieu d'un parc très fourni, ceinturé de hauts murs.



Route d'accès au château, aujourd'hui

Il y avait une grande cour intérieure, avec des chiens et des poules. Quand on arrivait, la sœur de Léon, Solange, sortait en poussant de grands cris. La famille de mon beau-père était coutumière de ces grandes démonstrations.

C'était une personne étrange. Sa poitrine semblait prendre naissance sous son menton et s'arrêter à sa taille. J'avais vu cela dans des gravures du début du siècle, quand les femmes portaient des grands chapeaux à plumes et de très longues robes. Je me demandais comment elle était vraiment fichue, à poil. En vérité, à l'époque, je n'avais jamais vu une poitrine de femme, de mes propres yeux.



*Le château, sa tour maîtresse. Derrière, le grand Sequoia.
Le poulailler. On voit le reste du fournil, qui existait encore quand
j'étais enfant, et qui s'est effondré, faute d'entretien.*

La mère de Solange était construite sur le même moule, avec un derrière encore plus gros, qui la gênait quand elle devait prendre place dans un fauteuil. Celle-là était une véritable montagne de chair blanche et flasque, toujours vêtue de noir, avec des robes qui descendaient jusqu'au sol au

point que je ne rappelle pas avoir jamais vu ses pieds. Comme tous les personnages de la famille, elle avait un "nez Bourbonien", c'est à dire un grand nez, un peu busqué, qui n'en finissait pas. Léon avait le même, avec un poil unique qui poussait sur son arête centrale. Ils étaient tous très fiers de ce nez dont ils pensaient qu'il leur donnait un air aristocratique. Personnellement je préférais mon nez en trompette, qu'ils considéraient avec mépris.



Le château, aujourd'hui. La première porte à gauche donnait dans la chambre d'Arlette

Solange avait une fille, Arlette, dotée d'une poitrine toute aussi déconcertante. Comme sa mère et sa grand-mère, elle arrangeait ses cheveux en les ramenant vers le haut en un énorme chignon. Cela aussi, je l'avais vu dans de vieux numéros de l'Illustration, dans les greniers.

Son père s'appelait Michel Leuerman et portait de grosses lunettes de myope. On disait qu'il avait fait des études d'avocat, dans le temps. Arlette avait aussi un frère de mon âge, qui s'appelait Roger, qui aurait pu être un copain, mais c'était un type bizarre. Il lui arrivait de se redessiner les sourcils, avec un crayon, ou de se mettre du rouge aux lèvres, en se regardant dans la glace avec un air idiot¹.

Ma mère n'aimait pas venir dans ce château, où elle ne se sentait guère accueillie, comme moi, du reste. Ces gens clamait partout qu'ils avaient "l'esprit de famille". En fait ils détestaient tout le monde et de supportaient eux-mêmes assez mal en dépit des apparences. Ils avaient acheté cette propriété après la guerre, avec de l'argent venu du Congo Belge, je crois, où le père ou le grand-père du "maître des lieux", le falot Arthur, avait du être négrier dans des plantations. Je n'avais jamais entendu dire qu'aucun d'entre eux ait jamais travaillé, de ses mains ou de sa tête. Ils avaient "des revenus" et ce moyen d'existence me semblait mystérieux. Je me

¹ Ce qui ne trouva son explication que beaucoup plus tard.

demandais qui pouvait payer de tels imbéciles en leur permettant ainsi d'infecter vainement la surface de la planète, comme une moisissure. Mais ces revenus "hélas, fondaient au soleil" pour reprendre l'expression de mon beau-père.



A l'époque de mon enfance seule une partie des pièces étaient habitables. Le château n'avait pas l'eau courante, aucune plomberie. On voit le Sequoia qui dépasse, derrière.

Au départ le château était entouré de nombreuses terres cultivables. Il n'aurait pas été question qu'ils les cultivent eux-mêmes. De toute façon ils en auraient été incapables. Si le père, l'ex-avocat, avait du monter sur un tracteur, il se serait sûrement cassé une jambe et n'aurait pas fait la différence, avec ses grosses lunettes d'écaille, entre un taureau et une jument.

Alors la famille vendait de la terre chaque année au paysan, et celui-ci devenait à chaque fois plus arrogant. Au début il les avait salués avec sa casquette. Maintenant il les ignorait ostensiblement, sachant bien qu'avec le temps tout le domaine finirait par lui appartenir.

L'homme habitait de l'autre côté de la cour. Je ne rappelle pas l'avoir jamais approché. Il y avait une sorte de frontière invisible au milieu de cette vaste cour. D'un côté se trouvait ce personnage et les siens, avec des machines agricoles, des tracteurs et toutes sortes d'appareils mystérieux, avec lesquels ils semblaient toujours en train de faire quelque chose, et de l'autre les Leuerman, qui ne faisaient rien.

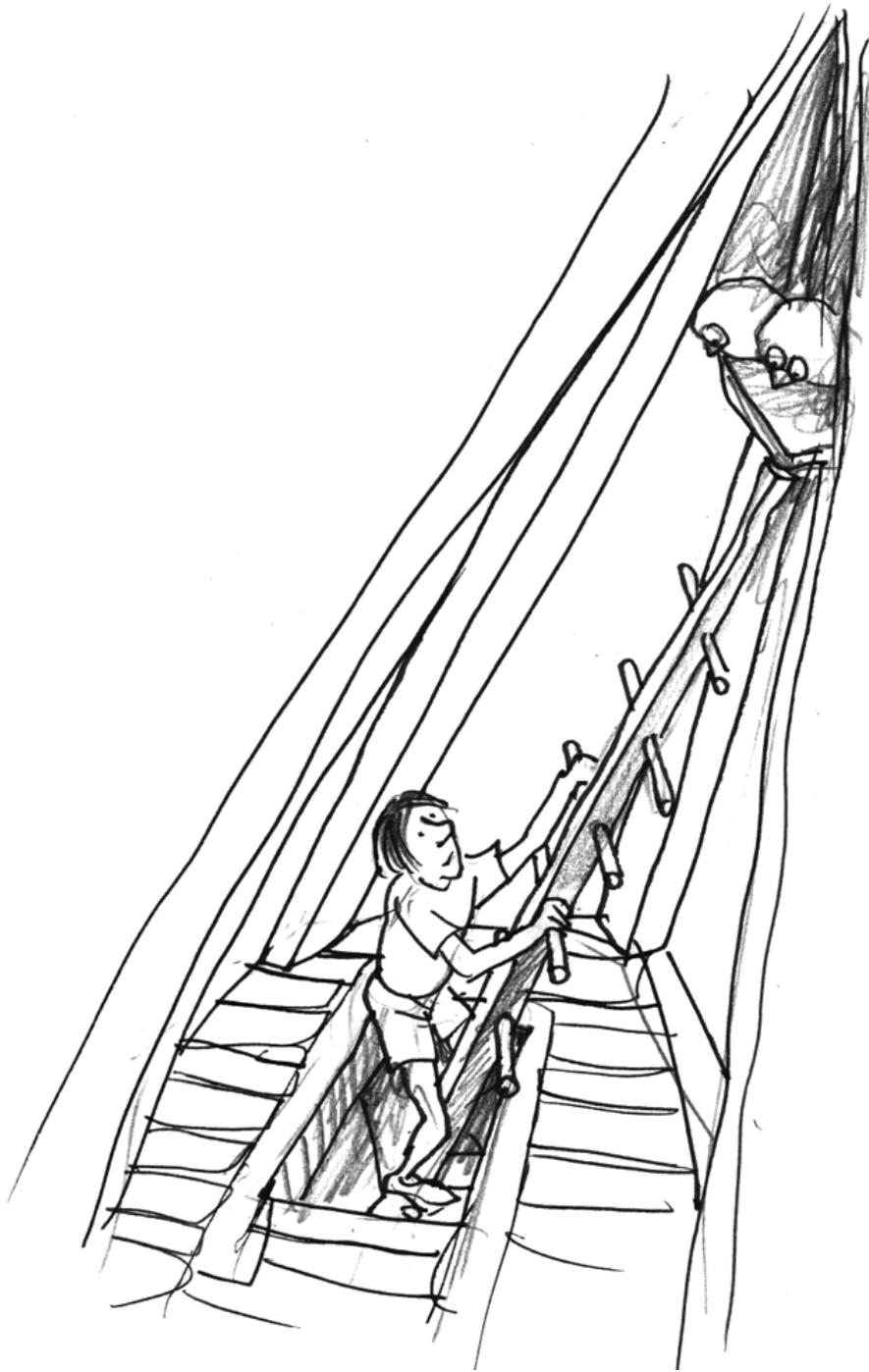
Le château était quand même extraordinaire et impressionnant. Il avait du être construit au treizième siècle, avait une forme rectangulaire, avec une grosse tours d'angle. Maintenant celle-ci me paraîtrait sans doute plus modestes, mais à l'époque je la trouvais gigantesque. Elle était coiffée d'une toiture recouverte de tuiles noires, comme dans les contes de fées.

Quand les membres de la famille avaient fini leurs démonstrations, dont j'étais exclu, étant considéré comme une pièce rapportée, ou une quantité négligeable, je pouvais reprendre mon exploration des lieux. Il y avait un très grand nombre de pièces, le plus souvent vides. Parfois, dans les étages, le plancher manquait et, pour traverser ces salles, il fallait marcher sur de larges poutres de chêne, en faisant très attention à ne pas tomber. L'endroit que je préférais était une des tours où venaient nicher les chouettes. C'était un lieu qui évoquait les films de Walt Disney. On montait d'abord des marches séculaires, encombrées de brindilles de bois abandonnées par les corneilles. Puis il fallait marcher sur des planchers vermoulus. Heureusement, à l'époque, je n'étais pas bien lourd, sinon je serais sûrement passé au travers.

Aucun membre de la famille ne s'aventurait dans ces lieux-là. Tout au haut de la tour il y avait une succession d'échelles, permettant d'accéder à des plate-formes de plus en plus étroites, puis enfin une poutre unique, oblique, traversée de barres de bois, qui bougeaient beaucoup, celles-ci s'étant contractées avec le temps. Des chouettes nichaient tout en haut, près d'un trou ménagé dans la toiture. Cet été-là je trouvais deux bébés-chouettes gris cendré, effrayés par ma venue. La mère avait du prendre le large dès qu'elle m'avait entendu monter. Je m'amusais de les voir cligner des yeux en montant leur paupière inférieure, à la différence de nous, les humains.



Cette charpente, aujourd'hui, sans doute refaite.



Les pièces du grenier étaient également le repaire des chauves-souris. Je n'en étais nullement effrayé car je savais que cette histoire selon laquelle elles s'accrochaient dans les cheveux n'était qu'une fable. En fait, celles qui s'enfuyaient en voletant vous évitaient avec beaucoup d'adresse. Les autres restaient pendues à des poutres par une de leurs griffes, emmitouflées dans leurs ailes. C'était amusant de les regarder. Je me demandais comment elles s'y prenaient pour réussir à s'accrocher ainsi sans se casser la figure.



Les vastes pièces du grenier étaient tapissées de feuilles de tabac séché. Un propriétaire précédent avait du essayer de transformer la propriété en plantation, mais comme il n'y connaissait rien, comme tous ces bourgeois qui achètent des

terres, ça n'avait pas du marcher. Alors le tabac était resté et la moindre souris qui marchait sur ce support faisait, la nuit, un bruit infernal, qui réveillait tout le monde.

Le château n'avait pas l'eau courante. On passait son temps à transporter des pots ou des seaux contenant de l'eau puisée à une unique pile munie d'une pompe à main, située dans la cuisine. Celle-ci était un capharnaüm mal éclairé par une unique ampoule, jaunâtre et recouverte de crottes de mouches. Evidemment il n'y avait pas de frigidaire. Ce qu'on appelait garde-manger était un placard communiquant avec le monde extérieur à l'aide d'un grillage à mailles fines. Il y avait deux waters. Le premier était une simple cabane, située dans le jardin, avec un banc percé de deux trous, recouverts par des couvercles en bois. Cela sentait épouvantablement mauvais et c'était plein de mouches, surtout l'été.

Je préférais utiliser le second, qui était au premier. Mais il avait des allures assez inquiétantes. En fait c'était un petit réduit qui surplombait une ancienne oubliette.

L'ouvrage n'avait pas l'air très solide et à chaque fois que j'y allais j'avais toujours un peu peur qu'il se décroche. Aussi ne posais-je mes petites fesses sur le "trône" qu'avec circonspection. Par les fentes du plancher on apercevait les vertigineuses oubliettes.

Les toilettes étaient extrêmement simples. Il n'y avait pas de chauffe-eau, mais cela n'avait guère d'importance car on se lavait assez sommairement, adultes ou enfants. Roger était particulièrement crasseux. Je n'étais pas non plus particulièrement soigné, mais chez lui la crasse semblait

s'incruster dans la peau, comme un tatouage. Il avait les ongles noirs comme de l'encre et ses cheveux de jais étaient perpétuellement gras.



La vie familiale se déroulait dans un grand salon, qui donnait sur le parc par des grandes portes vitrées. La grand-mère, déjà citée, se tenait en général assise sur un fauteuil Voltaire comme un fromage assez avancé. Parfois Solange faisait des vocalises. Elle était persuadée qu'elle aurait pu être chanteuse d'opéra, mais à vrai dire elle était bien la seule à en être convaincue. Son petit époux la supportait mal dans ces cas-là. Mais c'était un être effacé. De toute façon elle devait peser au moins deux fois son poids. Je me souviens qu'un

fois il avait quand même marmonné dans ses dents, en l'entendant emplir les pièces de ces glapissements qu'elle appelait vocalises :

- On devrait avoir un petit pistolet à merde, pour neutraliser certaines personnes !

Arthur Leuerman était passionné par les inventions. Il était abonné à la revue Américaine "Mécanique populaire", qui proposait toutes sortes de réalisations à faire chez soi. Un jour, en s'inspirant de plans indiqués, il avait construit une barque constituée par une armature légère, en bois, puis l'avait recouverte de papier journal goudronné. C'était un homme passionné par l'innovation et cette idée lui avait paru originale et pleine d'avenir.

Ce travail lui avait pris des mois. Lorsque nous étions arrivés, cet été-là, il avait convoqué toute la famille pour que celle-ci assiste à une démonstration de maniabilité de son esquif. On était donc tous allés à l'étang et il avait pris place dans son embarcation. Alors il avait saisi ses rames et avait gagné le centre de la pièce d'eau avec l'air concentré de quelqu'un qui est en train de faire une grande chose. Soudain la barque s'enfonça. Le papier journal collé et goudronné avait du céder quelque part et son bateau se remplissait. Il se mit à ramer frénétiquement pour regagner le bord, en vain. Rapidement il se retrouva, pataugeant dans l'eau verte au milieu des grenouilles. Solange leva les yeux au ciel.

Je restais seul à aider l'avocat-inventeur à sortir de l'eau. C'était un homme triste. Ses inventions ne marchaient jamais. Il avait envisagé une année de construire un aéroplane pour

pouvoir aller se promener et atterrir dans la cour, mais sa femme s'y était opposée.

On prenait les repas dans une grande salle à manger, autour d'une table ronde recouverte d'une nappe d'un blanc douteux. Mon beau-père mangeait bruyamment. Il avait des lunettes à double-foyer. Il n'était pas rare qu'il laisse dégouliner par inadvertance de la soupe ou un aliment quelconque sur sa cravate ou sur sa chemise. Moi cela me faisait rire, il prenait cela à chaque fois au tragique, se levait alors de table et se lançait dans une grande tirade en évoquant sa vision défaillante.



En vérité il n'y avait pas grand-chose à manger. Solange posait au centre de la table une soupière contenant un liquide épais, en général blanchâtre. Le plat familial s'appelait du "veau à la crème", avec beaucoup de crème et très peu de veau. Notre hôtesse était une piètre cuisinière. Léon se servait le premier, puis servait sa mère. Quand les adultes avaient sifflé les rares morceaux de viande qui nageaient dans cette mixture, les enfants se débrouillaient avec le reste, en complétant cette alimentation sommaire avec du pain.

La grand-mère avait aussi des lunettes. Manger semblait être la seule activité qui allumait dans ses yeux gris éteints une vague lueur. Comme je mangeais vite, il ne restait plus qu'à observer les différents membres de la famille dans leurs efforts de déglutition. J'observais leurs muscles masticateurs puissants (tous avaient des mâchoires carrées et des mentons en galoche) , leurs regards, le mouvement de leurs lèvres. A table il ne se disait rien qui vaille la peine d'être retenu. Solange se lamentait sur la chute des actions boursières qui constituaient l'unique revenu familial. Mon beau-père parlait politique, sujet qui restait pour moi hermétique. Ma mère était en général muette comme une carpe.

Un jour un morceau de viande tomba de la fourchette de la grand-mère. Je crois qu'elle s'appelait Geneviève. Ses éternelles robes noires étaient recouvertes de passementerie, c'est-à-dire d'une espèce de broderie et étaient toutes décolletées. Je ne comprenais pas pourquoi les femmes de cet âge pouvait porter des robes décolletées, puisqu'à travers ceux-ci on n'apercevait que des gros machins ayant la consistance de méduses ou de blanc d'œuf.

L'entre-seins de la grand-mère était assez vaste et elle aurait pu aisément y loger son sac. Bref le morceau de viande chuta dans cette anfractuosité laiteuse. Le silence se fit. On fit sortir les enfants et je ne sus pas comment l'affaire se termina. La morphologie de cette femme était ainsi faite qu'il était possible que le morceau de viande soit descendu très profond, au moins jusqu'à la taille. Je ne sais pas comment ils s'y prirent pour le récupérer, ni ce qu'il advint de celui-ci.

La vie était rythm e par des incidents de ce genre, que tout le monde prenait au tragique. Personne ne riait jamais mais ils soupiraient très souvent, de façon ostentatoire et bruyante.

J'aurais bien voulu rire avec Roger, mais comme je l'ai dit, c'était un garçon bizarre. Quand il riait il faisait "Ah, ah, ah !" et détachant les syllabes avec affectation. Cela ne ressemblait pas vraiment à un rire, mais plutôt à une sorte de hennissement inquiétant.

Nous allions parfois chasser tous les deux. Il était le seul autorisé à se servir d'un véritable fusil. C'était une antiquité qui avait été modifiée par un armurier pour pouvoir tirer des balles de cinq millimètres. Je suppose qu'ils avaient du le trouver dans le grenier quand ils avaient acheté le château. C'était une arme ancienne, massive, dont le canon, qui avait des facettes octogonales, devait bien mesurer deux centimètres de diamètre, ce qui était énorme pour un calibre aussi minuscule. On l'armait avec un énorme chien, qu'il fallait manipuler avec les deux mains, tellement le ressort était dur.

Quand nous partions dans la campagne, Roger et moi, nous portions le fusil à deux, moi par la crosse et lui par le canon. Nous faisons ainsi des kilomètres en longeant les champs labourés. Quelque fois un lapin sortait d'un buisson. Comme Roger était incapable d'épauler une arme aussi lourde et aussi longue, je devais servir d'affût en mettant un genou en terre. François posait alors le canon sur mon épaule, visait et faisait feu. Mais cette manœuvre était suffisamment compliquée et lente pour que le lapin ait toutes les chances de s'échapper.

Cette insuccès dans nos chasses nous fit essayer une autre technique, que j'imaginai. Nous désertâmes la balle d'une cartouche avec une paire de pince, pour récupérer son amorce. Puis Roger, qui s'était procuré en ville du petit plomb et de la poudre noire, se mit à remplir le canon. Comme nous n'y connaissions rien, nous le remplîmes sur la moitié de sa longueur, de poudre et de plombs. Puis nous allâmes nous embusquer dans une tour, en attendant qu'un corneille vienne se poser sur la branche d'un arbre voisin. Celles-ci étaient très méfiantes, mais de notre poste d'affût elles ne pouvaient nous apercevoir. Roger fit feu.



Une longue flamme jaune sortit du canon et le recul le projeta en arrière. Le bruit fut terrifiant et l'écho se répercuta dans la tour. Il avait pratiquement tiré à bout portant. Quand la fumée se fut dissipée nous regardâmes sur la branche et dans les alentours. Il ne restait que quelques plumes qui voletaient. La corneille avait été désintégrée.

Les jours passaient dans ce château. Il n'y avait pas grand chose à faire qu'attendre des événements imprévus, qui rompaient la monotonie. Geneviève, la grand-mère, me regardait toujours sans aménité. En fait c'était une vraie peau de vache sur le retour, qui ne perdait jamais l'occasion de me

rabaisser en comparant mes performances scolaires à celles de son petit fils, qui, à l'école, devait se comporter comme un véritable lèche-cul. J'avoue que je ramais pas mal au lycée. J'étais en sixième et j'y apprenais le latin. Comme je m'étais toujours refusé à lire une grammaire, quand j'avais à faire des thèmes ou des versions, je me contentais d'essayer de combiner les mots, dont le trouvais la traduction dans le dictionnaire, pour en faire des phrases, au hasard, le résultat restait ainsi très aléatoire et mes résultats s'en ressentaient.

Un jour pourtant, lors d'un examen, en combinant ainsi les mots traduits du latin, j'étais arrivé à la conclusion que l'empereur Néron avait tué sa mère en la faisant naviguer sur un bateau, dans une cabine dont le toit avait été garni de plaques de plomb. A la suite d'une manœuvre d'un membre de l'équipage, à sa solde, le toit de la cabine se serait effondré, écrasant sa chère maman. Mais ceci m'avait semblé si invraisemblable et abracadabrant que j'avais imaginé quelques chose de plus simple, en supposant que les plaques de plomb garnissaient les flancs du navire, ou quelque chose de ce genre. Hélas ma version initiale était la bonne. Il est vrai que Néron était devenu fou sur le tard, ce que j'ignorais.

Un événement imprévu survint un après-midi lorsque la grosse grand-mère, s'appuyant sur ses deux canes, alla faire ses besoins dans la cabane du jardin. Elle passa à ma hauteur avec un air dédaigneux, puis se retira dans le local malodorant. Il y eut alors craquement, suivi d'une sorte de "floptch", puis j'entendis des gémissements.



La tour maîtresse, photo de l'époque. A droite le WC composé d'un simple banc de bois muni d'un trou, sans évacuation.

Un peu intimidé je n'osais pas pousser la porte de la cabane, mais comme cela durait depuis plusieurs minutes je finis par le faire. Dans la demi obscurité Geneviève gisait assise dans la fosse emplies de matières fécales. La planche-

siège, vermoulue, s'était tout bonnement effondrée. Elle tentait des manœuvres désespérées en s'aidant de ses canes, pour s'extraire de ce bain de siège désagréable et malodorant, mais il était visible qu'elle n'arriverait pas à s'en sortir seule. Je décidai alors de prévenir les autres membres de la famille, qui convergèrent vers les lieux en poussant des cris. Là encore je ne pus pas être témoin de la suite des opérations car Roger et moi fûmes prestement congédiés et enfermés dans une pièce pour ne pas voir ce qui allait se passer.

La vie dans le château était ainsi parsemée de tels drames, sur lesquels un chape de silence tombait, aussi lourde que du plomb.

La famille n'était pas totalement coupée du monde agricole. Pour une raison mystérieuse une poule appartenant au fermier venait chaque matin pondre un œil sur le lit de Arlette, qui habitait au rez-de-chaussée, face à la cour.

Arlette était une "jeune fille". La famille passait son temps à s'extasier sur sa beauté, mais personnellement je la trouvais assez moche. Cette année-là la venue d'un fiancé avait été prévue. C'était un événement d'importance. Le jeune homme était élève-ingénieur à l'Ecole Centrale et de ce fait pouvait constituer un excellent parti. Il arriva avec un air assez ahuri. Toute la famille avait mis ses plus beaux atours. Solange avait sorti son collier de perle. La stratégie consistait à bien faire comprendre à ce garçon que le fait de pouvoir entrer dans une telle famille était la chance de sa vie. Arlette minaudait, sa mère roucoulait et la grand-mère essayait d'avoir l'air aimable, avec beaucoup de difficulté.

Le garçon était sportif. A cette époque le jogging n'avait pas encore été inventé. Il respirait chaque matin l'air vif et faisait des "pompes". C'est-à-dire qu'il s'allongeait à plat ventre sur le sol et relevait son corps maigrichon en cadence, en poussant sur ses bras, tout en soufflant à chaque fois avec force. Je me demandais à quoi cela pouvait bien lui servir. Personnellement je préférais grimper aux arbres.

Quelques jours passèrent. Les choses avaient l'air de bien s'enclencher et la famille parlait souvent à voix basse en regardant à distance ceux qu'on appelait déjà "les deux amoureux". Solange dirigeait vers le garçon un sourire inquiet en découvrant sa denture chevaline. Dans le couloir du premier étage, dans le bâtiment central, s'ouvrait un escalier qui descendait au rez-de-chaussée. Un matin notre élève-ingénieur, se prenant pour Tarzan, se lança pour attraper la poutre qui était en face de l'escalier. Celle-ci céda sous son poids et tout le premier étage lui tomba dessus. Il fallut l'extraire des décombres et l'emmener à l'hôpital et les fiançailles furent rompues. Nous n'en entendîmes plus jamais parler. Le jeune homme dut sans doute estimer qu'entrer dans une telle famille pouvait se révéler trop dommageable pour sa santé.

J'adorais grimper aux arbres, qui étaient très grands. Il y avait un chêne vieux de nombreux siècles, qui avait un tronc énorme et qui était à côté de l'étang. Une de ses branches basses avait ployé sous les ans et reposait maintenant sur le pré, ce qui permettait de mieux grimper. J'avais trouvé des cordes dans une remise et j'essayais tant bien que mal de m'assurer. Pour ce faire j'utilisais un marteau et de gros clous, que j'enfonçais dans le tronc. La télévision n'existait pas à

l'époque et je n'avais pu que m'inspirer de vieille gravures trouvées dans des livres, au grenier, et qui se référaient à des exploits de voyageurs intrépides, dans des pays lointains.

Roger observait ces activités avec un certain mépris. Il avait le front barré d'une large ride, en dépit de son jeune âge. Ses yeux étaient fendus ce qui lui permettait de dissimuler son regard de faux-jeton-né.

La famille voyait d'un très mauvais œil ces activités sportives non-conformistes, aussi décidais-je d'opérer de nuit. Quand tout le monde était couché je prenais ma corde, mon marteau et mes clous et je m'avançais dans le parc, choisissant à chaque fois un nouvel arbre.

Un lointain propriétaire précédent avait du résider aux colonies. Peut-être était-ce celui qui avait tenté de créer des plantations de tabac. Au fil de ses voyages il avait planté toutes sortes d'arbres étranges et je songeais que j'aurais bien aimé le connaître. Il y avait par exemple un arocarya, une espèce Mexicaine dont le tronc était couvert d'écailles coupantes. Mais l'arbre qui me fascinait était un Séquoïa. C'était le plus grand du département et je savais qu'il poussait au nord des Etats-Unis.

Je savais aussi que ces arbres pouvaient vivre plusieurs centaines d'années mais j'ignorais l'âge de celui-là. Son écorce avait la consistance du feutre et on pouvait donner des coups de poing dedans sans se faire de mal. C'était surtout commode pour enfoncer les clous sans faire de bruit.

Nuit après nuit, clou après clou, j'entrepris la conquête du géant, qui devait dépasser les trente mètres de haut. Finalement je parvins au sommet. La lune était pleine et je dominais les tours du château d'une bonne quinzaine de mètres. Mon système d'assurance était correct et j'estimais que j'avais réalisé mon exploit sans prendre de risque. Mais, bien sûr, je n'en parlais à personne. Les clous plantés dans le Séquoïa ne lui avaient sans doute pas fait grand mal, mais la famille ne perdait jamais une occasion de faire des tas d'histoire pour chacune de mes nouvelles activités.



Le château de Thiors, aujourd'hui

Un jour, par exemple, nous avions imaginé, Roger et moi, de nous laisser glisser depuis le haut de la grosse meule de paille que le fermier avait constitué. On s'était beaucoup amusé mais celui-ci avait mal pris la chose et était venu se plaindre, car nous avions pas mal dérangé l'ordonnance des paquets de paille, dont certains avaient éclaté. Roger m'avait alors tout collé sur le dos en disant que c'était moi qui avait eu l'idée et était l'auteur principal des dégâts. J'eus droit à une bonne engueulade de la part des tous les membres de la famille, réunis en conseil inquisitoire, pendant que lui prenait un air innocent. Ma mère me laissa complètement tomber, comme d'habitude. Elle appartenait au même milieu de bourgeois ruinés. Elle aussi soupirait, comme les autres. Avant la guerre "elle était riche", possédait une voiture de sport, une Mona Stella, avec laquelle elle pouvait aller à Dauville, sur la côte Normande.

Tous ces gens donnaient l'impression de vivre constamment dans le passé, qu'on évoquait à tout propos. Quand il s'agissait de nourriture ou d'un produit quelconque, chacun évoquait les produits "d'avant la guerre". Cela me paraissait bien lointain, mais pour eux cette époque était évoquée comme un paradis. Mon beau-père parlait souvent d'un de ses oncles qui pouvait "vivre des revenus de ses revenus". Il m'expliquait que "de son temps on ne travaillait pas". On avait des "rentes", c'est-à-dire de l'argent placé dans une banque ou quelque chose de ce genre. Les "rentiers" touchaient ainsi de l'argent, en ne faisant rien, et tout le monde trouvait cela parfaitement normal, du moins dans cet environnement familial. L'oncle en question semblait toucher

ainsi tellement d'argent qu'il pouvait racheter de nouveaux coupons de rente et toucher encore plus à chaque fois.

Mon beau-père possédait encore à l'époque des plantations en Algérie, des orangeraias. Il y était né et à l'occasion on lui avait donné un prénom supplémentaire : "Aïcha", qui lui allait comme des bretelles à une langouste. Dans les années qui suivirent les Algériens se révoltèrent contre les colons Français et le dépossédèrent de ses plantations, sans crier gare. Son moral s'en ressentis et je devais l'entendre pendant de longues années soupirer plus encore en disant "ils m'ont tout pris".

Ceci dit j'avais assez mal pris le lâchage de Roger et sa faux-jetonnerie chronique dont je commençais à me lasser. Je n'avais même pas le droit de me servir de sa bicyclette, dont on me disait que "c'était son instrument de travail". Il s'en servait, l'hiver, pour se rendre à l'école au village voisin.

Il y avait un vieux fusil à air comprimé, que j'étais autorisé à utiliser. Il était à moitié déglingué et quand on tirait il fallait tenir le canon, qui était mal fixé sur la crosse. Cette antiquité portait à tout casser à dix mètres, mais c'était mieux que rien. Je m'en servais pour apprendre à tirer. Un jour j'avais visé la tige d'une des fleurs qui trônait sur le massif de la pelouse du parc. La famille prenait le thé au soleil, allongée sur des transats, et observait mes activités avec hostilité. Le hasard fit que je tranchais la tige d'une des plus belles fleurs, ce qui mit Solange dans tous ses états. Non seulement le temps délabrait chaque année un peu plus la maison, mais voici que le trublion que j'étais s'ingéniait à détruire les plantations

florales de la famille. Là encore il y eut toute une histoire, qui dura des jours.

Ce fusil n'offrait guère d'intérêt. Je savais que les plombs avaient une vitesse assez faible et ne pouvaient pénétrer dans la chair, même à courte distance. Après l'incident de la meule je décidais de l'utiliser pour régler son compte à Roger. Un jour où nous étions dans le parc je décidais une bonne fois de lui faire payer son attitude exécrationnelle. Après l'avoir prévenu de ma décision et prononcé la sentence, j'ajustais posément sa fesse gauche et pressais sur la gâchette. Le plomb y laissa une trace rouge. Roger partit aussitôt en beuglant et alla ameuter toute la famille. On me confisqua aussitôt cette arme meurtrière, ce qui me laissa indifférent. Dans mon esprit, justice était faite.

Roger prétendit que j'avais agi de sang-froid, mais comme c'était un menteur invétéré, personne ne le crut et tout le monde pensa que le coup était parti tout seul.

Mon beau-père, dans ces cas-là, utilisait son expression favorite :

- Tout ceci n'a pas de sang commun !

Alors qu'il aurait du dire "tout ceci n'a pas de sens commun". C'est étrange comme certaines personnes arrivent à conserver pendant autant d'années, dans leur langage, des expressions aussi exotiques.

Drôle de bonhomme, que ce Léon. Ma mère l'avait un jour ramené à la maison, quand j'avais sept ans. Au début j'avais

été content de voir enfin un homme dans la maison. Mon père ne vivait pas avec nous et son existence elle-même restait pour moi un mystère. Ma mère ne m'en parlait pratiquement jamais. Je savais seulement que c'était un homme qui plaisait beaucoup aux femmes et "qui avait l'habitude d'aller se promener sur les ailes des avions".

Léon était beaucoup moins marrant. En fait il n'était pas drôle du tout et son arrivée fut pour moi une grande déception. Comme ses revenus n'étaient pas aussi importants que ceux de son oncle, il avait du se résoudre à travailler. Il était employé dans une entreprise nommée Antar, qui raffinait du pétrole, et qui existe encore aujourd'hui. Le matin il partait en ajustant sur sa tête un feutre à bord roulé. Il se regardait alors dans la glace et faisait rituellement une grimace assez ridicule, puis il poussait la porte et partait d'un pas lourd. Je ne l'avais jamais vu courir de sa vie. En fait, dans cette famille, je n'avais jamais vu courir personne. Quand les autobus Parisiens à plate-forme arrière démarraient prématurément, il se contenait de soupirer et d'attendre le suivant, alors que d'autres fonçaient pour les attraper au vol. A cette époque il y avait un conducteur à l'avant et un receveur à l'arrière. Le rôle de celui-ci consistait à aider les retardataires à monter à bord et les agrippant prestement. Puis il fixait une chaîne qui barrait la porte et donnait un coup sec sur une poignée, qui était reliée à une cloche, dans le poste avant. Le conducteur savait alors que tout allait bien et accélérail l'allure.

Quand il rentrait le soir, mon beau père, qui mesurait près d'un mètre quatre-vingt dix, s'affalait sur le lit et commençait des mots croisés, pendant que ma mère allait cuire des

nouilles et des œufs sur le plat. Je crois qu'il a du faire dans sa vie des milliers de mots croisés, ce que je trouvais assommant en diable. J'espérais qu'il m'aurait appris quelque chose sur le monde extérieur, mais rien ne semblait en fait l'intéresser en dehors de ses activités de cruciverbiste, qui résumaient toute son activité intellectuelle.

Il m'avait dit un jour, sentencieusement :

- Moi, ma grande force a été de comprendre très vite que la jeunesse était de très brève durée.

Politiquement "il votait toujours pour le parti le plus à droite qui avait des chances de passer". Son nom était Poilevet, mais il portait une chevalière en or avec des armes. Il prétendait que ses ancêtres s'appelaient "Poilevet de Maison Selles" et que sa famille remontait à Clovis. Je sus par la suite que c'était une coutume dans ces familles bourgeoises de se chercher des ancêtres à sang bleu, systématiquement. Lui-même passait de longues heures à construire des arbres généalogiques en dessinant les lettres avec application. Le nom même de Poilevet venait, affirmait-il, d'un lointain ancêtre qui, lorsqu'il avait été baptisé par immersion, comme il était d'usage dans ces temps anciens, aurait vu sa chevelure se dresser dans l'onde. Un des spectateurs se serait alors écrié "poil levé ! poillevé !" et le nom serait resté. Effectivement, sur sa chevalière, on voyait la tête d'un homme dont la chevelure se dressait.

Léon m'apprit l'héraldique, c'est-à-dire la façon de lire les blasons. C'était mieux que rien du tout, mais je crois que c'est la seule chose que je pus jamais tirer de lui. Ainsi, dans ce

langage fleuri, rouge se disait "de gueule", blanc : "d'argent", bleu : "d'azur", jaune : "d'or", noir : "de sable" et vert : "de sinople", qui est la couleur d'une terre verte. A droite se disait "en dextre" et gauche "en senestre". Le haut se disait "de pic" et le bas "en pal". Je me composais un blason personnel qui s'énonçait :

- D'argent au sandwich croqué d'or coulant sur plat de même".

Mon beau-père était très avare, mais s'offrait de temps en temps des cadeaux recherchés. Une année il avait ainsi acquis une montre en or ultra-plate, fonctionnant à l'aide d'un balancier qui était mu par le mouvement de l'avant bras. Ainsi elle se remontait toute seule. Mais là encore cet achat fut la cause de nouvelles difficultés. Très vite la montre s'arrêta. Léon, inquiet, alla la porter chez le vendeur, qui s'en étonna et la fit réviser de fond en comble.

- Je suis désolé, monsieur. C'est une montre de qualité et il est possible qu'une poussière se soit glissée quelque part au moment du montage.

Mon beau-père reprit sa montre en fronçant ses sourcils, qui étaient fort épais. Physiquement il était très impressionnant, mais en fait, à l'intérieur de lui-même, il avait peur de tout le monde et s'appliquait de son mieux à le cacher. Dans sa société ses compétences professionnelles imprécises l'avaient fait mettre sur une voie de garage et il s'occupait des cadeaux d'entreprise, lors des départs à la retraite.

Mais, en dépit de ce nouveau nettoyage, la montre s'arrêta de nouveau et il alla la rapporter au magasin. Le vendeur, étant donné le prix élevé de l'objet, était confus et mon beau-père en profita pour le toiser de toute sa supériorité métrique. Quinze jours après l'homme lui rendit l'objet en lui disant :

- Monsieur je ne comprends vraiment pas. J'ai porté personnellement cette montre et elle n'a pas dérivé d'une seconde en deux semaines. Nous avons vérifié. Mais... j'ai une question à vous poser : "est-ce que vous bougez beaucoup ?"

Léon avait une existence pachydermique. Pourtant, avec ce genre de montre, il suffit de quelques mouvements du poignet pour mettre en mouvement le balancier interne qui, à l'aide d'un système à cliquet, remonte le ressort. Mais Léon ne bougeait pas assez. Le simple fait de lever les bras pour atteindre un livre sur une étagère lui semblait relever d'un sport extrême et en général il renonçait à le faire. Quand il partait au travail ses bras pendaient le long de son corps comme des appendices inutiles. Je suppose qu'au bureau il devait se contenter de s'accouder une bonne fois pour toutes. Quand il enfilait son lourd pardessus de lainage, il procédait avec lenteur et économie.

Il finit par trouver une solution à sa mesure. Le soir, quand il faisait ses mots-croisés, il donnait à son avant bras gauche des mouvements de va-et-vient et ainsi remontait sa montre.

Il faisait tout avec une extrême lenteur. Quand il allait au waters il y restait pendant une bonne heure, comme si la défécation méritait, elle aussi, d'être pratiquée avec attention.

Ceci fut un jour la cause d'un incident supplémentaire. Ma mère avait décidé de repeindre le couvercle en bois des wc. A l'époque le plastique n'existait pas encore. Pour ce faire elle avait utilisé une nouvelle peinture dite "peinture caoutchouc". N'ayant pas été prévenu, mon beau-père alla dans les cabinets prendre sa faction habituelle. Au bout d'une heure nous fûmes alertés par des cris étouffés. Il se passait quelque chose de pas normal.

Ma mère l'appela à travers la porte, mais il refusa de répondre, se contentant de geindre.

- Il est arrivé quelque chose ! s'exclama-elle.

Elle envisagea d'aller chercher un serrurier pour ouvrir la porte, qu'il avait condamnée de l'intérieur avec le loquet. Mais je proposais de grimper sur le mur pour tenter de voir, par le fenestron, quelle était la nature de ce nouveau drame.

Lorsque j'arrivais à hauteur de celle-ci avec une échelle, j'aperçus mon beau-père, qui était toujours assis sur le siège et qui tentait du mieux qu'il pouvait de masquer ses parties génitales avec agacement en disant "tu veux me laisser, veux-tu !".

Je compris ce qui était arrivé. En stationnant aussi longuement sur ce couvercle, la peinture posée par ma mère avait fini par sécher et Léon avait été retenu sur ce siège par sa pilosité fessière, qui s'était prise dans le produit. Tel qu'il était placé il ne parvenait pas à atteindre le loquet et la situation semblait inextricable.

Je proposais à ma mère d'essayer de dénouer la situation en manœuvrant à distance le loquet à l'aide d'un balai et elle acquiesça. Ainsi fut fait.



Elle pénétra alors dans cette salle de torture improvisée, mais je ne fus pas autorisé à la suivre. J'attendis alors un bon moment, dans le couloir. Mon beau-père sortit alors, vêtu d'un peignoir. Son postérieur semblait avoir pris des proportions gigantesques et déformait le vêtement. Je me demandais si le produit avait pu occasionner une réaction allergique et créer cette enflure exceptionnelle. Mais la réalité était beaucoup plus simple : ma mère n'avait pas pu, vue l'exigüité des lieux, trancher les poils qui retenaient Léon à son siège et elle avait fini par choisir de dévisser la lunette. Et c'était celle-ci qui était restée accroché aux fesses de mon beau-père.

Comme d'habitude, personne ne parla plus de ce nouveau drame regrettable. Mais le couvercle des wc était devenu poilu, vu que tous les poils du postérieur de Léon y étaient restés pris. Avec les années ces poils s'usèrent et disparurent. Mais ce couvercle resta parsemé de petits points noirs, dont chacun représentait un des poils. Il était bien entendu strictement interdit de mentionner cet état de choses aux visiteurs usagers des lieux.

La vie continuait dans le château de Thiors, si on pouvait appeler cela vivre. Solange faisait chaque matin ses vocalises. Léon humait l'air frais avec délectation. La grand-mère allait s'affaler dans son fauteuil, près de la fenêtre, et moi je m'ennuyais à périr.

Je résolus alors de provoquer un événement pour secouer l'apathie familiale. Dans un bazar du coin j'avais acheté une fausse tache d'encre, en tôle peinte en noir. Ses bords

arrondis imitaient parfaitement l'objet. Dans un premier temps je m'installais à plat ventre sur le tapis du salon, un des derniers vestiges d'une splendeur passée et je me mis à dessiner avec une plume et de l'encre de Chine. Des membres de la famille passèrent et observèrent mes activités avec suspicion.

Quand je me retrouvais seul, je remplaçais la petite bouteille d'encre de Chine, qui, celle-là, était pleine, par une vide et je composais la scène, c'est-à-dire celle d'un flacon qui aurait été renversé par mégarde et dont le contenu se serait répandu sur le tapis. Puis je m'embusquais à quelque distance. Le résultat ne se fit pas attendre. Solange découvrit l'étendue du sinistre et se mit à bramer comme un cerf en rut.

- Mon Dieu, ce tapis est une des dernières choses qui nous restent, qui soit à peu près convenable, et ce maudit enfant a renversé son encre de Chine dessus !

L'occasion était trop belle pour faire de cet incident, qui aurait pu être négocié rapidement avec de l'eau et un chiffon, un drame réellement intéressant.

Quand elle fut partie pour aller prendre à témoin tous les membres de la famille, je sortis de ma cachette et enlevais la fausse tache, la bouteille, le stylo et le papier. Elle entra à grands pas dans le salon, suivie par la tribu en hurlant : voyez-vous-mêmes !

Personne n'y comprenais rien. Le tapis était nickel et il n'y avait pas plus de tache que de beurre en broche. Caché derrière un fauteuil j'observais la scène. Léon regarda sa

sœur avec perplexité. L'avocat aux grosses lunettes ricana. En fait aucun de ces gens n'auraient pu imaginer un montage aussi diabolique. Solange elle-même en vint à douter de ses sens et me regarda désormais avec une méfiance prudente. Une enfant de dix ans qui pouvait faire apparaître et disparaître des taches d'encre à volonté, voire agir à distance sur le mental des adultes ne pouvait être quelqu'un de tout-à-fait normal.

Ce jour-là je compris que j'avais marqué un point et qu'on pouvait prendre les adultes à leurs propres pièges, c'est-à-dire à leur façon excessive de tout prendre au sérieux. Solange, qui avait été sacrément mouchée avec le coup de la fausse tache, me laissa en paix pendant quelques temps.

Je continuais d'explorer le château, qui me fascinait. J'y découvrais sans cesse des choses nouvelles. Par exemple, donnant sur la cour, il y avait un immense four à pain, inutilisé depuis des siècles, que j'avais découvert en y pénétrant à quatre pattes, et on où jadis on devait pouvoir cuire des repas pour une centaine de personnes.

Ce qui m'étonnait c'était que ces gens vivaient dans un décor assez extraordinaire sans sembler s'en apercevoir. En fait la plupart ne s'éloignaient jamais à plus de cent mètres de la terrasse. Pourtant le parc semblait sans fin. Il était à l'abandon, à l'état sauvage. Quand on s'y aventurait, on voyait dans les arbres des oiseaux qui vous dévisageaient avec curiosité. Le mur qui le cernait était lui aussi flanqué de tours rondes, surmontées par des toitures pointues. Elles avaient du servir de remise et contenaient des objets que j'arrivais difficilement à identifier.

Un jour, lorsque je pénétrais dans l'une d'elle en plein après-midi, je tombais face à énorme hibou, un grand-duc. Il était peinard, somnolant sur sa poutre, après avoir fini sa nuit. Il me dévisagea en basculant la tête, puis décida finalement de s'enfuir en passant juste au dessus de ma tête avec un grand froissement d'ailes.

Dans le pré du paysan il y avait un brave cheval de labour. Je mourrais d'envie de monter dessus, mais je ne savais pas comment m'y prendre : il était beaucoup trop haut et j'avais un peu peur de l'approcher en terrain découvert. Ma tête n'atteignait même pas son encolure. Pendant des jours nous nous observâmes à distance, puis je m'aperçus qu'il aimait les pommes. Il y en avait tant dans le jardin fruitier à l'abandon qu'on ne les cueillait même pas. Je me mis donc à apprivoiser l'animal en lui amenant des pommes par caisses entières, qu'il avalait avec une vitesse stupéfiante.

En le voyant faire le calculais qu'en plaçant la caisse au bas de la partie la plus haute de la barrière j'aurais le temps de monter dessus et de me jucher sur lui sans qu'il ait le temps de prendre la fuite. Quand il baissa la tête pour s'en saisir je montais prestement sur sur dos.

Pendant une ou deux secondes il ne se passa rien. Mais comme c'était un cheval de trait, il n'avait jamais été monté. Cette situation créa chez lui un panique évidente et il partit au galop. En me tenant à sa crinière je rebondissais à chacune de ses foulées en me disant que je n'avais pas eu une bonne idée. Finalement il prit la direction se son abreuvoir, une sorte de mare fangeuse, et stoppa net. Immédiatement je

passais par dessus son encolure et atterrit dans la mare, plus mort que vif.

Lorsque je m'étais trouvé sur l'animal je n'avais pas vu le moindre moyen de le contrôler, de le faire tourner ou de l'arrêter. Vis-à-vis des chevaux, il y avait des choses que je comprenais pas. Et quand on ne comprend pas, il vaut mieux remettre à plus tard.

J'ai connu des tas de gens qui se plaignaient amèrement d'avoir été étouffés par leur famille. Dans mon cas c'était franchement l'inverse, ce qui avait au moins l'avantage de me laisser une totale liberté. Je ne sais pas à quoi ils pensaient, tous. Je suppose que chacun devait penser à quelque chose, que j'essayais d'imaginer. Personnellement mon esprit était toujours en mouvement. Quelque fois j'imaginai que le cerveau de Geneviève devait ressembler à un marais assez calme. De temps en temps des bulles devaient monter du fond, sous l'effet de la putréfaction de vieilles idées. Le cerveau de Arlette devait être probablement vide. L'air devait entrer et sortir par tous les orifices disponibles : les oreilles, le nez. J'imaginai que les paroles qu'elle proférait devaient correspondre à un phénomène de résonance, comme dans un flûte ou un trombone.

Le cerveau d'Arthur Leuerman était probablement plein d'idée en tous genre : hélicoptères solaires, machines à mouvement perpétuel, systèmes pour remonter le temps, ouvre boites à explosifs. Roger devait déjà rêver de princes charmants. Quant à ma mère et mon beau-père, ils vivaient dans une autre époque et semblaient dérouler en permanence des albums de photos en noir et blanc, un peu jaunies. Leurs

vies s'étaient arrêtées brutalement avant la guerre, quand les rentes de l'état s'étaient brutalement effondrées, ce qui avait entraîné une dégringolade de leur statut social. Vu mon âge, ce problème me restait étranger.

Je n'avais pas cet échappatoire et j'étais obligé de vivre dans le présent, faute de disposer d'un passé où me réfugier. Le présent, c'était ce fabuleux château, qui n'intéressait personne, et que je continuais à explorer.

Les oubliettes m'intriguaient. D'après ce qu'on lisait dans les livres, c'étaient des endroits où on jetait les gens dont on voulait se débarrasser. Ici on les avait transformé en wc et je me demandais comment y accéder. Je n'avais jamais visité d'oubliettes de ma vie. Cette recherche m'amena à effectuer de périlleuses reconnaissances sur le toit, qui passèrent heureusement inaperçues. Je finis par localiser l'orifice supérieur, qui mesurait quatre mètres sur quatre. Il restait à descendre dans ce gouffre impressionnant. Pour ce faire je disposais de nombreux mètres de corde, que j'avais volé ici et là, principalement dans la remise du fermier. J'attachais ces cordes à une cheminée et je me laissais glisser dans la fosse, plein de curiosité.

Ce que je trouvais me stupéfia. Ce wc d'un genre un peu particulier existait depuis la révolution. Depuis deux siècles et demi des hommes et des femmes avaient déposé leurs excréments dans ce puits profond. Ceux-ci avaient séché et formaient une stalagmite de plusieurs mètres de haut. Un ingénieur aurait estimé que cet objet avait une forme parfaite de courbe de Gauss. En même temps que leurs excréments, tous ces hommes et ces femmes avaient laissé les papiers

avec lesquels ils s'étaient essuyé le postérieur au fil des ans et qui dépassaient. J'y trouvais des assignats, des lettres de change et des extraits de différents journaux. En vérité cette colonne était un condensé de l'histoire d'une dizaine de générations, un véritable document historique. Je suppose qu'elle existe encore aujourd'hui.

Il était inutile de parler aux autres de ma découverte, sous peine de déclencher les foudres d'un nouveau scandale.

La gross tour d'angle m'intriguait. Elle était flanquée d'une échauguette, c'est à dire d'une tour plus petite, dans laquelle se trouvait un escalier en colimaçon.



La tour maîtresse et son échauguette. A droite le WC de jardin.

En empruntant celui-ci on accédait aux différents étages. Les trois pièces étaient vides. On y trouvait que des cheminées. L'été précédent Arthur, l'avocat aux grosses lunettes, avait voulu faire une flambée dans celle du bas, pour renouer avec la tradition séculaire et essayer de faire griller des châtaignes. Je n'avais jamais vu de feu de bois et j'avais trouvé cela passionnant. Mais au moment où Solange avait posé la poêle sur les braises, des coups de feu s'étaient mis à retentir. La famille s'était enfuie, terrifiée, et je n'avais pas non plus demandé mon reste. Ca avait continué à tirer pendant un bon moment.

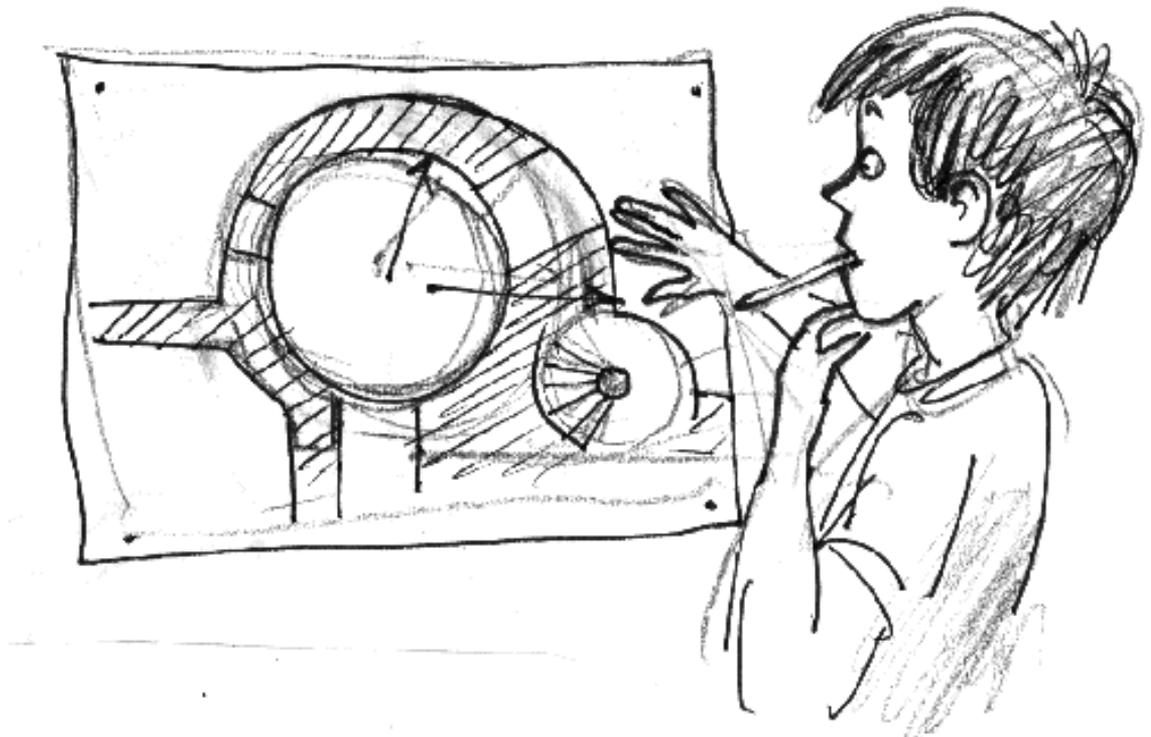


En fait il s'agissait de balles que les résistants avaient caché dans la cendre, pendant la guerre. Cette affaire avait fait très mauvaise impression et personne à part moi n'osait plus s'aventurer dans cette aile du château, qui était complètement à l'abandon.

A l'extérieur de la tour se trouvaient des trous, où nichaient des corneilles. Arthur disait qu'ils avaient été ménagés par les constructeurs de la tour, pour leurs échafaudages, mais je n'étais qu'à moitié convaincu. Ce qui m'étonnait c'était la différence d'épaisseur des murs, à l'emplacement des deux fenêtres. Je me procurais un mètre pliant. D'un côté il y avait soixante dix centimètres et de l'autre près d'un mètre cinquante. Je trouvais cela assez anormal.

Poussant mes investigations plus loin je me lançais dans des travaux de géométrie assez compliqués. Les trois pièces situées les unes au dessus des autres avaient une forme circulaire parfaite. Je m'en étais assuré en plantant un clou au centre et en utilisant une ficelle. En inspectant l'extérieur de la tour, celle-ci avait l'air d'avoir aussi une forme ronde, mais les deux centres ne semblaient pas coïncider et je m'endormais chaque soir en essayant d'en comprendre la raison.

Un matin j'allais chercher une grande échelle et je montais jusqu'aux trous qui perçaient le mur, sur le côté nord. Avec un bâton j'en sondais la profondeur. Elle était supérieure à un mètre, ce qui me paraissait beaucoup pour des trous de fixation d'échafaudages.



Il devait y avoir une explication à cette situation singulière. Personne ne comprenait l'intérêt que je portais à cette vieille tour depuis une semaine. Je concentrais alors mes investigations sur l'échauguette. Son axe et ses marches formaient des éléments d'un seul tenant, en pierre de taille, assemblés les uns sur les autres.

Il est fréquent d'utiliser le dessous de la première volute d'un escalier en colimaçon pour y entreposer par exemple des objets destinés au nettoyage. Souvent on dispose à cet endroit une porte. Mais dans cet escalier-là, celle-ci était remplacée par un mur de pierres scellées. Était-ce pour consolider l'escalier à cet endroit-là ? J'étais sceptique.



Dans mes souvenirs

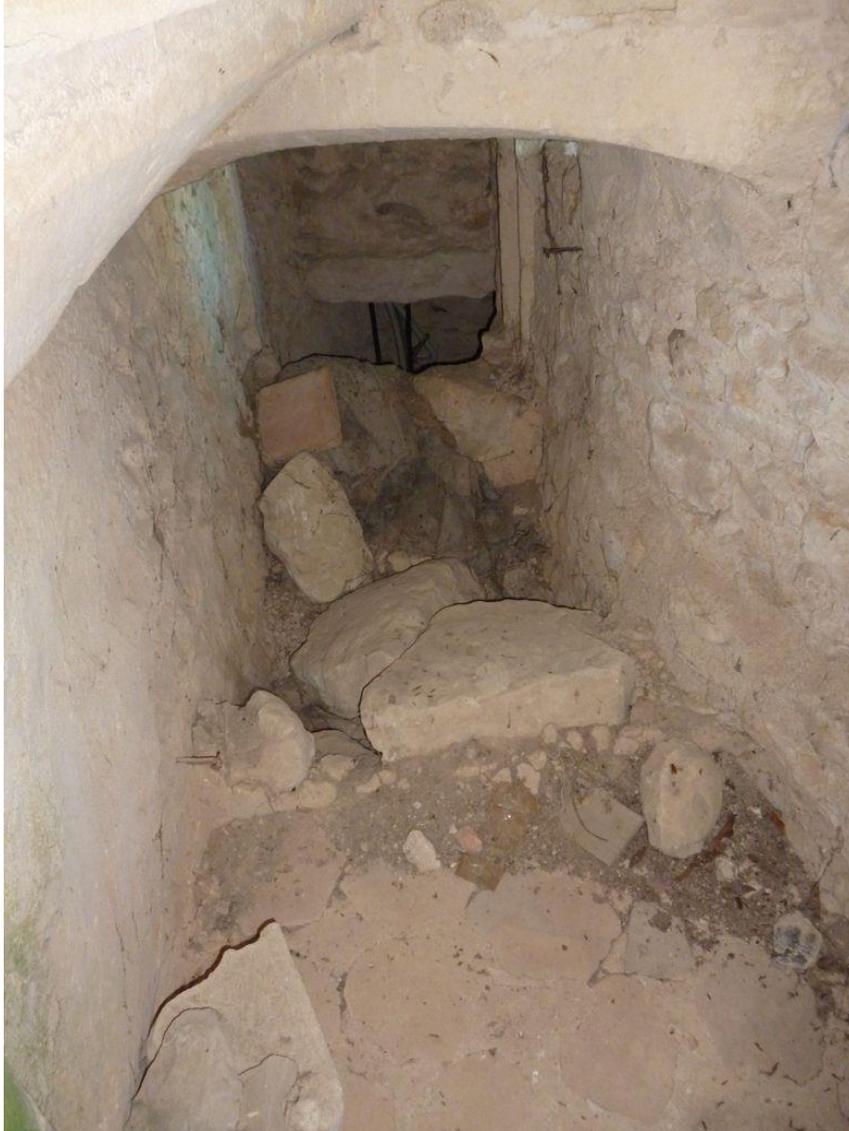


L'escalier, aujourd'hui

Je me procurais des outils, un burin et un marteau, pour desceller les pierres. Le mortier était friable et celles-ci tombèrent aisément. Quand l'orifice fut assez grand, je

passais la main, avec une bougie. Au lieu de trouver un réduit exigu, correspondant au dessous de l'escalier, je découvris l'amorce d'une galerie, qui partait sur la droite. Je dégageais les pierres qui restaient et pus avoir une vue plus précise des lieux. La galerie s'enfonçait dans le mur, celui qui était le plus épais, et avait du être fermée dans le temps par une porte, dont j'apercevais les gonds rouillés. Un mètre plus loin, elle était encombrée de branchages laissés par les corneilles.





Le passage, aujourd'hui

En effet le fameux trou que j'avais sondé était un orifice destiné à amener l'air et la lumière dans cette galerie

mystérieuse et des générations d'oiseaux l'avaient utilisé comme nid.

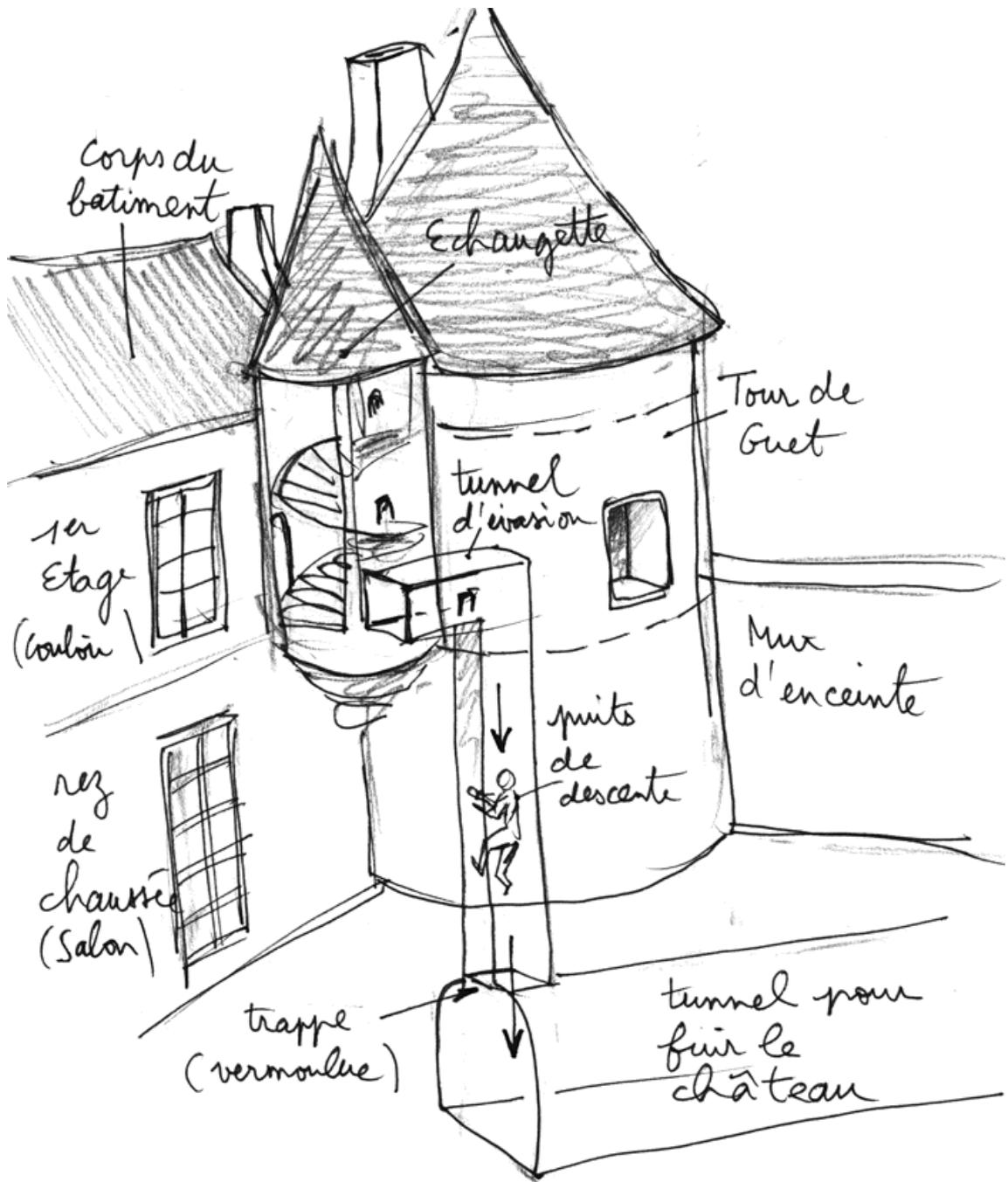
J'étais pour la première fois de ma vie sur un coup extraordinaire, un coup qui faisait rêver. C'était autre chose que tous ces romans d'aventure que j'avais avalé depuis des années et qui n'étaient jamais que du papier et de l'encre. Ca, c'était du vrai, du concret. Dans mon lit j'avais du mal à dormir. Qu'est-ce que j'allais trouver au delà de ce tunnel ? Un trésor ?

Le plus dur était de cacher mon excitation. J'étais peu doué pour dissimuler et en expliquant mes nombreuses absences par des séances de lecture dans le grenier je n'avais fait qu'éveiller les soupçons. Le regard de Solange, à table, signifiait : qu'est-ce que ce garçon va encore inventer pour nous rendre la vie impossible ?

Dès que j'avais l'impression que tout le monde était occupé, je filais dans l'aile nord, reprendre mon travail. Le problème était d'évacuer ces monceaux de branchages accumulés par les corneilles au fil des siècles. Les sacs poubelles en plastique n'existaient pas à l'époque, et, faute de mieux, j'avais trouvé une vieille valise en carton. Je la remplissais et faisais des aller et venues entre la tour et un petit bois pour y vider mon chargement. Laisser ces débris dans le couloir aurait attiré l'attention, au cas où quelqu'un serait passé par là.

Au fil des jours la galerie se dégageait. Il y avait plusieurs mètres horizontaux, qui débouchaient sur un puits vertical. Juste après ce qui avait été jadis la porte d'entrée de ce

passage secret se trouvait une lourde pierre qui n'était pas scellée.



Je me demandais si un mécanisme ne permettait pas de provoquer sa chute, pour piéger l'imprudent qui serait aventuré dans ce passage sans en connaître les pièges et, par prudence, je disposais des montants en bois pour la maintenir.

Le puits vertical posait un nouveau problème. Il avait été muni par ses concepteurs de barreaux métalliques qui avaient été complètement dévorés par la rouille. Le travail devenait difficile et je ne savais pas quelle était sa profondeur. Il était, comme la galerie, entièrement rempli par des débris de branchages apportés par ces fichus volatiles. Inlassablement, je m'introduisais dans le puits, je remplissais ma valise et je la remontais avec une corde. C'était très malcommode car elle passait tout juste dans le puits rectangulaire. Je ressortais chaque jour couvert de poussière et de toiles d'araignées et il me fallait, avant chaque repas, ou en fin de journée, courir pour aller faire un brin de toilette sans me faire remarquer.

Bien sûr, ce manège ne pouvait pas passer inaperçu. Au dîner, mon beau-père s'intéressa soudain à moi, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

- Mais enfin, Jean-Pierre, qu'est-ce que tu fais depuis une semaine ?

- Je... je lis. Des trucs très intéressants, dans le grenier. J'ai trouvé de vieux livres, et aussi une pendule, avec un carillon, que j'ai entrepris de démonter.

Je poursuivis mes travaux, jour après jour et finis par dégager le puits. Dans les derniers mètres le travail fut facilité parce que les barreaux de fer n'avaient pas été

complètement rongés. Les débris de branchage reposaient sur une trappe de bois vermoulue qui céda au premier coup de pied. Dessous, c'était l'inconnu. En descendant le long des barreaux et en continuant de m'assurer avec ma corde, j'atterris dans une galerie plus vaste, voutée. Un adulte aurait pu s'y tenir debout et elle mesurait deux mètres de large. Un peu plus loin elle était obstruée par un nouveau mur de pierres scellées.

J'avais entendu parler de passages secrets de ce genre, qui permettaient aux seigneurs de s'échapper, au dernier moment, quand le château était attaqué par des vilains, lors des révoltes paysannes. Le bruit courait que tous ceux du pays étaient ainsi équipés. Il y a des années un paysan qui roulait dans un champ avec une charrette attelée, avait vu soudain le sol s'effondrer sur son passage, la voûte d'une de ces fameuses galeries, dont on prétendait qu'elles pouvaient mesurer plusieurs kilomètres, ayant cédé sous le poids de l'animal.

Il ne me restait plus qu'à trouver une barre à mine pour me frayer un passage et continuer mon exploration. Il fallait faire vite car demain était le dernier jour des vacances et nous allions rentrer à Paris.

Je remontais en songeant à tout cela quand, en prenant pied dans la galerie horizontale d'accès, j'aperçus le visage grimaçant de Roger. Cet imbécile, délaissant sa trousse à maquillage, avait certainement épié mes allées et venues et avait découvert mon secret. Il s'enfuit en courant dès qu'il me vit.

Dans le salon l'atmosphère était glaciale. Tout le monde faisait une mine de six pieds de long. Je pensais que cette affaire de souterrain en était la cause, mais en fait, pendant que je peinais dans mon souterrain il y avait eu une sacrée prise de bec entre ma mère et la famille Leuerman. Depuis des années eux et ma mère passaient leur temps à s'envoyer des piques, à table, et j'avais fini par ne plus y prêter attention. Mais là, visiblement, la température dramatique semblait nettement plus élevée.

Les Leuerman se retirèrent. Ma mère était blême. Comme d'habitude mon beau-père avait courageusement pris la fuite. Elle me dit :

- Nous partons cet après-midi, je vais faire les valises. Nous ne retournerons plus jamais à Thiors.

Il n'y avait plus rien à ajouter. J'essayais de parler de ma découverte, mais cela n'intéressa personne. Ma mère fit rapidement les préparatifs de départ et nous nous engouffrâmes dans la limousine. Je regardais une dernière fois le château qui s'éloignait, par la lunette arrière, avec ses tours puissantes et son grand Séquoïa, qui dépassait du massif de verdure. Mon rêve disparaissait à l'horizon. Je ne devais jamais plus retourner là-bas et je ne sus même pas ce qu'il advint de cette affaire de passage secret.

Chapitre II

Paris

Je retrouvais la classe, au Lycée Carnot, boulevard Malesherbes. Les études ne m'intéressaient que très modérément. Pour être franc j'étais ce qu'on appelle un cancre. En fait je ne faisais que le strict minimum pour ne pas être fichu à la porte ou redoubler une classe.

Le lycée, construit je crois par Jean Eiffel, l'auteur de la célèbre tour, ressemblait à une prison centrale. Il y avait une cour fermée par de hauts murs en pierre dite de meulière. Des pierres marron foncé, pleines d'aspérités. Pendant les séances de gym, les gosses jouaient au foot, mais ça ne m'intéressait pas. J'ai grandi très tard, vers mes quinze ans, comme pour rattraper le temps perdu, et à cette époque j'étais parmi les petits. Dans ces conditions une partie de foot était pour moi perdue d'avance. Les grands envoyaient le ballon à l'autre bout de la cour, et lorsque je courrais pour le rattraper, il était déjà passé de l'autre côté. Les grands ne faisaient jamais de passes aux petits. Bref, mes petits copains et moi, on ne touchait jamais la balle et j'en conclus que le football était un sport dénué d'intérêt.

Le lycée était très grand et engouffrait chaque matin un bon milliers d'élèves. Les récréations des interclasses se passaient dans un immense préau vitré. Il y avait des salles au rez-de-chaussée et au premier étage. On y accédait à ces dernières par quatre larges escaliers qui débouchaient sur une balustrade, qui faisait tout le tour de l'immense salle. Pendant ces récréations les surveillants se tenaient sur celle-ci, comme les matons d'une prison centrale.

Un des pions était particulièrement redoutable. Quand il estimait que nous faisions quelque chose de répréhensible il s'approchait en silence et donnait au coupable un coup de clef sur la tête. C'était très douloureux, mais ça ne laissait aucune trace et il le savait.

J'étais demi-pensionnaire. Le réfectoire était au sous-sol. On mangeait sur des bancs, entourant des tables de marbre, fixées sur le sol à l'aide de puissantes colonnes de fonte. La nourriture était exécration, pire qu'à la maison, ce qui n'était pas peu dire. Les gâteaux secs ressemblaient à du plâtre aggloméré. La viande était pleine de nerfs, de gras et de toutes sortes de choses immangeables. De temps en temps il y avait des épinards. Ce n'est que bien des années plus tard que j'appris que ce légume pouvait être préparé de façon délicieuse. Dans ce réfectoire, cela ressemblait à de la bouse de vache et en avait probablement le goût.

Un jour, le proviseur lui-même était venu en tournée d'inspection, ce qui lui arrivait rarement. Il se pencha soudain vers un de mes copains, qui boudait visiblement devant son assiette.

- Enfin, mon garçon, il faut manger. Dans les épinards, il y a du fer.

- Oui, avait répondu l'autre, mais il n'y a pas de beurre !

Avant chaque repas, les pions, à coup de sifflets à roulette, nous rassemblaient en haut des escaliers. Il fallait courir dès que la sonnette retentissait pour être bien placé. Les enfants se bousculaient pour se retrouver en bout de table. C'était

notre seule chance de survie. Les portions étaient minces et, si on n'y prenait garde, les grands s'approprièrent tous les rabs de purée et de frites, les seules choses qui soient réellement comestibles.

Là encore, le pions rôdaient et distribuèrent des gifles dès que l'occasion s'en présentait. Aujourd'hui ces châtiments corporels ont disparu, mais à l'époque ils étaient monnaie courante et je n'étais pas le dernier servi.

Je finis par me dire que la seule façon de s'opposer aux adultes était de les prendre à leur propre jeu. Comme j'étais très souvent collé, je passais mon temps à faire des lignes, du genre "vous me copierez cent fois...". Au moindre bavardage on se ramassait un gifle. Celles de l'homme à la clef étaient particulièrement fortes. Un jour je lui tendis un piège. J'étais à côté d'un gros radiateur en fonte, collé, comme d'habitude. Le soleil était placé de telle façon que je pouvais apercevoir son ombre quand il s'approchait. Je me mis délibérément en infraction. J'entendis son pas grincer sur le parquet de la salle. Quand je vis sa silhouette se profiler contre le mur et que je compris que la gifle allait partir, je me baissais d'un coup. Sa main fila comme le vent et sa partie supérieure cogna avec violence les reliefs du radiateur. Il poussa un hurlement. Je ne sais pas si vous avez déjà donné une gifle à un radiateur, mais ça ne doit pas faire du bien.

J'avais marqué un point. Je décidais de régler son compte à un autre tortionnaire, qui sévissait dans la cantine, toujours en s'approchant par derrière. Là encore j'utilisais son ombre pour détecter son approche. Je chahutais ostensiblement. Mon voisin d'en face, mis au courant de mon plan, m'avertit

de manière discrète. Au moment où l'ombre m'apprit que l'homme avait lancé son bras, je plaçais en un éclair ma fourchette contre ma joue. Quand je retournais le pion avait un regard ahuri. La fourchette s'était magnifiquement plantée dans sa paume et il pissait le sang. Je repris tranquillement mon repas.



Il restait un troisième bonhomme plus difficile à piéger. Celui-là ne nous giflait pas, mais nous bousculait sans ménagements. Je me plaçais en haut d'un des escaliers, refusant d'obéir à son ordre de descendre pour aller rejoindre mes camarades. Cette énorme masse de chair se mit en mouvement, me prit par le bras et me poussa dans l'escalier. J'avais analysé la technique des cascadeurs au cinémas et je m'étais entraîné. Je descendis toutes les marches en roulant comme un ballon, puis restais allongé sur le béton, les bras en croix, le regard vide, sans faire un geste. Mes copains, que j'avais mis dans le coup, se mirent à hurler :

- Au secours, au secours, monsieur Grimbert a tué Petit !
Monsieur Grimbert a tué Petit !

L'autre ne savait plus quoi faire. Mes copains m'emmenèrent à l'infirmerie en prenant des mines scandalisées. A la suite de cet incident les pions me fichèrent la paix.

Il restait à sortir de ce lycée, qui ressemblait à une prison. Il n'y avait qu'une seule entrée, qui donnait sur le boulevard Malesherbes et qui était constamment gardée par le concierge, véritable cerbère. Tous les copains qui avaient tenté de filer à l'anglaise s'étaient faits piquer et avaient été collés. J'en déduisis que ça n'était pas la solution. Je fis le tour du lycée pour découvrir une possibilité d'évasion. Mais l'endroit était construit comme une prison. Pourtant toutes les places fortes ont un point faible, c'est écrit dans les livres. Je finis par le découvrir.

Il existait un réduit où les employés chargés du nettoyage entreposaient leur matériel. Le dessus était plat et il était facile d'y grimper. Cela donnait sur la rue, mais le passage était fermé par un grillage. Je me dis qu'il devait être possible de découper un passage assez grand, sans que celui-ci soit visible depuis la cour. J'avais observé que les pions regardaient rarement en haut. Je me procurais une scie et en quelques jours parvint à découper un passage. Alors ma vie changea totalement. Je cachais une corde sous une poutre du toit. Quand la situation se prêtait à l'évasion, par exemple lorsque l'appel avait été fait, il me suffisait de traverser la cour déserte, en rasant les murs, de grimper prestement sur ce réduit, de passer une corde en double sur un montant du grillage et de me retrouver dans la rue.

J'utilisais impunément ce dispositif pendant des années. Au cas où cela pourrait rendre service à quelqu'un, personne ne découvrit jamais ce passage et le fameux trou existe encore. Il est visible depuis la rue, à condition de lever la tête au bon endroit. La corde doit toujours être dans son logement. Mais étant donné le temps écoulé je conseillerais fortement à un nouvel utilisateur d'en utiliser une neuve.

La vie ressemble à la classe. Comme les lycéens, des millions d'hommes et de femme prennent de métros ou des autobus, puis entrent dans des "boites" où ils sont enfermés jusqu'au soir. Et chaque jour de la semaine cela recommence. Le temps règle tout cela, à travers des millions de montres et d'horloges. Le matin il faut se dépêcher pour ne pas arriver en retard. Le soir tous ces gens attendent un signal pour quitter leur banc de galériens et être de nouveau avalés par les métros et les autobus.

Une grosse horloge trônait à une extrémité du préau couvert. C'était elle qui sonnait les heures, avec une grosse cloche.

Tandis que mes copains se contentaient de farces banales, comme d'envoyer des boules de papier mâché sur le tableau, quand le prof avait le dos tourné, ou d'écraser des boules puantes, je cherchais une opération de plus grande envergure et dans ce but j'explorais les abords de cette horloge monstrueuse. Chose étrange, la porte n'était pas fermée à clef. Un étroit couloir muni de marches conduisait au mécanisme.

Le soir même, lors d'un dernier cours, je sollicitais la permission de sortir pour soulager un besoin naturel, qui fut acceptée, et je courus vers l'horloge, que j'avançais d'un quart d'heure. Quand elle sonna, toutes les portes des classes s'ouvrirent. Les élèves partirent en courant et les professeurs enfilèrent leurs pardessus. Je suppose que dans son bureau, le proviseur dut ranger son stylo et sa secrétaire jeter une housse sur sa machine à écrire. Le lycée se vida comme une outre. J'étais ravi : je m'étais rendu maître du temps.

Bien sûr la porte fut fermée à clef. De toute façon c'est le genre de blague qu'il vaut mieux éviter de rééditer.

Il y avait peu de cours qui retenaient mon attention, sauf les cours de physique de sciences naturelles. Le prof de science nat adorait son métier, ce qui est relativement rare chez les enseignants. En entrant dans la salle, à chacun de ses cours, nous découvriions avec curiosité un nouvel animal empaillé, ou un squelette, de chat, ou de blaireau, préparé avec art. Parfois il y avait de gros serpents venimeux, lovés dans des

bocaux de formol, qui évoquaient des régions lointaines. Les coulisses de la salle devaient fourmiller de trésors de ce genre. Ce professeur avait l'art de nous passionner pour les mues des têtards et les mœurs étranges des escargots et nous buvions ses paroles.

Une de ses assistantes s'occupait des travaux pratiques. Celle-là était beaucoup moins rigolote. Je me rappelle qu'un fois on nous avait donné à disséquer des langoustines. Je remarquais que ma bestiole était légèrement différente de celle de mon voisin, et possédait sous l'abdomen une étrange paire de pattes supplémentaires, très pointues. J'interrogeais la femme sur la fonction de ces organes et elle se mit à rougir avec confusion, puis tourna les talons. Je compris que j'avais identifié, sans le savoir, les organes sexuels mâles de l'animal. La façon dont les gens s'y prenaient pour faire l'amour restait à cette époque pour la plupart d'entre nous un mystère. Pour l'animal en question, l'organe avait la puissance d'un ouvre-boîte, ce qui semblait normal pour des animaux à squelette externe.

Le professeur de mathématiques était assez nonchalant. Quand la classe se mettait à chahuter, il ne cherchait même pas à ramener le silence et se contentait de regagner sa place à pas lents, derrière son bureau et semblait alors s'affaire à une tâche mystérieuse, dans son tiroir. Je n'aimais pas ces chahuts, car l'homme ne se défendait pas. Mais il semblait prendre la chose avec philosophie. Néanmoins ce qu'il pouvait faire dans ces cas-là m'intriguait et avec un de mes camarades, en son absence, nous forçâmes la serrure de son tiroir en utilisant un trombone et nous découvrîmes son secret. Cet homme était capable de réaliser de minuscules

cocottes en papier, qui ne mesuraient pas plus de trois centimètres de long. Elles étaient là, rangées comme des petits soldats de papier.

J'aimais bien ce professeur, bien que j'aie toujours suivi ses cours avec difficulté. En début d'année, reconnaissant en moi un bavard invétéré, il m'avait placé au premier rang et ceci fut l'occasion d'un incident accidentel regrettable. Lors d'une séance de géométrie nous devions tracer des cercles avec nos compas. Pendant que les élèves s'affairaient il décida de s'asseoir sur mon bureau, de tout son poids. Malheureusement pour lui, je tenais mon compas verticalement, pointe en haut. Celle-ci s'enfonça profondément dans son fessier, à la manière d'une seringue hypodermique. Littéralement "piqué au vif", il se redressa vivement et comprit à ma mine stupéfaite que je n'étais nullement responsable de l'accident. Le compas était enfoncé jusqu'à la garde. Il le prit et l'arracha, puis le reposa sur ma table et je fus sincèrement désolé de lui avoir causé, sans le vouloir, un désagrément dont il se serait bien passé.

Peu d'élèves aiment passer au tableau. C'est le genre d'expérience où on est amené à faire étalage de son ignorance ou de sa maladresse. J'avais trouvé un truc qui marchait avec la plupart des professeurs. Les craies que nous utilisions étaient taillées dans un matériau naturel et n'avaient pas la souplesse et l'homogénéité de celles qu'on trouve aujourd'hui. Il n'était pas rare qu'un morceau de silice s'y trouve et provoque un crissement désagréable, sur nos tableaux de bois peint, auquel cas le professeur s'écriait immédiatement "cassez la craie !".

Je m'aperçus qu'on pouvait simuler ce genre de bruit en laissant simplement dépasser son ongle. Je pouvais donc à volonté provoquer le crissement insupportable. Sur injonction du professeur je cassais la craie, mais faisais réapparaître le bruit aussitôt après.

- Changez de craie !

Je changeais de craie, mais cela se reproduisait aussitôt. Personne ne découvrit jamais ce stratagème, pourtant relativement simple. Mais certains professeurs, particulièrement sensibles, renoncèrent à me faire monter sur l'estrade.

Plus jeune j'avais suivi une instruction religieuse assez sommaire. Quand j'avais sept ans j'étais tombé sur un livre portant de nombreuses illustrations, dont l'une est restée gravée dans mémoire. Elle couvrait toute une page. On y voyait se dérouler schématiquement la vie d'hommes et de femmes. Les uns semblaient passer leur existence en prière et finissaient par s'envoler vers le haut de la page, à droite, où ils étaient saisis par des anges et emmenés vers un paradis signalé par d'autres anges porteurs de trompettes, au milieu des nuages. Les autres ne semblaient pas commettre d'actes évidemment répréhensibles. On les voyait seulement festoyer et danser. Alors des diables abominables les saisissaient et les entraînaient pour rôtir dans les flammes de l'enfer, situé au bas de la page.

Ma mère et mon beau-père allaient chaque dimanche à la "messe de midi", en arrivant régulièrement en retard. Comme il y avait beaucoup de monde, on était derrière, on ne voyait

rien et on était obligé de rester debout. Mon beau-père se tenait alors figé comme un pain de sucre, les mains croisées sur le devant, le regard vide, tenant son éternel feutre à bord roulé. Ma mère, qui n'aimait pas porter les chapeaux, mettait sur sa tête une espèce de napperon brodé et se plongeait dans un missel relié en cuir.

Lorsque je fus mis au lycée, je fus inscrit d'office à un cours d'instruction religieuse qui avait lieu le samedi matin. A côté de celui-là, les cours de mathématiques ou d'histoire ressemblaient à des promenades d'agrément. L'abbé Manet, c'était son nom, était sinistre sur tous les plans. Il avait les yeux profondément enfoncés et son menton était bleu de barbe. A travers son discours hebdomadaire je retrouvais le contexte de la gravure découverte quelques années plus tôt. A l'entendre, l'enfer nous guettait à tous les coins de rue. Il nous confessait chaque semaine en nous demandant "si nous n'avions pas fait de choses sales". Je n'arrivais pas à le prendre au sérieux et trouvais ces séances terriblement ennuyeuses.

Les lycéens étaient conviés à assister à des messes qui se tenaient dans une des chapelles de l'église voisine. Nous apprenions alors à plasmodier des prières qu'il scandait en frappant son livre avec le plat de la main. Il fallait se lever, s'asseoir, selon un rite qui me restait étranger. Quand on communiait, il fallait prendre un air concentré, laisser le prélat déposer l'hostie sur votre langue et la laisser fondre sans la mâcher, pour éviter "de croquer le petit Jésus" et transformer ce geste, dont la transcendance m'échappait, en un acte de cannibalisme.

Un personnage assistait souvent à ces messes, dont le nom de famille était Gilles. C'était un homme très ventru, qui portait des vêtements de velours noir rehaussés de dentelle. Il avait une cape et une sorte de culotte qui s'arrêtait en dessous du genou, fixé par des jarretelles rouges à rubans. Il devait avoir la cinquantaine et était toujours accompagné d'une vieille, qui devait être sa mère et qui avait toujours l'air navré. Ce qui m'étonnait c'est qu'il portait du rouge à lèvres. Il nous dévorait du regard de manière très désagréable, en bon pédophile qu'il était. Sa mère devait l'emmener à la messe en espérant peut-être qu'un miracle se produirait. Il paraît qu'on avait dû interrompre sa carrière parce qu'il n'arrêtait pas de peloter les petites enfants qui passaient à sa portée. Je m'étonnais qu'on laisse ainsi entrer un homme aussi inquiétant dans une salle peuplée par de jeunes enfants.



Rapidement je trouvais tout cela profondément rasoir et avec quelques camarades plus courageux que les autres, nous fîmes défection. Dans les semaines qui suivirent nous tombâmes, au détour d'une rue, sur l'abbé, qui nous reprocha vivement nos absences.

- Pourquoi.. pourquoi avez-vous cessé de venir au séances du samedi matin ?

Je m'entendis répondre, du haut de mes onze ans :

- Parce qu'on s'ennuie à périr avec vous, c'est tout.

Il s'enfuit à grandes enjambées, comme s'il avait rencontré le diable en personne.

Les cierges-pétards

J'avais deux bons copains, Jean-Claude, qui était dans la même classe que moi et Jean-Louis, qui était dans une autre section. On noue parfois des amitiés sur les bancs de l'école, qui vous suivent toute la vie et celles-là était de ce type. Jean-Claude était un gamin d'apparence discrète, d'allure presque angélique, mais en fait capable de tout. On bavardait sans arrêt pendant les cours de maths, où nous étions assis l'un à côté de l'autre. Le résultat était que j'avais des notes exécrables, mais Jean-Claude, tout en bavardant, arrivait à enregistrer ce que le prof disant. Pas moi. Je l'enviais et cette faculté lui permit par la suite d'entrer à l'Ecole Polytechnique, de même que Jean-Louis , qui était le plus grand des trois.

Nous avons tous les trois décidé de prendre le risque de finir en enfer en abandonnant l'instruction religieuse. Mais afin de faire bonne mesure, nous voulions régler nos comptes avec cette institution. Jean-Claude proposait de mettre des boules puantes dans les confessionnaux, mais nous trouvions l'idée banale. Jean-Louis suggéra de remplacer le vin de messe par du vinaigre, mais nous n'étions pas sûrs que ça marcherait, à cause de l'odeur. De plus accéder à la sacristie était problématique. Nous risquions de nous faire prendre bêtement.

Pendant des semaines nous cherchâmes quelque chose de réellement intéressant. Je ne sais plus qui eut l'idée, mais un après-midi, après avoir emprunté à l'église quelques cierges, nous nous livrâmes à quelques essais. Nous sciâmes précautionneusement l'un d'eux et fîmes fondre la cire de sa partie supérieure dans une casserole, ce qui nous permit de récupérer sa mèche. Puis nous la collâmes à celle d'un pétard de faible calibre et nous adaptâmes autour de ce montage un cône en papier, fixé sur la partie du luminaire restée intacte, à l'aide d'un bout de sparadrap. Il ne restait plus qu'à faire fondre de nouveau la cire et de la laisser couler dans ce moule improvisé. Tout marcha comme sur des roulettes et il ne nous resta plus qu'à essayer notre nouvelle invention.

C'était simple comme l'œuf de Colomb. La mèche se consumait, puis allumait celle du pétard, qui explosait en envoyant des débris de cire à dix mètres de distance.

- Excellent, dit Jean-Claude. Ce qu'il faudrait, c'est bien ajuster le temps que met le cierge à se consumer et équiper

toute l'église avec ce genre de truc pour la messe du dimanche de Pâques, qui est dans deux semaines.

Nous procédâmes à des réglages et les essais se révélèrent satisfaisants. L'essentiel était de parvenir à un synchronisme acceptable. Bien sûr, tous les cierges n'exploseraient pas en même temps, à la seconde près, mais nous pensions qu'en remplaçant tous les cierges de l'église par ces machines infernales, il y en aurait au moins quelques unes qui exploseraient pratiquement au même moment.

Nous chronométrâmes la messe-type et nous procurâmes le nombre de bougies voulues, que nous préparâmes en conséquence. La veille de Pâques, après que le dernier paroissien ait quitté les lieux, nous remplacâmes tous les cierges par ceux que nous avions préparés.

Le lendemain tout se déroula impeccablement. Juste après l'élévation, au moment où les gens s'acheminaient vers la sainte table avec un air concentré, les premiers cierges éclatèrent. Les gens qui se trouvaient à proximité se trouvèrent couverts de débris. Pendant un instant, personne ne réagit. Puis il y eut un mouvement de panique, certains croyant à un attentat. Nous accentuâmes le mouvement en poussant des cris stridents, mais un jeune curé, lâchant son missel, courut vers les cierges encore allumés et se dépêcha de le souffler les uns après les autres. L'un d'eux explosa juste en face de lui, couvrant sa soutane de fragments.

- Pas à dire, dit Jean-Louis, la technique, ça a du bon.

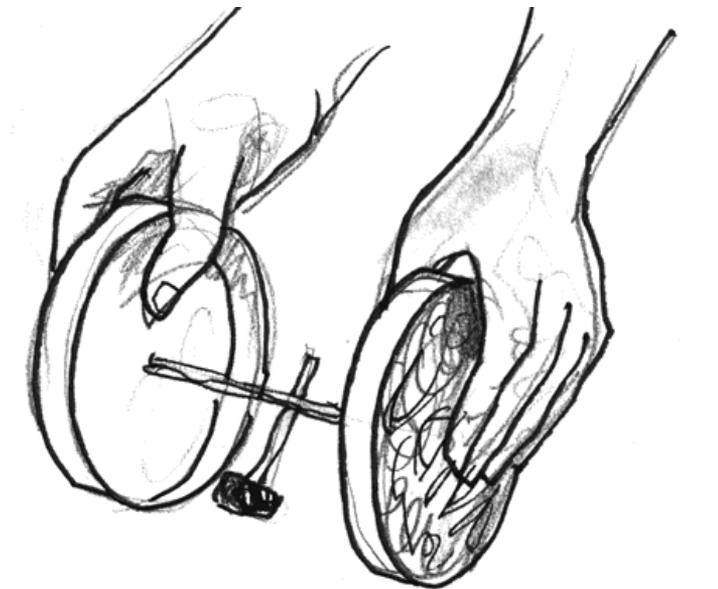


Nouvelles inventions.

Les blagues classiques ne nous intéressaient pas. Certains camarades achetaient du fluide glacial ou des choses de ce

genre, mais nous préférions innover. Je pense que ce genre d'activité, qui stimulait très tôt l'imagination, me fut par la suite d'un grand secours dans mon métier de chercheur.

Les cours de physique étaient une source inépuisable d'idées intéressantes. A cette époque on nous faisait étudier le pendule. J'imaginai qu'on pourrait placer un contre-poids dans une boîte de pastilles pour la gorge, de forme cylindrique et qu'il serait possible de la mouvoir à l'aide d'un élastique. Il suffisait de fixer celui-ci sur ses faces intérieures. Le contre-poids était une allumette, munie à son extrémité d'une masse de plomb.



Quand on tournait la boîte à la main en la tenant convenablement, le contre-poids restait vertical, tant que la

torsion imprimée à l'élastique n'était pas trop forte. Alors, quand on posait l'engin par terre, l'élastique avait tendance à relever le contre-poids, ce qui déplaçait le centre de gravité et mettait l'objet en mouvement.

Il restait à savoir comment utiliser cette nouvelle invention à bon escient. Nous choisîmes comme victime notre professeur de Français. Le principe général était de faire des blagues en évitant de se faire prendre. Pour ce faire nous cachâmes la boîte, dûment remontée, sous un radiateur se trouvant sous l'estrade et nous la calâmes avec une allumette, reliée à un fil à coudre.

Les élèves prirent leur place dans la salle et personne ne s'aperçut de rien. A milieu du cours, quand le moment nous parut bien choisi, nous tirâmes sur le fil et la boîte se mit à rouler en direction du professeur. Celui-ci crut que quelqu'un la tirait et essaya avec son pied de chasser un fil inexistant.

Comme sa manœuvre s'avéra infructueuse, il décida de s'emparer de l'objet. Mais moment où il se baissait pour s'en saisir, la boîte repartit en marche arrière, ce qui le plongea dans la plus complète stupéfaction, tandis que l'hilarité s'emparait de la classe. Du fait de son élan, l'engin avait remonté l'élastique en sens inverse et, le contrepoids étant entraîné dans l'autre sens, avait inversé son mouvement.



Le professeur de Français rougit, marcha résolument vers cette machines diabolique et la saisit. Mais évidemment il la coucha sur le côté pour mieux l'examiner. L'élastique fit tourner rapidement le contre-poids, qui frota sur le couvercle de la boîte avec un certain bruit et il la lâcha aussitôt, visiblement impressionné.

L'élastique étant complètement détendu, plus rien ne se passa, mais, tout en continuant son cours il continua de surveiller cet objet du coin de l'œil, s'attendant à le voir s'élever au plafond ou quelque chose de ce genre.

Je constatais une chose. Lorsqu'un professeur se trouvait la victime d'une blague qu'il pouvait cataloguer aisément, il réagissait par exemple en sommant le coupable de se dénoncer ou en collant toute la classe. Mais quand l'événement restait pour lui incompréhensible, il choisissait de ne rien faire, par peur de sombrer dans le ridicule.

L'idéal aurait été de trouver des blagues qui se laissaient aucune trace visible. Piéger notre professeur de physique était un défi que nous voulions relever.

Celui-ci avait une manie bien innocente. Quand il faisait son cours et dictait quelque chose d'essentiel, il arpentait la salle avec un air concentré. Au fond de celle-ci se trouvait une rangée de placards. La porte de l'un d'eux avait naturellement tendance à s'ouvrir.

Soit parce que c'était un homme d'ordre, soit parce que ce geste l'aidait à affiner ses idées, il avait coutume de la

pousser. Puis il tournait les talons et la porte se rouvrait. A chaque passage, il poussait cette porte et à chaque fois elle se rouvrait.

Nous étudiâmes avec soin la situation. Avec une mèche qui servait à faire les avant-trous pour les vis, nous perforâmes les parois des placards voisins pour permettre le passage d'un fil. Puis nous fixâmes celui-ci à l'intérieur de la porte. Plus exactement nous utilisâmes deux fils de section différente. L'un était une petite longueur de fil à coudre, de faible section et l'autre un fil plus solide, qui courait à travers les trous que nous avions ménagés et que nous pouvions actionner depuis nos bancs. En tirant sur ce dernier nous pouvions provoquer à distance la fermeture de la porte. Mais, ce faisant, la faible longueur de fil à coudre se rompait, ce qui nous permettait de récupérer le fil plus gros, en faisant disparaître toute trace.

Au cours suivant le professeur de physique reprit son rituel habituel, son va-et-vient entre son bureau et la porte du placard. A son troisième passage nous tirâmes sur le fil et la porte se referma. Il resta interdit. Nous tirâmes alors un coup sec pour briser le fil à coudre et récupérer notre dispositif et la porte se rouvrit alors lentement, sous son propre poids.

Il n'y eut aucun rire. Le professeur s'avança, ouvrit le placard et l'examina de fond en comble, mais ne trouva rien. Sa perplexité n'en fut que plus grande. Il ne découvrit jamais notre truc et dut croire qu'il s'était trouvé face à quelque phénomène relevant du paranormal. Ce fut une des meilleures blagues que nous réalisâmes lors de notre passage au Lycée.

En dehors de l'école les distractions étaient inexistantes. Rien ne venait à nous pour nous distraire. Il fallait sans cesse créer l'événement. Les farceurs-nés sont peut-être des gens qui se sont beaucoup ennuyés dans leur enfance et qui ont été contraints de se distraire eux-mêmes avec les moyens du bord. Aujourd'hui il y a la télévision et les DvD. Quand un gosse s'embête et qu'il dispose de ces deux outils-là, il lui suffit d'aller louer un CD pour se retrouver dans le monde de Rambo, de Batman ou de Prettywoman.

Il y avait bien le cinéma, mais j'y allais assez rarement. Mon beau-père était vraiment très radin. A chaque fois que je voulais sortir ça durait des heures.

- Léon, le petit voudrait aller au cinéma.

- Ah bon, passe moi ma veste, disait-il en soupirant.

Comme il était très grand, cette veste de lainage était très lourde. Je pense que si je l'avais passée sur mon dos, je me serais aussitôt effondré sous son poids.

Ma mère, à sa demande, fouillait dans ses poches.

- Là-dans la poche de gauche, il y a des pièces.

Il prélevait alors un lot de piécettes en les observant à travers ses lunettes à double-foyer et mes les tendait. Mais à chaque fois la même scène se rééditait. Je prenais ma mère à part.

- Maman, il n'y a pas le quart de ce qu'il faut pour aller au cinéma.

- Attends, je vais le lui redemander.

Commençait alors un conciliabule dans le salon, auquel je préférais ne pas assister. Mon beau-père soupirait, évoquait une fois de plus sa vision défaillante, et à la fin ma mère revenait avec la somme ad hoc.

Je ressentais cette mendicité comme une humiliation et je rêvais de gagner au plus vite moi-même de l'argent, pour y échapper.

Ma mère ne travaillait pas. Elle faisait en général la grasse matinée, tous les jours de la semaine, en lisant des romans policiers dans la collection des séries noires. Il y en avait plein les étagères de la bibliothèque. Mais je me souviens d'un ensemble de quelques livres reliés en toile grise, dont l'auteur s'appelait Octave Feuillet. Ma mère prétendait que c'était un de nos ancêtres et que sa famille était très fière d'avoir un écrivain dans ses rangs. Il avait écrit en particulier "Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre", sorte de version masculine de Cendrillon. Un jeune homme naissait dans un milieu modeste, mais, grâce à son opiniâtreté et aux cours du soir il parvenait à gravir un à un des barreaux de l'échelle sociale et finissait par épouser une jeune fille du meilleur monde, du genre Arlette. Un jour notre professeur d'histoire, qui traitait du dix-neuvième siècle, cita cet auteur comme un exemple de mauvais goût littéraire et je me gardais bien de le contredire.

Les repas se prenaient en silence et la télévision n'existait pas. Mon beau-père faisait régulièrement des mots croisés et ma mère de la peinture à l'huile. La rue, le quartier étaient sans intérêt. Avec les copains nous essayions de tuer le temps comme nous pouvions en faisant naviguer des bateaux en papier dans les caniveaux.

Les alentours de la place Pereire présentaient cependant certains aspects intéressants, en dépit des apparences. Le boulevard était constitué par deux artères qui couraient de chaque côté du "chemin de fer de la petite ceinture", qui existait encore à l'époque. Par un étrange caprice topographique, la rue Ampère débouchait à angle vif sur un des côtés, en convergeant vers la place. Mais si on continuait sur sa lancée, on se retrouvait sur le boulevard en sens interdit. Les automobilistes scrupuleux qui se trouvaient pris dans cette sorte de nasse étaient alors obligés de faire un long détour jusqu'au pont suivant, mais certains préféreraient emprunter ces dix mètres à allure réduite en scrutant précautionneusement les alentours.

Quand je voulais me changer les idées à la sortie du lycée, j'allais me poster à cet endroit, avec un sifflet à roulette. Toute les dix minutes, voire plus fréquemment, je voyais une voiture s'engager dans le passage. J'envoyais alors une série de coups de sifflets très brefs et le conducteur, frappé en plein cœur, venait se ranger le long du trottoir en attendant qu'un agent vienne verbaliser. Mais rien ne venait et il restait là comme un idiot pendant plusieurs minutes, ne sachant que faire.

Dans ce quartier il n'y avait rien à escalader, rien à découvrir. Le mode des adultes semblait clos et inhospitalier, ce qui n'incitait guère à tenter d'en faire partie.

Une fois par an mes parents recevaient des gens. En général cela se passait dans l'appartement de mon beau-père, car ils n'habitaient pas ensemble. Léon habitait avec sa mère, Geneviève, celle qui était tombée dans les wc.

Il mettait alors un gilet brodé, astiquait l'argenterie familiales à ses armes et sortait des nappes brodées. Ma mère disposait des verres en cristal de Baccara qu'elle sortait de caisses où ils dormaient, précautionneusement emballés dans du papier crépon. Je voyais alors arriver des tas de gens que je ne connaissais pas, ou très peu. Comme il n'y avait pas d'enfants de mon âge avec qui j'aurais pu m'amuser je préférais faire le service. Lorsque les invités s'étonnaient de mon manque de timidité, ma mère leur répondait : "Lui ? Il irait parler au pape ! " , ce qui était pour elle le comble de l'effronterie.

Mais cette bonne volonté n'était pas innocente. Avec empressement je remplissais les verres à ras bord d'un punch que ma mère me laissait confectionner. Au bout d'une heure les hommes et surtout les femmes commençaient à ressentir les effets pernicioeux de l'alcool, masqué sous le jus sucré. Les femmes glapissaient comme des juments. Certains mâles s'effondraient dans leurs fauteuils. Impitoyable, je continuais à remplir les verres jusqu'à la fin de la soirée.

La Baule

Après le clash du château, qui avait créé une situation irréversible, nous passions, ma mère et moi, nos vacances au bord de la mer, à la Baule. La maison, qui existe toujours et n'a pratiquement pas changé, était située à l'angle de l'avenue des pins et de l'avenue Pierre Percée. Il n'y avait ni grenier à explorer, ni passage secret et elle était hélas sans mystère.

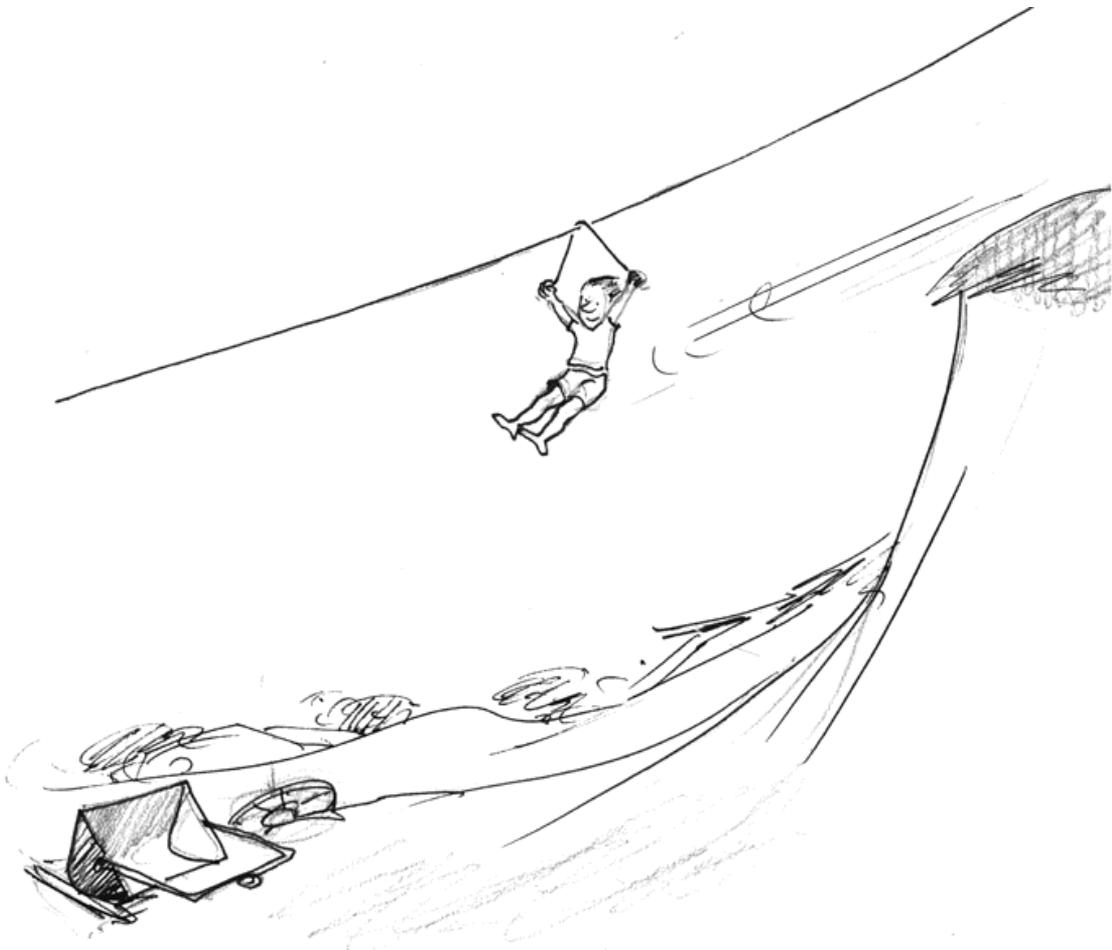
Ma mère allait chaque jour à la plage et passait des heures allongée sur le sable à lire des roman policiers ou à se faire bronzer, jusqu'à ce qu'elle prenne, en fin de saison, la couleur du caramel.

Je m'ennuyais sur cette grande plage où, à la marée basse, venaient s'échouer de grandes méduses translucides. dans mon âge tendre j'avais consacré mon temps à construire d'immenses cônes de sable où on ménageait des rigoles pour faire descendre des billes. Les coquilles rectilignes des "couteaux", coquillages très abondants sur la grève, servaient à faire des ponts et on se servait d'un vieux manche à balai pour faire des tunnels. Plus tard j'avais construit des locomotives en sable mouillé durci en les disposant face au vent. J'alimentais le foyer avec des aiguilles de pins et, comme ça, j'avais l'impression de voyager. Mais le rêve ne suffit pas à alimenter les aspirations de l'homme.

Pendant un moment, avec de copains de mon âge, nous avons découvert quelque chose de vraiment bien. Quand les Allemands avaient construit le mur de l'Atlantique, ils avaient eu besoin d'énormes quantités de sable pour faire leur béton. Ils avaient donc ouvert des carrières dans des buttes

sableuses à des kilomètres de la ville. Après leur départ subsistait le câble qu'ils utilisaient pour descendre le sable. Les lourdes bennes gisaient en dessous, renversées. Les gens avaient embarqué le moteur qui servait à actionner un treuil.

Nous nous demandions comment glisser sur ce fil. Finalement nous trouvâmes des bouts de barre à béton, d'un centimètre de diamètre. En s'y mettant à plusieurs ou en sautant dessus après les avoir calées entre deux pierres, on arrivait les plier et à leur donner une forme ad hoc. Nous les utilisâmes comme "poulies". Le frottement les usaient assez vite et au bout d'une douzaine de descentes il fallait les changer, pour éviter qu'elles ne se rompent en pleine descente. Celle-ci était très impressionnante et même avec un système aussi rudimentaire on atteignait des vitesses assez élevées. Quand on partait on avait cinq à six mètres de vide sous les pieds et cela donnait l'impression de sauter en parachute.



Evidemment rien n'était prévu pour la réception, sauf le pylônes de poutrelles auquel était attaché le câble, ce qui n'était pas idéal. Il fallait donc lâcher avant en sautant dans le sable de plusieurs mètres de hauteur, et faire un roulé-boulé. Il y avait ceux qui osaient se lancer et ceux qui se contentaient de regarder. C'était casse-gueule, mais grisant.

Hélas, au bout de peu de temps la municipalité fit démanteler ces installations. Il est bien connu qu'à chaque fois qu'il y a quelque chose d'un peu sympa, les adultes se débrouillent toujours pour faire en sorte qu'on ne puisse plus s'en servir.

Quelques années plus tôt ma mère m'avait fait prendre une unique leçon de natation, dont j'avais gardé un souvenir cauchemardesque. Le professeur était une femme. Sa technique consistait à vous tenir le menton, en prononçant des paroles rituelles "un, deux, trois, quatre" dont je ne comprenais pas le sens. Malheureusement, comme elle était myope, elle me maintenait sans s'en rendre compte la bouche sous l'eau et je me remplissais comme un sous-marin dont on aurait laissé les fenêtres ouvertes.

Tout ce que je retins de cette expérience, que je refusais énergiquement de rééditer, fut qu'il devait y avoir une relation directe entre la natation et l'arithmétique. En fait, cela n'avait rien à voir. J'appris seul à nager, dans les rouleaux de la plage. Le plus important était de fermer la bouche à temps quand on était submergé par une vague. Après il y avait toujours moyen de s'arranger, à condition de savoir garder son souffle.

Ma mère nageait une sorte de crawl très raide, en maintenant la tête le plus hors de l'eau possible. Elle faisait trois mouvements, pas un de plus, deux fois par jour, puis rentrait immédiatement reprendre son bronzing.

Mon beau-père était tellement vaste qu'il flottait par lui-même, sans avoir besoin de faire le moindre geste, tel un

navire. Il se contentait de quelques mouvement de la main pour s'orienter ou rester face au vent.

Mon second professeur de natation fut un chien, dont j'imitais la technique avec succès. Il me fut alors possible de m'aventurer au large loin des rouleaux. Ceux-ci étaient très gros au moment des grandes marées. Mais à la fin de cet été-là, je nageais comme un poisson et ne voulais pas rater cet événement pour un empire, quelle que soit la température de l'eau. A l'époque de l'équinoxe, l'eau montait jusqu'au remblai de pierre qui bordait la plage et soutenait la route du front de mer et inondait le cabines de toiles où les baigneurs s'isolaient pour se changer. Si le vent était convenablement orienté, les vagues atteignaient facilement deux mètres et c'était un plaisir de passer au travers et de se faire rouler dans l'écume.

A marée basse la mer se retirait si loin qu'on aurait pu aller jusqu'aux îles à pied.

J'essayais de me construire un esquif avec des bidons d'huile, des bouts de bois et un vieux drap, mais celui-ci restait peu manœuvrant et tout ce que je réussis à faire, lorsqu'un vent de terre se mit à gonfler ma voile, ce fut de provoquer une sortie des sauveteurs en mer.

Il y avait des clubs, avec des agrès, où des tas de gosses montaient et descendaient, comme des singes dans une cage. Quatre cordes, deux balançoires : on en avait vite fait le tour. De toute façon l'inscription était trop chère pour nous et je me contentais de regarder cela de loin.

Ce qui me fascinait, après ma trop brève expérience sur mon radeau de bidons, c'était les bateaux à voile. Je mourrais d'envie de monter sur l'un d'eux. Ils étaient tous basés au port du Pouligen, situé à l'extrémité de la plage, qui mesurait sept kilomètres. On les voyait sortir à la marée haute et filer vers le centre de la baie, en direction des deux îles désertes, les Evins et Pierre-Percée.

Nous allions parfois déjeuner chez ma tante Suzanne, la sœur de ma mère, qui avait aussi une maison là-bas. Elle avait épousé un nommé Joseph, qui s'était enrichi pendant la guerre en faisant du marché noir. Il vendait du charbon. Pendant ce qu'on appelait "l'occupation" celui-ci était rationné et les gens ne pouvaient l'acheter qu'en produisant des tickets que distribuaient les autorités Allemandes. Mais Joseph "pour rendre service", en vendait en douce aux habitants de la région, en multipliant au passage le prix par quatre.

Sous un aspect bestial, il cachait un âme fruste. Le marché noir ayant perdu sa raison d'être après la guerre, il avait du se mettre à travailler normalement. Mais comme c'était un piètre gestionnaire il était simplement en train de se ruiner. Ma tante l'y aidait efficacement en achetant des tas de choses inutiles. Dans son genre elle était à l'avant-garde de ce qu'on appellerait plus tard la civilisation de consommation.

Nous avons passé toute la fin de la guerre à la Baule. Ma mère avait estimé, comme certains, qu'il était préférable de quitter la capitale à cause de la possibilité que les Anglais se mettent à la bombarder. On peut difficilement imaginer à quoi avait pu ressembler pendant ces deux années cette

station balnéaire. Il ne devait y avoir que quelques centaines d'habitants, tout au plus. La plupart des maisons étaient fermées et leurs fenêtres condamnées par des planches en bois clouées, pour décourager des voleurs. Les Allemands avaient barré l'accès à la plage par un mur de béton qu'il fallut faire sauter à la libération, et qui était recouvert de peintures en trompe-l'œil. C'était curieux, mais cela empêchait tout accès à la mer. De toute façon la plage était minée.

Je gardais un souvenir assez vague de ces années. J'étais fort jeune, il est vrai. Notre maison jouxtait un hôtel que les officiers Allemands avaient réquisitionné pour en faire leur mess. On les entendait souvent rire et parler très fort. Une nuit nous avons été réveillés par des coups de feu et nous étions passé sur le balcon du premier pour mieux voir, ma mère et moi. Ils avaient fermé toutes les issues d'une pièce isolée, située au milieu du jardin de l'hôtel, congédié les serveurs et jouaient la roulette Russe.

Ils étaient probablement une demi-douzaine dans cette pièce où ils s'étaient enfermés avec leurs revolvers, complètement ivres. Avec une alternance de quelques minutes ils allumaient et éteignaient la lumière. Quand celle-ci était éteinte on entendait une succession rapide de coups de feu. En fait ils jouaient à se tirer dessus, dans l'obscurité, preuve indiscutable que, comme moi, dans cette fichue ville, ils s'ennuyaient énormément.

La libération avait rapidement fait disparaître toutes ces traces. Mon oncle Joseph avait un petit bateau, le "Pourquoi-pas ?" qui était l'image flottante de son indécision

congénitale. Préférant boire sur la terrasse de la maison il en laissait l'usage à mes deux jeunes cousins, Jacques et Jean-Paul. Leur famille était encore assez riche pour posséder deux voitures et les enfants avaient la leur, une 11 Citroën décapotable. Il y avait deux place à l'avant et deux autres à l'arrière dans ce qu'on appelait un "spider". Cela fonctionnait comme une malle qu'on ouvrait vers le haut, avec une poignée. Alors on dégageait une banquette en cuir rouge.



Traction avant avec siège arrière en « spider »

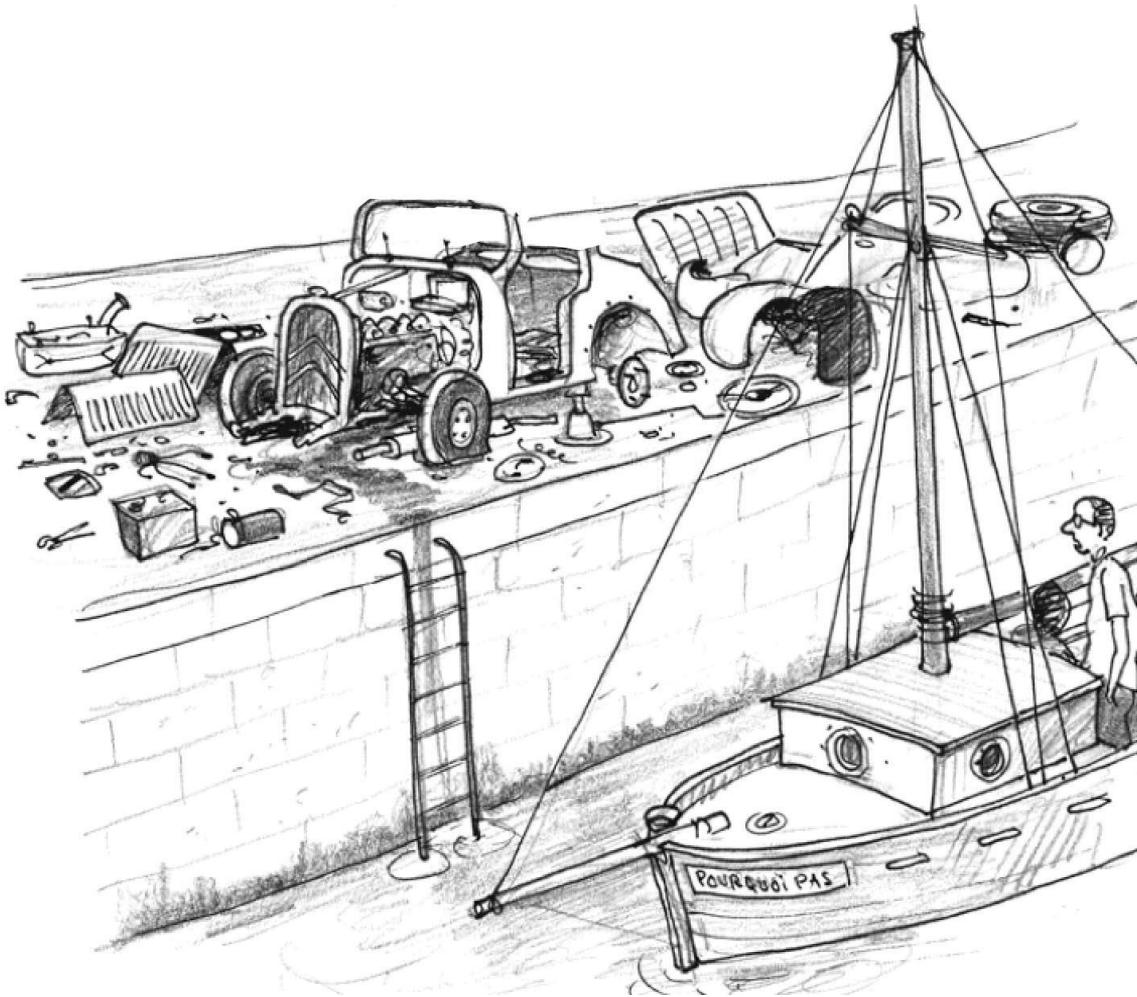
Mes cousins me traitaient avec un mépris complet et ne m'adressaient que très rarement la parole. Je ne m'en plaignais guère car c'était vraiment deux jeunes crétins un

peu snobs. Ma tante passait son temps à inviter de jeunes élèves des grandes écoles pour essayer de leur coller une de ses deux filles en mariage. On considérait dans ces milieux qu'un garçon qui avait été capable de subir une année de mathématique supérieure et deux années de mathématiques spéciales pouvait constituer un mari intéressant et fiable, même s'il était d'un milieu modeste. Je voyais donc se rééditer des scènes de séduction analogues à celle dont j'avais été témoin à Thiors, avec Arlette. Le gibier le plus prisé était le polytechnicien. La famille disait que ces jeunes gens trouveraient plus tard une place intéressante dans une "boite". Comme j'ignorais tout du monde du travail j'avais fini par m'imaginer que lors que les gens travaillaient on les enfermait effectivement dans des sortes de boites et je me demandais pourquoi.

Sur mon insistance, ma mère avait fini par obtenir de mes deux cousins qu'ils acceptent de m'emmener faire un tour dans leur bateau. J'étais fou de joie et le matin prévu je faisais le pied de grue dès l'aurore. Nous partîmes et ils me mirent dans le spider de la voiture. Quand la voiture fut garée au bord du quai du port, où j'apercevais le "Pourquoi-Pas ?", ils sortirent vivement et, sans que j'aie eu le temps d'esquisser un geste, m'enfermèrent dans ce coffre-siège. Puis ils partirent avec le bateau se promener.

C'était vraiment méchant. Mais le hasard avait voulu que quelqu'un ait oublié une sacoche à outils dans cette malle. Je pus ainsi, dans l'obscurité, dévisser le support des sièges avant. Profitant de leur longue absence en mer, je m'initiais à la mécanique en démontant tout ce que je pouvais trouver dans la voiture. Je commençais par les phares et les pare-

chocs. Puis j'ouvris le capot et m'en donnais à cœur joie. A chaque fois que je démontais quelque chose, j'allais le placer sur le bord du quai. Je gardais de cette intéressante expérience un goût prononcé pour la mécanique.



Ne trouvant plus rien à démonter, je rentrais à pied à la maison, mais Jean-Paul et Jacques n'en soufflèrent mot à

personne. Il n'y eut aucun commentaire sur cet incident, mais nous ne nous adressâmes simplement plus jamais la parole.

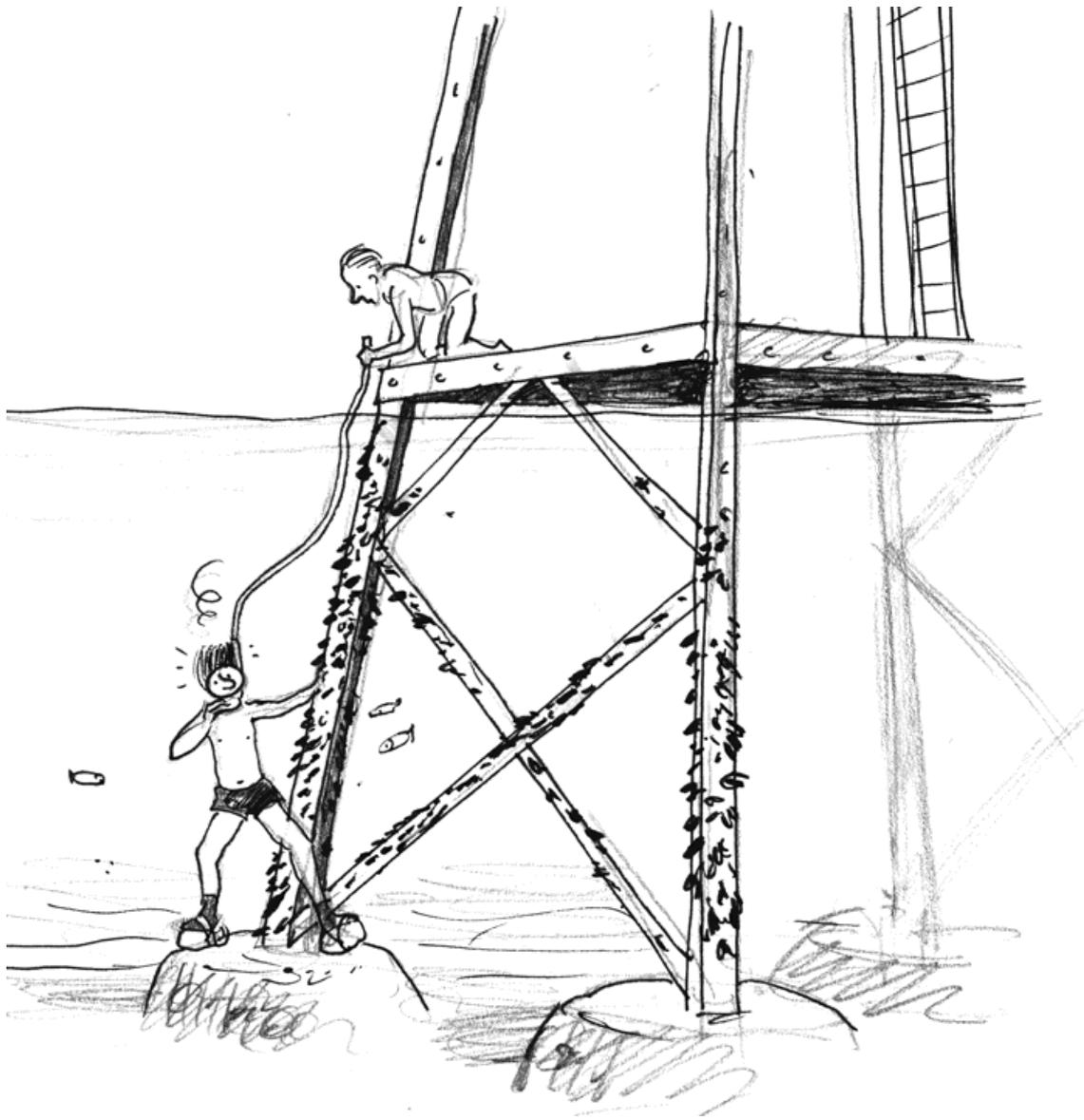
Pendant un temps j'essayais un parachute de mon invention, confectionné avec un parasol emprunté à ma tante et qu'elle entreposait dans sa cabine de bain. La première fois que je sautais avec, du plongeur de cinq mètres, il se retourna. J'y adaptais alors des suspentes faites de ficelle et cela fonctionna un peu mieux. Mais cela restait assez limité quand même. De toute façon il fallu interrompre ces essais quand ma tante s'aperçut de l'usage que je faisais de son accessoire de plage.

Un jour je trouvais dans un magasin ce que le vendeur appelait une lunette de plongée. Il y avait une vitre ovale, fixée sur un cylindre de caoutchouc, qui s'adaptait sur la tête avec une sangle. Je courus vers la plage pour l'essayer et en plongeant la tête dans l'eau j'aperçus mes pieds.

En faisant des économies draconiennes sur mon argent de poche, à la fin de l'été j'avais pu compléter cet équipement par un tuba et des palmes "propuls" vertes. J'appris rapidement à m'en servir. Evidemment, la première fois que j'essayais mon tuba, je bus un grand coup d'eau de mer, mais je compris vite la technique.

Un des mes camarades avait acheté un système plus sophistiqué, doté d'une balle de ping-pong. Le système d'aération débouchait dans le masque lui-même, ce qui lui permettait de respirer avec le nez. Quand il plongeait, la balle venait automatiquement obturer le conduit du tuba. Il en était très fier et nous snobait un peu. Mais un jour il eut la

malencontreuse idée de nager sur le dos et la balle de ping-pong cessa de remplir sa fonction. Il but une tasse terrible, nous dûmes le ramener sur la terre ferme dans tous ses états et il décida de se reconvertir au basket-ball.



Je me demandais comment s'y prenaient les scaphandriers pour descendre plus profond. Dans un livre nous avons trouvé une gravure où on voyait un type qui marchait sur le fond avec un truc très compliqué sur la tête, une sorte de

cloche cylindro-sphérique munie d'un hublot. Un tuyau s'en échappait, qui rejoignait un flotteur situé à la surface. Ça avait l'air simple comme bonjour et nous décidâmes d'adapter à mon tuba un long tube emprunté au tuyau d'arrosage de ma mère, pour faire pareil.

Toujours en nous inspirant de la gravure je modifiais des vieilles galoches à semelle de bois en y fixant des pierres, puis nous allâmes au plongeur de fer, à marée haute. Un de mes amis maintint une des extrémité du tuyau à l'air libre et je sautais à la mer. Je me voyais déjà marchant sur le fond, très à l'aise, en train de ramasser des coquillages. Hélas cela ne se passa pas du tout comme prévu. Je devais être à deux mètres de profondeur, comme dans la gravure. Mais la pression qui s'exerçait sur mes poumons rendit tout de suite ma respiration extrêmement difficile et je ne dus mon salut qu'en escaladant au plus vite les montants du plongeur, encombrés de moules, où je m'écorchais les mains.

De retour à la maison, nous regardâmes une de fois de plus la gravure avec perplexité. Soit les types qui faisaient cela devaient avoir des poumons tout à fait spéciaux, soit ce qu'on trouvait dans les livres n'était pas automatiquement vrai.

Au nord de la Baule, quand on dépassait le port du Pouligen, il y avait une région appelée "la Grande Côte". C'était très beau. Il y avait des rochers qu'on pouvait escalader, sur lesquels venaient nicher des mouettes et de goélands. Quand la mer se retirait on pouvait trouver toutes sortes de poissons dans les flaques, au milieu de grosses algues laminaires et même quelque fois des raies électriques, reconnaissables à leur forme ronde et aux larges

taches qu'elles portaient sur le dos. Mais nous évitions de les toucher, de peur de périr électrocutés. Sous les rochers il y avait des gros crabes qu'on appelait des tourteaux et qui étaient très bons à manger, après qu'on les ait fait cuire dans un vieux bidon d'huile, dans de l'eau de mer, sur un feu fait avec des caisses apportées par la marée.

Il y avait aussi des grottes, dans lesquelles la mer s'engouffrait, à marée haute. L'une s'appelait la grotte des Korrigans, des génies qui habitaient le coin.

Je me demandais comment attraper des poissons. Le vendeur vendait des objets qui s'appelaient des foênes. C'étaient des tiges de fer terminées par un trident. Je partis un jour à marée haute vers la Grande Côte pour essayer d'attraper des poissons et je n'avais pas la moindre idée sur la façon de m'y prendre. Je me contentais de les approcher en plongée et de lancer mon harpon le plus rapidement possible. Le plus extraordinaire c'est que j'arrivais parfois à en attraper, mais très rarement.

Un jour, sous un mètre d'eau, j'aperçus un animal effrayant, un vrai monstre. Il était plaqué contre la paroi et composé d'un corps massif, chitineux, d'une vingtaine de centimètres de diamètre. Tout autour il y avait des tas de pattes. Je passais immédiatement à l'attaque, avec ma foêne en le frappant à plusieurs reprises. Mais sa carapace était trop dure et je n'arrivais pas à la percer. Il réussit à m'échapper en perdant de nombreuses pattes dans bataille.



En fait, si j'avais eu plus d'habitude, j'aurais pu attraper cette bête araignée de mer simplement à la main, en la saisissant par le dessus, mais j'avoue qu'elle m'impressionna trop pour que j'ose le faire.

Les plongées à la Grande Côte étaient plus intéressantes que celles que j'effectuais dans la baie, où la vie sous-marine était beaucoup moins riche. Mais, sous les grosses bouées de

fer, étaient accrochées ici et là, il y avait beaucoup de moules, dont ma mère et moi étions très friands.

A une quinzaine de mètres d'une des bouées où je faisais ma collecte, j'aperçus un jour deux hommes qui avaient jeté l'ancre et pêchaient le maquereau à la ligne, l'un sur tribord et l'autre sur babord. Ils n'utilisaient pas de canes à pêche, mais tenaient la ligne directement dans leur main, avec un air inspiré. cela me donna une idée. Je m'approchais de leur embarcation en nageant sous l'eau et en faisant surface juste contre le tableau arrière, la poupe plate de leur petit bateau, de manière à ce qu'aucun ne puisse me voir. Puis, après avoir bien repris mon souffle, je m'enfonçais sous l'eau.

Repérer leurs deux lignes fut chose facile. On voyait très bien les hameçons et les appâts, qui pendaient à quelques mètres sous la surface. Je les réunis sous la coque et les nouais ensemble, puis repris tout tranquillement le chemin de la bouée, où je me hissais en attendant les événements.

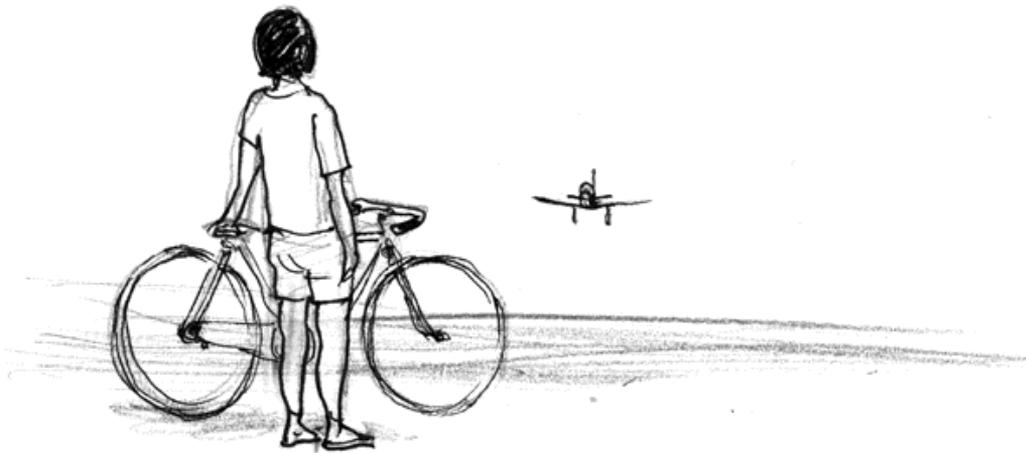
Dans ce genre de pêche on remonte périodiquement son hameçon pour vérifier si l'appât y est encore accroché. Le premier qui initia cette manœuvre tendit aussitôt la ligne de son voisin, lequel réagit aussitôt.

Ce qui était intéressant c'est que chacun ne tirait pas constamment, ce qui aurait pu faire croire à l'autre que sa ligne avait accroché quelque épave au fond, par exemple un des ouvrages en béton que les Allemands avaient semé pour s'opposer au débarquement des navires alliés et dont il restait quelques spécimens, ici et là. Ils donnaient des petits coups secs, ce qui faisait croire à chacun qu'il avait au bout de sa

ligne une grosse pièce. Finalement ils tirèrent comme des furieux et faillirent passer à la mer. Quand la ligne cassa, ils tombèrent au fond de la barque, de concert, sans réellement comprendre ce qui leur était arrivé.

Je délaissais la maison de ma tante, où mon oncle Joseph continuait de se démolir le foie avec ses alcools, sur la terrasse, pour aller explorer les environs avec la petite bicyclette que j'avais rafistolé.

Au sud de la station balnéaire se trouvait un terrain d'aviation, l'Escoublac. Il n'y avait qu'un seul avion, un Norécrin flambant neuf, de couleur bleue.



Le « Norécrin »



Norécrin (Nord 1203) monoplan à train rentrant, dérivé du Messerschmitt Bf.108 construit pendant la guerre.

Un homme en était à la fois le propriétaire et le pilote. Il gagnait sa vie en donnant des baptêmes de l'air, mais les clients semblaient rares. Il passait le plus clair de son temps à attendre, à côté de son appareil, en lisant des journaux, assis derrière une table en fer. Intimidé, je passais mes journées à l'observer.

Quand des clients se présentaient il les faisait monter à bord puis lançait le moteur. Le terrain n'était pas complètement plat. Quand il allait au bout de la piste l'avion disparaissait partiellement. J'enfourchais alors ma bicyclette pour aller au bout du terrain voir l'avion décoller en vrombissant, puis j'attendais son retour pour observer l'atterrissage, fasciné.

Le prix du baptême aérien dépassait mes possibilités financières. Même en économisant toute une année, je n'aurais pu faire face à une telle dépense. Alors j'eus une idée et j'allais voir le pilote.

- Monsieur, j'ai quelque chose à vous proposer.

-Ah, quoi donc ?

J'étais intimidé, mais je finis par me décider.

- Voilà. Je pourrais vous dessiner un prospectus avec l'avion, le prix des baptêmes et un plan pour se rendre au terrain. Puis je pourrais trouver un imprimeur pour le tirer en de nombreux exemplaires. Ensuite, avec ma bicyclette, je pourrais aller mettre ces papiers dans les boîtes aux lettres des villas ou dans les réceptions des hôtels. Cela vous amènerait des clients.

- Cela me paraît une bonne idée. Mais que me demanderais-tu en échange ?

- J'aimerais apprendre à piloter.

L'homme se mit à rire.

- Et bien, marché conclu. Fais ton dessin, trouve-moi un imprimeur et je le payerai.

Je partis comme une flèche et l'affaire fut traitée en quelques jours. Je me retrouvais avec une caisse de prospectus de couleur jaune que j'allais distribuer dans toute

la ville. Il y avait des tas de grands hôtels très chics que je découvrais pour la circonstance. J'avançais avec précaution sur les parquets parfaitement cirés, allant droit à la réception, où le préposé, vue ma tenue modeste et mes culottes courtes rapiécées, me regardait avec méfiance.

Quand j'eus distribué les mille cinq cent papiers (je pensais que plus j'en placerais, plus j'aurais des chances que les choses se passent comme je l'espérais), je retournais au terrain. Le pilote m'accueillit avec un sourire.

- Mon cher, ton projet a très bien marché et ma clientèle s'est accrue. Tu n'auras qu'à venir chaque soir. Si j'ai de place dans l'avion, je te ferai monter.

Il ajouta :

- Ah, demande une autorisation écrite à tes parents.

Je filais comme le vent. Ma mère fut stupéfaite de ma demande.

- Mais avec quel argent crois-tu que tu vas payer les heures de vol ?

- Ca n'est rien, j'ai passé un accord avec le pilote.

Elle ne chercha pas plus avant et, nanti de la précieuse autorisation, je retournais au terrain en avalant les kilomètres joyeusement. Le jour tant attendu arriva. Les clients du jour étaient le curé de l'église d'un village voisin et son bedeau. Je

suppose qu'ils avaient voulu voir le ciel de plus près. Ils s'installèrent sur les deux places arrière.

Vue ma petite taille le pilote alla chercher un annuaire de téléphone et le posa sur le siège du copilote pour que je puisse voir devant. Puis tout le monde boucla sa ceinture et il actionna le démarreur.

C'était un avion monoplan, à ailes basses. Il était très moderne pour l'époque et avait un train rentrant. En fait c'était la version civile d'un avion construit pendant la guerre par les Allemands. Le pilote rentrait le train à la main, avec un levier qu'il actionnait en va-et-vient.

Je garde de ce premier décollage un souvenir inoubliable, comparable à celui du Marquis d'Arlande et de Pilatre des Rosiers lorsqu'ils s'envolèrent pour la première fois avec la machine construite dans la fabrique de papier des frères Montgolfière. Après quelques centaines de mètres de roulement, l'appareil quitta le sol et je vis les maisons diminuer à vue d'œil. Au gauche on apercevait la mer à perte de vue, comme je ne l'avais jamais vue. En face les marais salants scintillaient dans le soleil.

Je connaissais déjà les principes élémentaires du pilotage, que j'avais lus dans une encyclopédie. Très vite le pilote me passa les commandes.

- Tu vois, ça c'est la bille. Pour que l'avion vole correctement, elle doit toujours être au milieu. Pour cela il y a un moyen mnémotechnique simple : le manche l'attire, le pied la repousse.

Le manche l'attire, le pied la repousse, me répétais-mentalement.

- Eh n'oublie pas de regarder l'altimètre. Quand tu vires tu ne dois ni gagner, ni perdre de l'altitude. Je m'occupe du reste.

Je pris les commandes et, après quelques minutes de ligne droite, tentais quelques virages, qui ne posèrent pas de problèmes.

- Il faut que tu te diriges là-bas. C'est l'Escoublac, le village du curé. Il veut que nous le survolions pour aller saluer ses ouailles.

Je pris note. Nous fîmes un premier passage au dessus de l'agglomération. Le curé avait, disait-il, prévenu tout le monde et voulait que nous fassions un virage autour du clocher de l'église autour de laquelle des gens étaient massés. Pour signaler que c'était bien lui qui était dans l'appareil, avait emmené de nombreux rouleaux de papier wc dans un sac et se proposait de les balancer par la fenêtre.

Le pilote lui expliqua que dans ce genre d'avion on n'ouvrait pas les fenêtres en vol, mais qu'il existait un orifice d'aération par lequel il pourrait lancer ce genre de signal un peu particulier.

Je mis donc l'avion en virage assez serré, en me concentrant sur la bille et en centrant mon virage sur le clocher, pendant

que le curé et son bedeau, ayant dégrafé leurs ceintures, s'affairaient à passer du papier de cabinet par l'étroit orifice.



Pendant que je pilotais, le propriétaire de l'avion avait mis tranquillement ses deux mains derrière son cou et le prêtre s'en aperçut. Un peu inquiet il s'écria :

- Mais... qui pilote ?

- Eh bien, c'est lui, c'est mon élève.

Il regarda ce mioche de onze ans qui transpirait abondamment en se concentrant sur son pilotage et ses instruments de vol. J'avais fort à faire car, juché sur mon annuaire de téléphone, je n'atteignais le palonnier que du bout des pieds. Le curé se signa et se rassit, assez inquiet. Nous reprîmes la direction du terrain. J'arrivais à peu près à ramener l'avion en bonne position, à l'entrée de piste, mais le pilote me dit :

- Tu ne débrouilles pas si mal, après tout. Mais pour l'atterrissage il vaut mieux que tu me laisses faire, car c'est quand même un peu délicat.

Il abaissa les volets, sortit son train et fit une prise de terrain impeccable. Le curé sortit et me regardant comme si j'étais une sorte de Martien.

Je passais le reste de l'été au terrain. Le pilote était bel homme et, entre deux vols, courtisait de belles visiteuses. Entre temps nous avons réimprimé d'autres prospectus que j'allais sans cesse mettre dans de nouveaux hôtels et dans les boîtes aux lettres des maisons cossues.

J'appris toutes les manœuvres, sauf celle de l'atterrissage, qui était quand même assez délicat. Le pilote me fit visiter son appareil, ouvrit le capot, me montrant les cylindres en ligne, les carburateurs. Il ouvrit les trappes de visites, le long du fuselage, et me fit découvrir les câbles qui actionnaient l'empennage et qui couraient sur des poulies en aluminium. En échange je briqueais l'appareil tous les matins, comme un pur-sang, avec un chiffon. Une vocation était née.

Le plus important est que je découvrais qu'on pouvait faire dans la vie des choses réellement intéressantes. Le monde extérieur existait et on pouvait, même sans argent, faire des choses grisantes. Il avait suffi d'un simple dessin, encore assez maladroit, et d'une idée bien choisie. Je commençais à me dire que je pourrais peut-être vivre une vie différente de celle de mon beau-père et peut-être ne pas être mis, comme tous les autres, plus tard, dans une "boîte". Dans cette perspective je me mis à développer mes talents de dessinateur.

Quand je fus de retour à Paris je me mis à lire tout ce que je trouvais sur les avions dans les bibliothèques et j'entrepris de fabriquer des modèles réduits. Comme je n'avais pas assez d'argent pour acquérir un petit moteur à essence, ceux-ci étaient propulsés par un élastique. Je taillais les hélices et les roues dans du balsa, avec une lame de rasoir. Les autres éléments étaient faits avec de la corde à piano, tordue à la pince. Pour que l'hélice puisse tourner aisément on utilisait une bille, extraite d'un collier de perles fantaisie et deux rondelles. Avec un tel système l'appareil pouvait voler pendant une douzaine de secondes. Mes modèles avaient

même des trains d'atterrissages sur lesquels ils se posaient en cahotant.

Les copains de la rue s'intéressèrent à tout cela et nous fondâmes un club que nous appelâmes "l'Aéro Model Club", en abrégé l'AMC, dont l'emblème était un aigle Américain. Le vendeur d'accessoires était un vieil homme qui fabriquait des maquettes splendides, mais qui n'étaient pas destinées à voler. Quand il nous voyait arriver il souriait en pensant que ce n'était pas avec de tels clients qu'il ferait fortune.

Parfois il ouvrait des boîtes qui venaient des Etats-Unis et qui contenaient des moteurs. Elles étaient évidemment hors de nos moyens. Mais l'Amérique, à l'époque, faisait rêver tous les enfants. A chaque réunion de l'Aéro Model Club, nous nous répétions qu'un jour nous irions tous en Californie et d'un seul geste nous désignions sur une mappemonde... la Floride, signe évidente de nos carences en matière de géographie.

Cette activité aéronautique me permettait aussi de défier la terrible concierge de mon immeuble. Elle nous interdisait l'accès à sa cour, où elle faisait pour son propre compte des plantations potagères, en dépit du manque évident d'ensoleillement. J'étais devenu assez calé pour pouvoir lancer un avion à élastique par la fenêtre. Ayant correctement calé son empennage vertical, je faisais en sorte qu'il effectue un passage au dessus d'elle, assez haut pour qu'elle ne puisse pas l'attraper avec son balai et que je puisse le récupérer au vol.

Chaque année se tenait le salon de l'aviation, au Grand Palais, au bout des Champs Elysées. Je ne manquais jamais ce genre de chose. Les avions me fascinaient. Les constructeurs présentaient des moteurs dont certaines parties avaient été remplacées par du plexiglass et qui étaient mues par un moteur électrique. On voyait alors les pistons monter et descendre. Ailleurs il y avait des moteurs à réaction, au aubes peintes en rouge vif, pour évoquer leur échauffement. Des lampes signalaient les chambres de combustion.

Cette année-là il avait été décidé qu'on opérerait un tirage au sort dont les gagnants, s'ils avaient moins de quinze ans, pourrait bénéficier d'un baptême de l'air. Je fus l'un d'eux et je pris l'autobus pour me rendre au Bourget, le jour dit.

L'avion était un bimoteur DC-3 de l'armée, peint de couleur kaki. Il y avait une hôtesse blonde, en uniforme bleu, qui nous accueillit avec un charmant sourire. On embarquait les gosses par fournées de vingt. L'avion était encore équipé de sièges latéraux en toile, destinés aux parachutistes et on voyait courir au plafond le câble auquel ils accrochaient le mousqueton de leurs sangles à ouverture automatique.

Quand nous fûmes dans l'avion je racontais à l'hôtesse mes exploits de pilote, mais, visiblement, elle ne me crut pas une seconde. Quand l'avion eut pris de l'altitude elle m'emmena vers le poste de pilotage où se tenaient le pilote et le copilote. On voyait les deux énormes moteurs en étoiles, de chaque côté. Le pilote manœuvrait les leviers des gaz pour synchroniser les régimes. En haussant le ton elle dit au pilote

- J'ai ici un petit monsieur qui sait piloter.



DC-3 « Dakota »

- Ah, dit le copilote en souriant, en dégrafant sa ceinture et en se levant, alors il va nous montrer ce qu'il sait faire !

Je pris sa place. Tous trois croyaient évidemment que je bluffais.



Le pilote commença :

- Tu vois, ici c'est l'indicateur de vitesse....

- Oui, je sais, et ça c'est l'altimètre, gradué en pieds. Et là c'est la bille. Le manche l'attire et le pied la repousse. En dessous c'est l'horizon artificiel. Est-ce que je peux piloter votre bimoteur ?

Le pilote, amusé, me laissa le commandes. Il n'y avait pas de manche mais un volant qu'on tirait ou poussait pour monter et descendre et qu'on inclinait pour virer. C'était différent, mais a priori pas plus compliqué à utiliser. Je volais quelques temps en ligne droite en surveillant mon altimètre.

- Est-ce que je peux passer un virage ?

Sans attendre sa réponse je basculais le bimoteur en conjuguant les commandes avec précision. J'avais un peu grandi et cela facilitait mon accès au palonnier, toujours problématique. Le pilote leva les bras.

- Juste ciel, regardez, ce sacré gamin sait effectivement piloter ! Son virage est presque correct.

C'était grisant de piloter un tel monstre tandis que mes petits camarades, à l'arrière, ignoraient tout de ce qui se passait dans la cabine.

Chapitre III

Hélas, l'été suivant le pilote avait changé d'aérodrome. Il était parti dans le midi et je fus contraint d'interrompre ma formation de pilote. Mais j'estimais que cela n'était que partie remise. Je décidais de m'inscrire aux scouts. C'était une façon d'échapper à l'ennui des plages et au bitume de ma rue. J'avais lu dans des livres que le scoutisme avait été fondé en Afrique du Sud par un certain Baden-Powel. Au moment de la guerre de Boers ce militaire avait utilisé des enfants comme éclaireurs et les avait formés en conséquence. Un bon scout devait donc être capable de camper, de se débrouiller en toute circonstance, dans des terrains variés, ce qui n'était pas fait pour me déplaire. Le scout classique, tel qu'on le voyait sur les photos, portait un short de drap, maintenu par un ceinturon, et une chemise avec toutes sortes d'insignes colorés, signalant son grade et ses aptitudes. Son équipement était complété par un chapeau semblable à ceux de la police montée Canadienne. Certains avaient des bâtons sculptés.

La troupe dont le local se trouvait à côté du lycée s'appelait la 54° Paris. Mon choix fut donc le fait du hasard et je fus enrôlé séance tenante. Mais ça n'était pas une troupe de scouts ordinaires. On les appelait des "raiders" et au lieu du classique chapeau, ils portaient des bérets verts, identiques à ceux des parachutistes.



Le chef de la Troupe « 54ème Paris ».

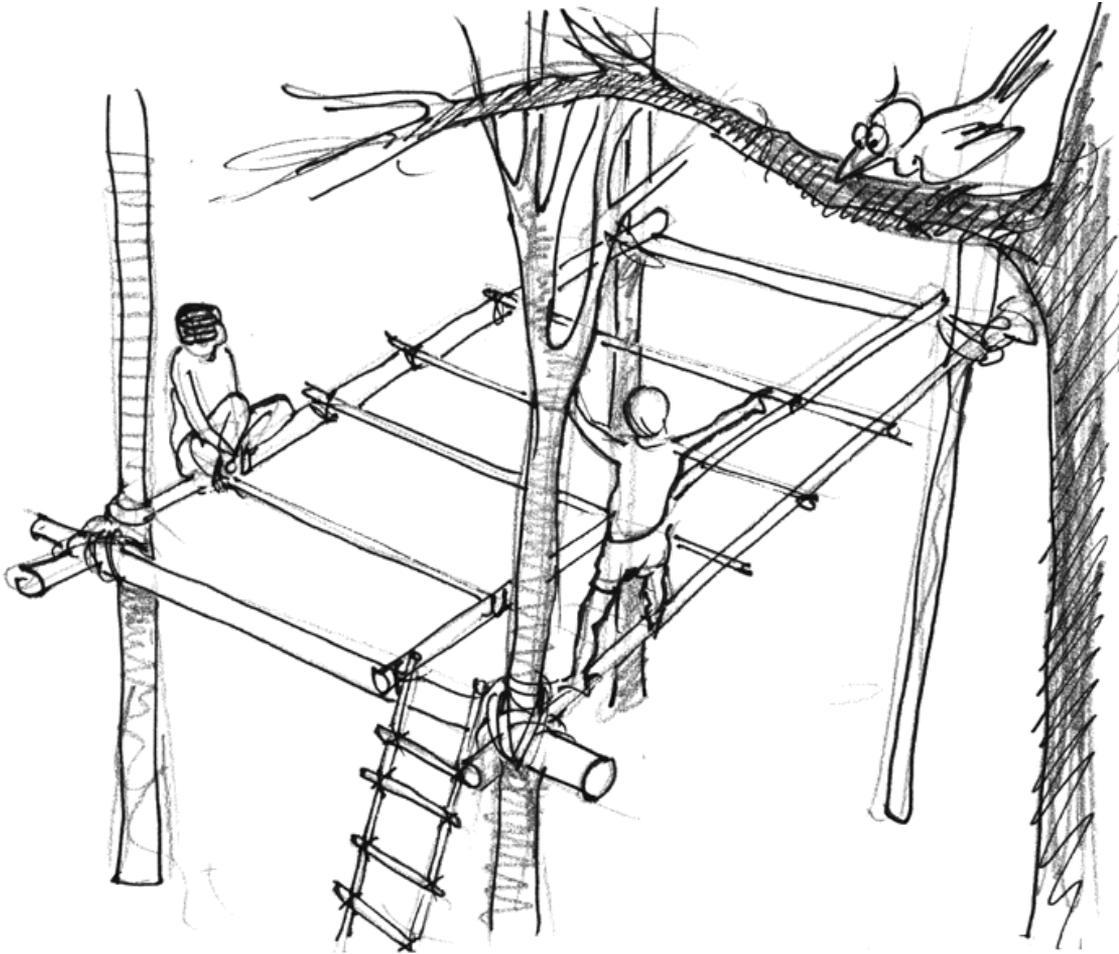
Toutes les troupes sont organisées en patrouilles d'une demi-douzaine d'individus, commandée par un chef. Mais cette troupe-là était conçue sur un mode paramilitaire et commandée par d'ex-parachutistes de la guerre d'Indochine, qui arboraient fièrement leur insigne militaire sur leur chemise.

Mon premier camp fut une sacrée expérience. J'appris à abattre un arbre en un rien de temps avec une simple hachette et à affûter celle-ci à l'aide d'une pierre jusqu'à ce qu'elle

devienne coupante comme un rasoir. On faisait des trucs extraordinaires. On assemblait des branches avec des brélagés très solides et avec cela on faisait n'importe quoi, par exemple des ponts, et je trouvais cela très amusant.

Au lieu de planter nos tentes sur l'herbe on les mettait en haut des arbres, à cinq ou six mètres de haut. Pour cela il fallait choisir quatre d'entre eux, formant approximativement un rectangle. Les plus agiles montaient fixer des troncs coupés. On disposait ensuite des traverses et du feuillage. Dormir en hauteur était quelque chose de tout-à-fait exaltant. Mais quand on était à l'extrémité de la tente il fallait éviter de rouler, sous peine de se casser la figure, ce qui arriva à l'un de nous. Il s'en tira avec quelques contusions, mais préféra désormais dormir sur le plancher des vaches.

On faisait aussi des meubles en rondins en les assemblant non avec des cordes mais avec des chevilles taillées à la main, qu'on enfonçait dans des trous ménagés à l'aide de tarières. On cuisait la nourriture au feu de bois, dans de grosses marmites, qu'il fallait nettoyer avec des pailles de fer à chaque fois.



Je trouvais cela un peu idiot. Il aurait suffi de les mettre après usage dans des sacs pour éviter qu'elles mettent du noir partout, mais nos chefs insistaient sur le caractère profondément formateur de ces activités.

Le soir il y avait des feux de camp, très agréables.

La troupe était d'obédience religieuse et un curé, l'abbé Vicat, nous accompagnait partout pour prendre soin de nos âmes. On se levait aux aurores, réveillés par des coups de sifflet stridents. Il fallait tout faire en se dépêchant et on ne se reposait pratiquement jamais. On montait les couleurs, on allait à la messe, à laquelle on assistait debout. Puis suivaient toutes sortes d'exercices destinés à endurcir nos corps et nos esprits.

Les autres troupes avançaient comme des troupeaux de chèvres sur les routes. Nous, nous ne connaissions que le pas cadencé. Nos chefs nous apprenaient à faire des demi-tours à droite. Nous savions même faire des demi-tours en marchant et le chef de troupe, certainement grand admirateur des Marines Américains, appelait cela le "drill". On en faisait parfois plusieurs heures dans la journée, jusqu'à abrutissement complet. Nous évoluions comme des phalanges Romaines en chantant des chansons empruntées à la légion étrangère ou aux groupes fascistes Italiens (ce que je ne compris que beaucoup plus tard). Quand nous traversions certains villages, les habitants fermaient carrément leurs volets sur notre passage.

La virilité de nos activités décourageaient les plus faibles, qui ne tenaient pas plus que quelques semaines dans nos rangs. Alors que les gosses, dans les autres troupes, faisaient des batailles où ils essayaient chacun d'attraper le foulard que l'autre avait fixé à sa ceinture, sur son postérieur, on nous balançait la nuit de camions en marche.

L'idée était de reconstituer une mission de parachutage. On nous réveillait donc souvent en pleine nuit et il fallait

s'équiper en quatrième vitesse. Puis le chef distribuait aux patrouilles des enveloppes, contenant des instructions. On nous embarquait ensuite dans des camions bâchés, pour une direction inconnue.

Sur une route, rebaptisée "droping zone", le camion ralentissait et nous étions lâchés par l'arrière en faisant un roulé-boulé sur le macadam. A chaque départ le chef de troupe disait "go !". Ca lui rappelait l'Indochine.

On était ainsi largués en pleine nuit à un kilomètre les uns des autres. Il ne restait plus qu'à ouvrir l'enveloppe de chaque tandem sur laquelle figurait un cap à suivre. On partait alors en ligne droite, avec la lampe dans une main et la boussole dans l'autre. Nous devions passer coûte que coûte, quel que soit l'obstacle rencontré, que ce soit une haie, une rivière ou un ravin. Ainsi, au cours d'une nuit, quand les camps se tenaient par exemple en Normandie, il fallait se déshabiller de nombreuses fois pour franchir des cours d'eau glacée à la nage, avec tout le paquetage fixé sur la tête. Le plus embêtant était de traverser des prés quand s'y trouvaient des taureaux et cela se terminait souvent par une cavalcade effrénée.

Lorsque le soleil se levait les rescapés arrivaient au point de rendez-vous. On partait ensuite à la recherche de ceux qui s'étaient perdus, que nos chefs considéraient avec mépris. Les éclopés avaient droit à des soins sommaires, dans une infirmerie improvisée, et ils étaient nombreux. Les blessures étaient largement arrosées d'alcool. L'assistant faisant office d'infirmier, avait un traitement très personnel pour les furoncles. Il les incisait avec une lame de rasoir et déversait la bouteille dessus. Grâce à Dieu, grâce à ce produit, nous

échappions à la cautérisation au fer rouge. Je suppose que dans des conditions plus pointues on aurait achevé les intransportables.

Je réussis à tenir le coup pendant quelques camps et j'appris une foule de choses utiles, par exemple comment grimper aux arbres quand on se retrouvait face à un sanglier ou comment s'extraire de sables mouvants en s'aidant d'une branche d'arbre. Mais ces camps étaient épuisants. C'était dommage car avec un emploi du temps moins chargé ils auraient pu être agréables. Mais en deux semaines, ces gens avaient le chic pour transformer des gosses en bonne santé en ruines humaines.

Les repas devaient toujours être pris à l'heure, ce qui nous fit plus d'une fois manger des pommes de terre pratiquement crues. L'aliment de base était le porridge, d'origine anglaise. On faisait bouillir de l'eau et on y jetait des flocons d'avoine qui se transformaient, après cuisson, en quelque chose qui ressemblait à de la colle pour affiches. Heureusement il y avait le pain, avec parfois quelques traces de confiture. Mais tout ce qui aurait pu ressembler de près ou de loin à une "gâterie" était considéré comme inacceptable.

A ce rythme nous perdions rapidement des kilos et nous avions des cernes sous les yeux. Mais ceci me permit de découvrir la spéléologie et les descentes de torrents sur des canots pneumatiques. Le règlement du scoutisme nous empêchait d'être dotés de mitrailleuses, sinon elles auraient sûrement fait partie de nos équipements.

L'un des membres de notre encadrement avait un parent qui était capitaine d'un aviso, dans la Marine Nationale. Un été nous fûmes embarqués sur cette unité et nous passâmes une journée mémorable, subissant une belle tempête. Beaucoup furent malades comme des bêtes mais fort heureusement il n'y eut aucun disparu. Mais c'était un véritable navire de guerre, de couleur grise, avec une cheminée vômissant une fumée noire et un canon sur l'avant. Comme j'étais peu sensible au mal de mer je l'inspectais sous toutes des coutures. Je descendis dans la salle des machines où il y avait des tas de cadrans , de manettes et de tubulures de cuivre, comme dans vingt mille lieues sous les mers. Mais le spectacle le plus fantastique était sur le pont. La mer était très grosse et l'avant du navire plongeait à chaque lame en faisant gicler sur tribord et sur babord des rideaux d'écume, qui étaient balayés par le vent.

Il était étonnant que nous n'ayions pas plus de pertes avec ce régime-là. Les accidents se limitaient à des fractures et les blessés étaient alors évacués vers l'arrière, c'est-à-dire renvoyés dans leurs familles. Au fil des jours, nos rangs s'éclaircissaient.

Une discipline de fer régnait à tout instant. Comme je la supportais mal je me retrouvais constamment affecté aux corvées, voire même dégradé face à la troupe réunie, mais je n'en avais cure. Mon statut de scout de seconde classe me suffisait largement et je ne cherchais pas à monter en grade, à la différence de la plupart de mes camarades. Malgré ces déboires je trouvais ces activités plus enrichissantes que de traîner sur une plage ou dans la rue.

Un incident m'amena cependant à quitter la troupe. J'avais un copain de chambrée, ou de tente, qui s'appelait Michel. Il était pieux et se confessait souvent, ce qui lui valait la considération de notre aumônier. Un jour il se plaignit du bas ventre. Il ressentait une douleur sourde. J'avais appris dans un livre comment diagnostiquer une appendicite. C'est simple : on place son pouce à mi-distance entre le nombril et le ganglion de l'aîne et on appuie. Si le sujet ressent une forte douleur, il y a présomption. Je fis le test sur Michel, qui se révéla positif et j'en avertis mes chefs. Cette initiative fut très mal reçue.

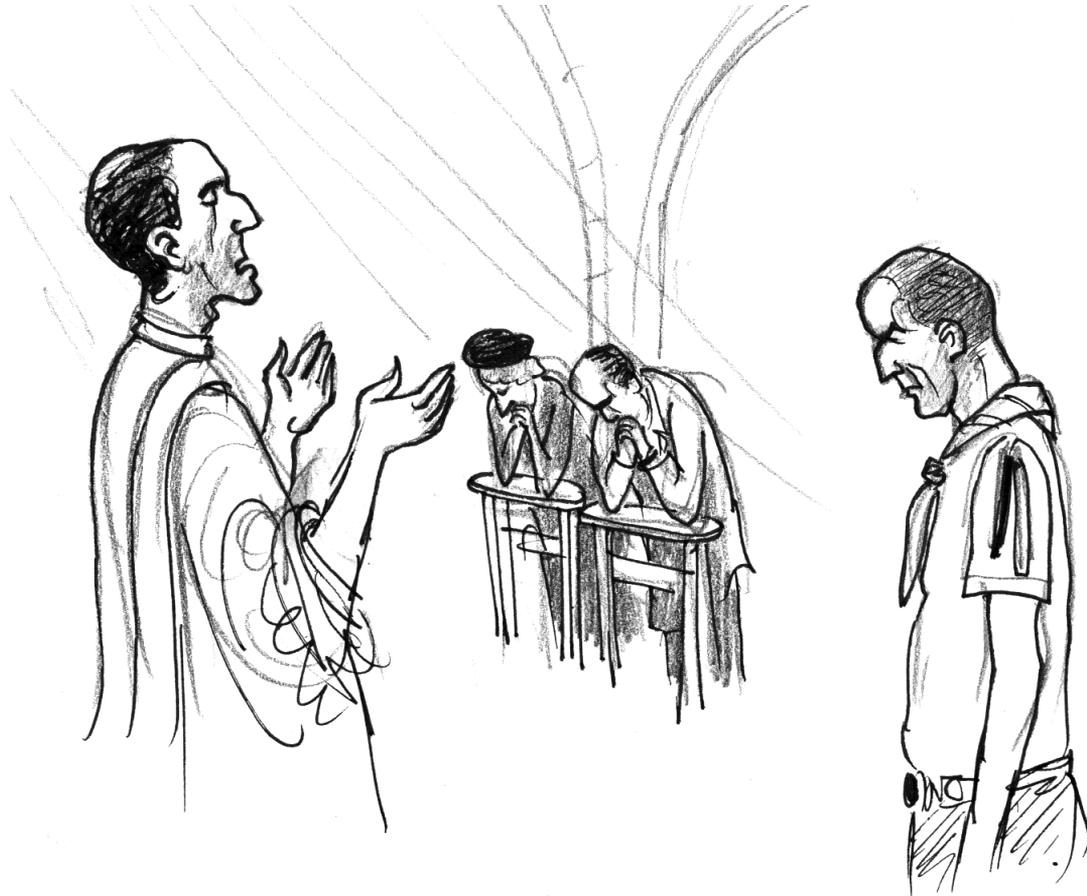
Le chef de troupe en personne vint examiner le malade, qui fut autorisé à garder la chambre, c'est à dire à rester dans son sac de couchage. Il diagnostiqua une simple indigestion. Mais celle-ci se prolongea. Mon camarade avait un peu de fièvre, mais personne ne daigna y prêter attention. Or je savais pertinemment, toujours en me basant sur mes lectures, que l'appendicite pouvait très bien s'accompagner d'une fièvre modérée. Je rééditais mes avertissements, du haut de mes douze ans, mais on m'envoya paître.

Une semaine après, comme le pauvre Michel gisait toujours dans son sac de couchage et que cela n'avait pas l'air de s'arranger on envoya chercher un médecin. Celui-ci fut expéditif :

- Il faut l'emmener d'urgence. Il a une péritonite et le ventre plein de pus. Si on ne l'opère pas d'urgence, il va y passer !

Une voiture emmena mon camarade. Ce qui suivit fut totalement révoltant. Michel fut opéré et ses parents

rappliquèrent au camp en catastrophe. Le curé nous réunit alors dans une église où nous fûmes incités à prier sans relâche pour "ce petit Michel, que, peut-être, Dieu avait décidé de ramener à lui".



Dieu n'avait rien à voir à l'affaire. Tout était entièrement la faute de ces crétins irresponsables et j'avais envie de le crier aux parents de Michel, prostrés sur des prie-Dieu. Le chef de troupe passait lui aussi ses journées à genoux, affectant une

attitude pleine de noblesse et l'église résonait des prières auxquelles je refusais de m'associer.

Michel survécut grâce à ce que l'abbé Vicat voulut sans doute considérer comme un miracle, en gardant sur le ventre une cicatrice impressionnante, longue de dix bons centimètres. Je le rencontrais dans la rue deux mois plus tard, à Paris. Malgré cette expérience, qui aurait pu lui coûter la vie, il avait cependant décidé de rester dans la troupe. Il aimait bien les insignes et la discipline ne lui pesait pas. Je préférais prendre le large.

Le monde du silence.

Ayant quitté le scouts je me retrouvais de nouveau désœuvré, en quête d'aventures. Etant donné l'entraînement que j'avais reçu pendant ces deux ans je me sentais capable d'escalader la tour Eiffel les yeux bandés. Il y avait des choses qui m'avaient bien plu, quand même. Je gardais un souvenir ému d'une visite des grottes de Rochefort, dans le plus grand désordre, où nous étions perdus, un camarade et moi et où nous avons eu toutes les peines du monde à nous extraire d'une "marmite de géant". On appelle ainsi des trous au bords arrondis qui se forment quand les pierres tourbillonnent dans une rivière souterraine. Dans ces grottes l'écoulement des rivières se situait lors de la dernière glaciation, mais ces structures étaient restées. En courant dans une galerie pour rejoindre nos camarades, après une exploration quelconque, nous étions tombés dans une de ces excavations naturelles, gluante de boue. Elle n'était pas bien profonde, un mètre cinquante tout au plus, mais, c'était bête,

nous ne parvenions pas à nous en extraire, faute d'aspérité où nous accrocher. Nous étions resté là au moins une heure, en essayant de sêcher les parois avec nos pulls pour pouvoir augmenter l'adhérence de nos chaussures. A chaque fois que l'un de nous arrivait à sortir, poussé par l'autre, qui s'arqueboutait au fond de son mieux, et qu'il lui tendait la main, nous glissions ne nouveau tous les deux au fond de cette infernale marmite. Finalement mon compagnon avait trouvé dans sa poche un canif, et en le glissant dans une fissure nous avons pu trouver suffisamment d'appui pour nous extraire de ce piège, au moment où nos lampes commençaient à jaunir.

Mon copain de lycée, Jean-Claude, s'était procuré un vieux livre sur les catacombes de Paris, qui était plein d'histoires extraordinaires. Les maisons de la capitale avaient été construites avec du calcaire prélevé dans son sous-sol. Les carriers avaient ainsi creusé un vaste réseau de galeries dont la longueur se chiffrait en dizaines, voire en centaines de kilomètres. Ils avaient pendant des siècles ramené les pierres à la surface. Nous pensions qu'un grand nombre de ces puits devaient encore exister.

Au dix-huitième siècle les cimetières de la capitale étaient arrivés à saturation. On ne pouvait plus donner un coup de pelle ou un coup de pioche sans tomber sur un crâne ou un tibia. Il y avait bien des ossuaires, où s'entassaient les restes de Parisiens, en pièces détachées, mais ceux-ci aussi étaient pleins comme des œufs. Aussi la ville décida-t-elle un beau jour de transférer tous ces restes, huit millions de citadins au total, qui avaient de leur vivant arpenté les rues de la capitale, dans ces galeries souterraines. Le livre donnait des

indications sur l'étendue de ce réseau, qui partait de Montrouge et, traversant la Seine, remontait jusqu'à Montmartre.

La question était de savoir comment s'infiltrer dans ces souterrains. Il y avait bien une visite officielle, payante, dont l'entrée se situait place Denfert-Rochereau, mais déambuler au milieu de touristes pour contempler des alignements de crânes et des empilements de tibias nous semblait sans intérêt.

Nous effectuâmes alors des reconnaissances dans différents quartiers. Nous trouvâmes plusieurs portes en fer, souvent situées dans les murs des cimetières et portant l'inscription "inspection des carrières de Paris", mais nous ne possédions pas de clef et nous nous voyions mal aller quérir quelque serrurier en lui disant "ouvrez-moi ça, s'il vous plaît".

Jean-Claude pensa que le réseau des égouts pouvait communiquer avec les catacombes, mais le livre indiquait que celui-ci était situé à plus faible profondeur : huit ou neuf mètres au lieu de trente. Cependant nous décidâmes de tenter le coup après avoir "emprunté" une longue barre de fer dans un chantier.

Il n'était pas question d'opérer de jour. Nous jetâmes notre dévolu sur une plaque au centre de laquelle nous fichâmes notre solide barre de fer. Puis, ayant attaché à son sommet une corde pour faire levier, nous tirâmes pour la soulever. Il n'était pas question de la basculer complètement, car sa chute bruyante aurait attiré l'attention des voisins. Aussi nous étions-nous équipés de vieilles canes de billard, prêts à les

glisser sous la plaque dès que celle-ci commencerait à se dégager de son logement.

La technique s'avéra efficace et nous pûmes alors la faire glisser et descendre dans le puits, par l'échelle. Mais cette exploration des égoûts s'avéra décevante et surtout assez désagréable. Nous essayâmes plusieurs plaques dans les semaines qui suivirent, sans résultat.

- A mon avis, dit Jean-Louis, il doit exister des plaques qui mènent directement aux catacombes. Les gens ont du faire tellement de trous dans le sous-sol qu'il n'y a pas de raison qu'un d'eux n'affleure pas encore.

En explorant, de jour, le haut du boulevard Saint Michel, à la hauteur du Jardin du Luxembourg, nous trouvâmes plusieurs plaques qui semblaient être de races différentes. Je penchais sur l'une d'elle et y lançais un petit caillou. Entre le lâcher de la pierre et le son de l'impact semblait s'écouler environ une seconde. Jean-Claude, qui était le plus calé de nous tous en mathématiques, en déduisit la profondeur du puits.

- Une seconde, ça fait cinq mètres. Ca, c'est une entrée d'égoût.

Nous en essayâmes une autre, un peu rouillée et visiblement plus ancienne. Cette fois Jean-Claude s'écria :

- Deux secondes, cela fait vingt mètres. Nous tenons notre première entrée vers le réseau de catacombes.

Mais l'endroit, situé juste à côté d'un arrêt d'autobus, était peu discret. Nous cherchâmes d'autres plaques de ce genre et nous en trouvâmes une, à l'intérieur d'une cour d'immeuble. L'endroit nous parut idéal et la nuit même nous étions à pied d'œuvre avec la barre, les canes de billards, les lampes et les cordes.

La plaque nous résista quelques minutes, puis céda. Nous la fîmes glisser, découvrîmes avec satisfaction des barreaux d'échelle, puis nous engouffrâmes dans le puits les uns après les autres. Il n'était pas question de laisser ce trou grand ouvert. Quelqu'un aurait pu y tomber et s'y casser la jambe, ou le cou. Nous fîmes glisser la plaque délicatement en la laissant reposer sur une des canes. Ainsi il était facile d'effectuer la manœuvre inverse pour la sortie. Dans l'obscurité, personne ne remarquerait qu'elle était un peu de guingois.

Le puits était profond, environ vingt cinq à trente mètres. En quelques secondes nous fûmes au fond. Il débouchait sur une galerie taillée dans la pierre, de forme rectangulaire. Jean-Louis, qui était le plus grand d'entre nous, avait du mal à s'y tenir debout.

- Nos ancêtres, commenta-t-il, étaient de plus petite taille. La plupart ne mesuraient guère plus d'un mètre soixante.

Ce qui nous frappa fut le silence absolu qui régnait dans ces lieux. On entendait plus aucun bruit. Pourtant nous prétions l'oreille, mais aucun de nous ne parvenait à percevoir le son d'un véhicule qui passait ou celui d'un avertisseur.

Jean-Louis péta bruyamment.

- Si vous voulez du bruit, au moins en voilà.

- Chut, tais toi !

Jean-Claude sortit un porte-carte avec des feuilles de papier et un crayon.

- Bon, si nous nous aventurons dans ces galeries, il faudra tout noter soigneusement, sinon on sera joli ! On a des lampes, des piles et des ampoules de rechange, allons-y.

Il ne restait plus qu'à se mettre en marche. Nous avançons à la queue-leu-leu, en silence. De temps en temps s'ouvraient sur les côtés des galeries perpendiculaires, que nous notions soigneusement, comme des repères. Nous marchâmes ainsi pendant un bon kilomètre. Soudain nous entendîmes un bruit de porte métallique que l'on claque et nous éteignîmes nos lampes. Mais ce fut tout. Le silence revint.

De temps à autres nous découvrons de nouveaux puits dont nous notions l'emplacement. Certains avaient des barreaux d'échelle et d'autres non. De loin en loin nous entendions toujours des claquements de portes qui nous intriguaient.

- J'ai trouvé, dit Jean-Claude. Ce ne sont pas des portes. Ce sont les plaques de fontes, en surface. Depuis que nous cheminons dans ces galeries, nous nous sommes habitués au silence et nous percevons les moindres bruits avec beaucoup plus d'acuité. C'est la même chose que pour la vision. Quand on reste longtemps dans l'obscurité il est bien connu qu'on

perçoit des lumières beaucoup plus faibles que lorsqu'on est en plein jour. Pour l'ouïe c'est pareil.

Nous fîmes un test en décidant de rester un long moment sous l'un des puits. Notre attente fut récompensée et nous entendîmes le bruit que faisait un piéton en marchant dessus, trente mètres plus haut. Cela nous rassura.

Nous voulûmes voir jusqu'où pourraient aller nos possibilités perceptives et décidâmes de rester assis, sans faire un bruit, dans une petite salle où nous avions débouché, pendant le plus de temps possible. L'endroit était sec et la température simplement fraîche. Au bout d'un temps que j'évaluais à un quart heure je me mis à entendre des gargouillements impressionnants. C'était le bruit de ma propre digestion. On aurait dit une chasse d'eau ou un évier de cuisine en train de vider. Je ne fis aucun commentaire, sachant bien que, comme le ferait l'éclat d'une lampe pour la vision, le moindre son nous ferait tous revenir à la case départ en détruisant ce phénomène dit de subception.

Au bout d'un second quart d'heure j'entendais un "boum,boum" impressionnant. Tous mes organes se révélaient à mon attention, les uns après les autres, et celui-là n'était autre que mon cœur. Je le désignais de la main et les autres hochèrent la tête pour signaler qu'ils ressentaient la même chose.

Le moindre mouvement d'un bras se signalait par un grincement effrayant. A la fin mes oreilles furent emplies d'une sorte de chuintement continu. Nous décidâmes

d'interrompre l'expérience au bout d'une heure, puisque plus rien de notable ne semblait plus se passer.

- Pour l'estomac, le cœur, les articulations, je comprends, dit Jean-Louis, mais ce sifflement dans les oreilles, c'est quoi ?

Jean-Claude avait quelque expérience en électronique. Il avait construit un poste de radio avec son père et il nous donna la clef du mystère :

- C'est un bruit de souffle. C'est comme dans les amplis, quand on pousse bouton au maximum. C'est le bruit de fond.

- Alors, nos oreilles sont comme des amplificateurs ?

- Je suppose que ça marche à peu près pareil. Mais quand nous entendons des sons normaux tous ces signaux sont complètement masqués.

Nous étions satisfaits de cette première reconnaissance. Il se faisait tard et nous décidâmes de ne pas pousser plus loin ce soir là. Notre retour s'effectua sans difficulté, mais lorsque nous arrivâmes en bas du puits d'accès nous perçûmes une odeur étrange.

- C'est le pet de Jean-Louis, tout à l'heure.

- Comment, mais cela fait trois heures que nous sommes sous terre.

- Oui, mais dans les catacombes il n'y a aucun mouvement d'air, ni latéral, ni vertical, parce tout est à la même température, à longueur d'année. Il n'y a aucun courant d'air et le pet de Jean-Louis est simplement resté à la place où il l'avait laissé !

La découverte de l'ossuaire de Montparnasse.

Après cette première reconnaissance nous multipliâmes nos expéditions dans ces sous-sols Parisiens. Jean-Louis parla de ces activités à une de ses tantes, qui avait l'esprit très ouvert. Celle-ci lui révéla qu'il existait une entrée dans sa cave, située rue Claude Bernard, en haut du boulevard Saint-Michel. Effectivement au fond de celle-ci se trouvait une porte en fer dont sa famille possédait la clef depuis des générations. Elle était toute rouillée et nous la nettoyâmes soigneusement. La serrure fonctionna et la porte s'ouvrit en grinçant, découvrant un escalier de pierre qui s'enfonçait dans les profondeurs. Ceci nous simplifia beaucoup la tâche. Nous pûmes abandonner le système de la barre de fer et des canes de billard. De plus nous pouvions maintenant pénétrer dans ces souterrains en plein jour, sans risquer de nous faire remarquer.

Nous nous demandions s'il pouvait se trouver des rats dans ces galeries, mais Jean-Claude élimina cette possibilité :

- Réfléchis. S'il y en avait, on en trouverait millions. Donc il n'y en a pas !

Chaque semaine nous complétions nos plans. Il y avait parfois des inscriptions gravées qui donnaient le nom des rues, mais les plaques n'étaient pas nécessairement orientées dans le sens de celles-ci, ce que nous mîmes un certain temps à comprendre. Ainsi, en utilisant du papier calque, nous pouvions corriger nos levées de plans et les adapter à la cartographie de surface.

Nous explorâmes ainsi les dessous des jardins de l'observatoire et bien d'autres lieux encore. Le réseau semblait sans limite. Il nous arrivait parfois de rester cinq heures d'affilée sous terre et nous emmenions avec nous des provisions et des gourdes.

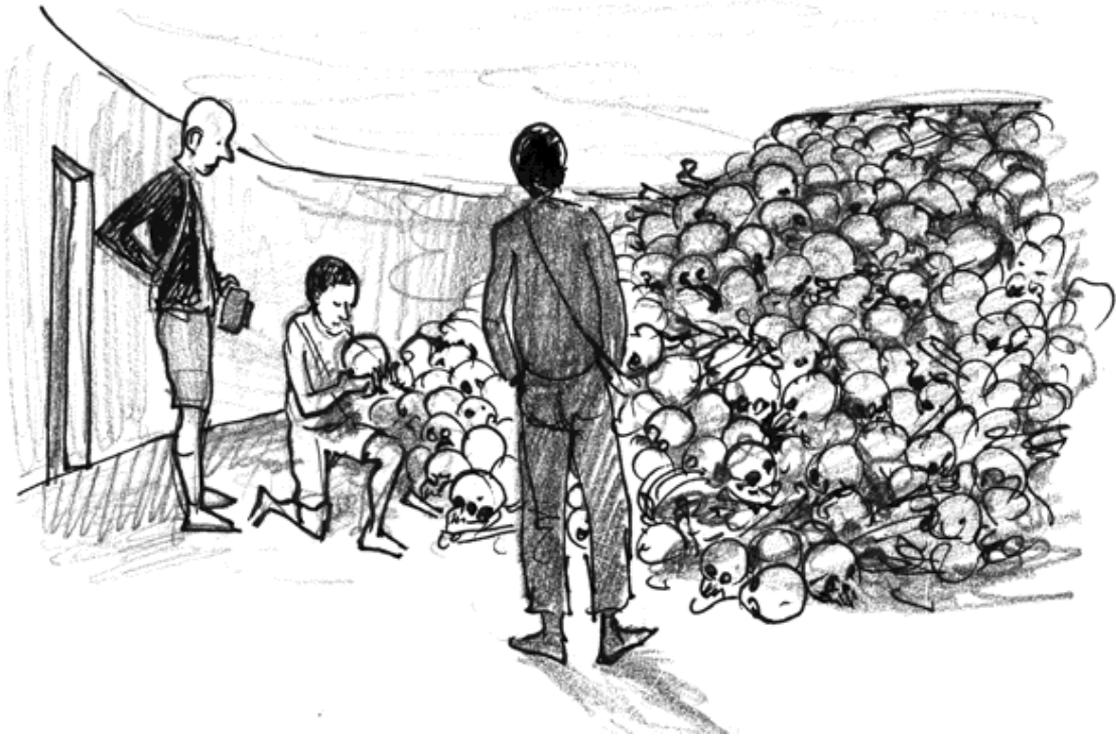
Nous découvrîmes une immense salle sous l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, qui jouxtait un ancien abri équipé par les Allemands, et avait été consolidée par des piliers de soutènement en maçonnerie. Nous localisâmes également de nombreuses autres issues. Nous ne pouvions pas ouvrir les portes en fer de l'extérieur, mais par contre nous pouvions les utiliser pour sortir tout tranquillement en pleine rue. Afin de pouvoir emprunter ces passages pour gagner du temps, nous coincions les pènes avec un fil de fer et les portes avec un bout de bois.

L'une d'elles se révéla particulièrement difficile à ouvrir. Nous prîmes notre élan, tous les trois, pour la faire céder. Il y eut un grand "crac" et nous nous retrouvâmes en pleine rue Bonaparte, un mercredi à quatre heures de l'après-midi. En fait la porte avait été recouverte sous des couches superposées d'affiches. A quelques mètres se trouvaient des agents en faction, avec leurs casquettes et leur pélerines.

Nous nous regardâmes mutuellement avec stupéfaction, mais nous fûmes les premiers à réagir, refermâmes promptement la porte et dévalâmes l'escalier en les entendant tambouriner sur la porte.

L'une de celles-ci était située dans un des murs du cimetière du Montparnasse. C'est là que nous concentrâmes nos explorations, toujours en prenant soigneusement des notes. On pouvait très bien se perdre dans les catacombes. Un jour, dans une galerie, nous avons trouvé un chat qui devait être là depuis des siècles. Il s'était momifié dans l'air sec et était raide comme un bâton.

Au détour d'un couloir nous tombâmes sur une salle circulaire emplie d'un monceau de squelettes en pièces détachées. Il y en avait bien des milliers. C'était la partie inférieure d'un puits où les croque-morts avaient jeté pèle-mêle tous ces squelettes.



- Formidable, s'écria Jean-Claude, c'est la fortune !
- Que veux-tu dire ?
- Eh bien, nous allons vendre ces crânes pour nous faire de l'argent de poche.
- Mais cela relève de la violation de sépulture !
- Bah, il suffira de ne pas se faire prendre, c'est tout.

Nous retournâmes donc régulièrement avec des sacs ou des valises en carton. Les ossements étaient ensuite entreposés

dans la cave de la tante de Jean-Louis où nous procédions à leur nettoyage avec des brosses et de la lessive. Il fallait surtout bien lessiver l'intérieur des crânes, où la boue avait pénétré.

Un jour Jean-Louis s'aperçut que l'un de ceux-ci contenait un objet lourd. Nous parvînmes à l'extraire avec difficulté par le trou médullaire, à l'aide d'une pince. C'était un fragment de plomb, tout écrasé.

En examinant soigneusement le crâne en question, nous trouvâmes un trou rond, sur l'une de ses tempes.

- Le coup de grâce, commenta Jean-Claude. La balle est entrée par là et s'est écrasée sur la face intérieure du crâne, de l'autre côté.

Quelles avaient été les vies de ces gens dont nous manipulions les restes ? Nous essayions de l'imaginer. Nous trouvions au milieu des ossements toutes sortes d'objets, des scapulaires de moines, des bagues toutes rouillées.

Dans l'ossuaire, à la lueur des lampes, nous faisons de parties de croquet en utilisant des tibias comme maillets et de crânes comme boules.

Nous trouvâmes rapidement des débouchés commerciaux, en particulier chez les antiquaires, qui nous achetaient ces crânes, bien nettoyés et vernis, par lots entiers, à très bon prix, comparativement à nos besoins d'écoliers. Ceux-ci n'avaient rien à voir avec ceux qu'on trouvait au lycée ou dans les expositions et qui étaient blancs comme du lait. Le temps avait

donné à ceux que nous remontions du sous-sol Parisien une patine brune du plus bel effet.



La tante de Jean-Louis avait un ouvrage de phrénologie, discipline permettant de déduire le caractère des gens en examinant les bosses de leur crâne. En nous inspirant de celui-ci nous tracions des inscriptions à l'encre de Chine. J'étais très doué pour imiter les vieilles écritures en cursive. Les antiquaires appréciaient d'autant plus ces objets, ainsi valorisés, qu'ils devaient vendre à leurs clients en leur racontant qu'ils avaient appartenu à des alchimistes, voire à Cagliostro lui-même.

Au passages nous découvrîmes leur façon de travailler et comment il perçaient de nombreux trous dans les meubles pour faire croire à des trous de vers. Je signale au passage un bon moyen de savoir un meuble que l'on désire acquérir est authentique ou non : en général les vers trouent le bois de manière sinueuse, à la différence des perceuses à main.

Certains clients voulaient des crânes complets, avec leur mâchoire. Mais dans l'ossuaire les os étaient en vrac. Les mâchoires s'adaptent sur les côté sur ce qu'on appelle des condyles. Il fallait donc faire de nombreux essais pour trouver pour chaque crâne la mâchoire qui s'adapte correctement. Dans ces conditions il était bien rare que les dentitions coïncident, mais en général nos clients n'y prêtaient guère attention.

Nos ancêtres avaient de très mauvaises dents et de nombreuses manquaient. Nous entreprîmes alors de regarnir les mâchoires avec des dents trouvées dans l'ossuaire. Un jour un dentiste s'écria :

- Je n'ai jamais vu un client qui possède autant de prémolaires ! Ce objet est étonnant.

Nous allâmes mêmes jusqu'à essayer de reconstituer un squelette entier, après avoir soigneusement examiné celui qui se trouvait au lycée, dans la salle de science nat. Jean-Claude fixait des vis et des crochets en cuivre, après avoir fait des avant-trous à la perceuse. Nous apprîmes énormément de choses en anatomie en nous livrant à cette activité, mais quand nous eûmes terminé, Jean-Louis contempla notre travail avec un œil critique :

- Il est pas mal, votre bonhomme. Il a bien les deux jambes de la même longueur, mais ses rotules ne sont pas à la même distance du sol. Ca devait sacrément le gêner pour marcher.

Vingt milles lieues sous la terre.

En dehors de notre commerce de crânes, fort lucratif, nous poursuivîmes nos explorations. Dans certaines parties des catacombes il y avait deux et même parfois trois niveaux. Nous nous enfoncions à chaque fois un peu plus profond, en nous aidant de cordes. Ces secteurs étaient très délabrés et souvent peuplés de blocs chaotiques.

Ailleurs nous trouvions des inscriptions, des graffitis laissés par les carriers. L'un d'eux avait même sculpté la pierre et nous reconnûmes un pan du bâtiment du Louvre.

A cette époque pratiquement personne ne se baladait ainsi dans le sous-sol Parisien. Pourtant nous trouvions ici et là des inscriptions faites à la craie, traces d'expéditions précédentes, dans le genre "école des Mines, 1927".

Un jour dans une galerie nous sentîmes une forte odeur d'acétylène. Nous, nous utilisions uniquement des lampes électriques. Comme dans les catacombes la turbulence gazeuse est totalement absente il nous fut possible de choisir sans problème quand nous tombions face à une bifurcation. La galerie où l'odeur était toujours là était la bonne. Ainsi nous pouvions suivre des humains rien qu'à l'odeur. C'était

pour le moins original et nous nous prenions pour des chiens policiers reniflant une piste.

Dans une petite salle nous trouvâmes des peaux d'orange, des mégots et un nuage de fumée, parfaitement immobile. La trace s'arrêtait en bas d'une cheminée de sortie munie de barreaux, par où les visiteurs étaient ressortis.

Une fois nous aperçûmes de la lumière, en haut d'un long escalier. On distinguait très bien trois points lumineux disposés à l'horizontale. Nous montâmes prudemment jusqu'à une porte en fer. Elle communiquait avec une cuisine d'appartement, probablement située dans un sous-sol.

En collant nos yeux à l'un des trous nous aperçûmes une grosse femme, de dos, vêtue d'une blouse blanche, qui était en train de découper quelque chose, de la viande ou un poulet. On entendait les coups secs de son hachoir. Nous grattâmes alors furieusement nos ongles contre la porte en poussant des hurlement infernaux et la femme s'enfuit en criant.

Dans les mois suivants, nous tentâmes sans succès de traverser la Seine. Dans ce secteur de nombreux piliers de maçonnerie avaient été construits par l'inspection des carrières de Paris, qui étaient destinés à empêcher les effondrement. En effet les infiltrations d'eau créaient au fil du temps un étrange phénomène d'érosion, analogue à celui qui crée les avens dans les réseaux karstiques, dans les grottes, et qu'on nomme alors "puits de Fontis", du nom de leur découvreur. La cause de l'érosion est le ruissellement des eaux et l'action du gaz carbonique qu'elle contient, qui

dissous la roche petit à petit. C'est ce que nous avons lu dans les ouvrages que nous nous étions procurés sur le sujet. Au dix-neuvième siècle, le sol s'était soudain effondré sous plusieurs immeubles Parisiens, qui avaient parfois disparu presque jusqu'au toit. La ville avait alors créé un corps spécial qui avait cartographié le sous-sol et procédé aux opérations de consolidation indispensables.

Nous rêvions de remonter jusqu'à l'Opéra où nous avions qu'existait un lac souterrain, que l'on visite d'ailleurs, avec un guide. Mais nos tentatives répétées se heurtèrent à chaque fois à des murs de maçonnerie placés par les services municipaux. Jean-Claude rêvait de les attaquer à la barre à mine ou de les faire sauter avec de l'explosif, mais nous réussîmes à le convaincre d'abandonner ce projet.

L'exploration du quartier de Denfert-Rochereau nous permit de découvrir un tunnel, sans doute foré par des étudiants, et qui débouchait dans l'ossuaire que l'on visitait officiellement. Nous pûmes alors le parcourir en toute tranquillité, en dehors des heures. On y trouvait de vastes allées où les crânes étaient rangés, de même que les tibias, par dizaines de milliers. Ceux-ci étaient de bien meilleure qualité que ceux que nous trouvions dans l'ossuaire situé sous le cimetière du Montparnasse. Nous exploitâmes ce gisement pendant un certain temps, en essayant d'être discrets et en réarrangeant les empilements pour que nos larcins passent inaperçus.

Mais un jour le goût de la farce fut plus fort que le sens du commerce. En empruntant l'étroit boyau nous pénétrâmes dans les lieux au cours d'une visite guidée, munis de draps percés de trous. Lorsqu'un groupe se présenta, nous

arrivâmes ainsi accoutrés et, nous prenant pour des fantômes, les touristes prirent la fuite dans le plus grand désordre. Mais le résultat fut que les employés cherchèrent le boyau, le trouvèrent et le murèrent avec du ciment.

Il était très amusant, surtout pendant les jours de marchés, de remonter jusqu'aux rares orifices grillagés qui communiquaient avec la surface. On voyait alors les commerçants et leurs petites voitures montées sur roues, qui vendaient des légumes ou des fruits.

Jean-Louis n'avait pas son pareil pour attirer leur attention en criant d'une voix sépulcrale "à boire...". Les gens convergeaient alors vers le soupirail et nous faisons quelques pas en arrière, dans l'obscurité, en observant leurs visages interloqués.

Un jour nous étions à proximité de la sortie de la porte du cimetière Montparnasse. J'étais fatigué et je voulais rentrer, alors que mes compagnons désiraient prolonger leur exploration. Avant de filer, ils me dirent :

- Tu connais bien le coin. Tu n'as qu'à rejoindre l'échelle et à sortir. Nous, on continue.

Nous nous saluâmes et ils s'enfoncèrent rapidement dans la nuit. Mais au moment où ils avaient disparu, ma lampe s'éteignit. L'ampoule avait grillé et je n'en avais qu'une. Mon plan ne pouvait m'être d'aucune utilité.

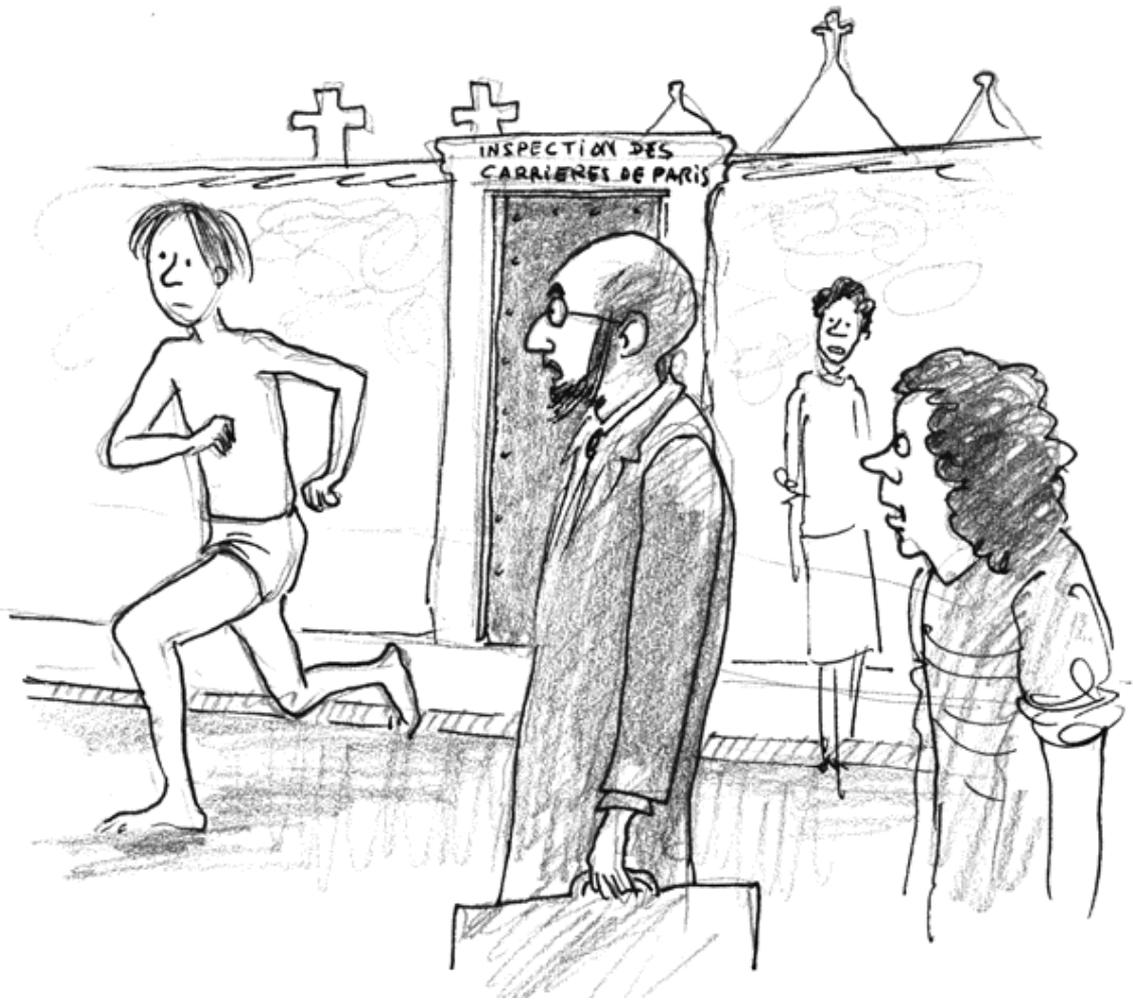
Crier aurait été une perte d'énergie totalement inutile. Personne ne m'aurait entendu. Je m'assis dans l'obscurité pour

réfléchir. De jour, mon sens de l'orientation a toujours été très mauvais, mais dans cette obscurité totale je risquais de me perdre dans ce dédale.

Je n'avais ni, ficelle, ni quoi que ce soit pour réaliser un balisage et je savais que si je faisais ne serait-ce que quelques mètres je serais incapable au bout de quelques minutes de savoir où j'étais.

En principe la sortie était à quelques dizaines de mètres, mais cette région était un véritable dédale de couloirs. Je me déshabillais alors en ne gardant que mon slip, dans lequel je glissais les clefs de la maison familiale, et décidais d'utiliser les pièces de mes vêtements comme système de marquage. Je commençais à ramper à quatre pattes et à tâtons, dans l'obscurité la plus totale. A chaque fois que j'arrivais à un carrefour ou que je sentais la présence d'une galerie latérale, je laissais une bande de tissu, ou une chaussure convenablement orientée, ce qui me permettait de laisser une trace de la direction que j'avais suivie.

Il me fallut de nombreux essais pour trouver enfin la sortie et cela me prit un temps fou. Mais je procédais calmement et méthodiquement, sachant que c'était la seule façon de m'en sortir. Enfin, en me redressant, je sentis dans ma main le contact froid des barreaux métalliques de l'échelle salvatrice. J'avoue que je n'eus pas le courage de faire le chemin inverse pour aller récupérer mes chaussures, mon pantalon, mon pull-over et ma veste. Je sortis ainsi dévêtu et rentrais chez moi en courant, en croisant des passants étonnés de voir un gamin se balader ainsi en plein hiver.



Heureusement, ma mère était couchée et endormie. Je lui avais fait croire que j'allais au cinéma. Je ne sais plus quelle heure il était, mais je me glissais dans mon lit grelotant et frigorifié. Le lendemain j'avais un rhume carabiné.

Le problème était d'aller récupérer mes chaussures, car je n'en avais qu'une paire. A l'époque nous n'avions pas le

téléphone. J'attendis en vain que mes camarades se manifestent. Finalement, nanti d'une lampe empruntée dans la cuisine familiale je retournais en chaussettes récupérer mes habits. Dans le métro les gens me regardaient comme un évadé d'asile ou un distrait chronique. Le métier d'aventurier en herbe a des contraintes souvent imprévues.

Une expédition qui faillit mal tourner.

Nous lancions des reconnaissances de plus en plus lointaines et il nous arrivait fréquemment de marcher dans ces galeries pendant dix ou vingt kilomètres à chaque sortie. Jean-Claude était notre cartographe attitré. Jean-Louis et moi portions en général le matériel. Une étrange maladie avait fait qu'il avait perdu toute sa pilosité dans ses jeunes années. Il n'avait plus ni cheveux, ni sourcils. C'est surtout ce dernier point qui lui compliquait la vie, car la sueur qui coulait de son front lui tombait alors librement dans les yeux et provoquait des irritations. Mais cela n'altérait pas sa bonne humeur et j'adorais son rire tonitruant. Il devait toujours porter un épais bonnet, d'abord pour se protéger du froid, puis pour atténuer les chocs qu'il subissait fréquemment en heurtant le plafond des galeries, étant donnée sa grande taille. Jean-Claude et moi étions plus adaptés à cet environnement. Nous lui avons suggéré de porter un casque, mais il avait refusé, invoquant son antimilitarisme foncier.

Un jour Jean-Claude arriva porteur d'une boussole différente de celles que nous avons jusqu'ici utilisées. Au lieu d'être constituée par une simple aiguille aimantée, disposée dans un petit boîtier de cuivre, celle-ci était plus

grande et se composait d'un disque gradué en dessous duquel se trouvait fixé le dispositif magnétique. Jean-Claude pensait que cet accessoire nous permettrait d'effectuer des relevés plus précis.

L'affaire se compliqua à cause de cet animal de Jean-Louis. Au lieu d'amener comme d'habitude de l'eau dans les gourdes, celui-ci avait cru bon de les emplir de vin, qu'il avait prélevé en douce dans la cave de ses parents. Nous partîmes donc comme d'habitude, chacun se concentrant sur la tâche qui lui avait été assignée. Mais les catacombes sont dans certaines régions très sèches et on a tendance à boire abondamment. Jean-Louis était difficile à saouler, ce qui n'était pas notre cas. Les heures passant, nous nous restaurâmes à plusieurs reprises en nous octroyant de larges rasades de vin.

Nous avions décidé de tenter une reconnaissance en nous fiant à la boussole. Soudain je m'aperçus que Jean-Claude, qui notait d'habitude pointilleusement notre itinéraire, était complètement ivre. Inquiet, je jetais un œil à sa carte et n'y trouvais que des gribouillis informe. Il n'arrêtait pas de rire et, délaissant désormais ce dangereux breuvage, je décidais de prendre les choses en main. Je mis toutes les gourdes dans mon sac en interdisant à mes compagnons de boire. Nous repartîmes en essayant de nous fier à la boussole pour essayer de retrouver quelque région connue.

La tenue de Jean-Claude était déplorable. Il avait perdu toute mesure et s'était mis à chanter à tue-tête. Nous avions toutes les peines du monde à l'empêcher de se s'engager dans

la première galerie venue. Par malheur nous n'avions pas de cordes pour l'attacher.

Jean-Louis trouvait tout cela très drôle. Mais les choses se corsèrent lorsque nous parvînmes dans une vaste salle circulaire où les carriers avaient sculpté une rose des vents. Celle-ci était composée de deux cercles concentriques et aux quatres points cardinaux les ouvriers avaient gravé les symboles classiques indiquant le nord, le sud, l'est et l'ouest.

En comparant ces données à ce que fournissait notre boussole, je fus atterré. Le nord de celle-ci était, sur cette rose des vents.... le sud-ouest. Nous seulement nous n'avions aucun moyen de nous repérer sur un plan, mais nous n'avions plus la moindre possibilité de savoir où nous étions, à plusieurs kilomètres près. Fait aggravant, nous n'avions vu aucun orifice de sortie depuis le départ de notre expédition.

Jean-Louis s'assit et partit d'un fou-rire inextinguible. Il n'y avait plus rien à tirer de Jean-Claude avant qu'il ait éliminé l'alcool qui imbibait maintenant complètement son cerveau. Rien n'est plus redoutable qu'un futur polytechnicien ivre. J'avais moi-même pas mal bu et il m'était difficile d'aligner plus de deux idées bout-à-bout.

La possibilité que les carriers aient délibérément truqué leur rose des vents fut éliminée. J'essayais de recalibrer notre boussole et d'évaluer la direction que nous avions suivie et nous repartîmes.

Entre deux hoquets, Jean-Claude nous expliqua que cette boussole, apparemment ancienne et dont le boîtier était en bois, appartenait à son oncle, qui était luthier, et que celui-ci

l'avait un jour réparée. Il s'était probablement trompé en recollant l'aimant, derrière le disque gradué, ou celui-ci avait glissé. Mieux aurait valu pour nous qu'il eut été officier de marine.

Nous décidâmes de ne plus utiliser qu'une seule lampe à la fois et d'économiser nos piles. Jean-Claude avait perdu sa sienne, ou l'avait oubliée lors d'une de nos haltes, avec le sac qui contenait les piles et les ampoules de rechange.

Soudain une des lampes grilla et nous nous retrouvâmes avec une seule ampoule et deux piles qui commençaient à donner des signes de faiblesses évidents. je m'inquiète rarement, mais là ça devenait franchement préoccupant, d'autant plus que nous n'avions averti personne de notre expédition, comme d'habitude.

C'est étrange comme la conjonction d'un certain nombre de faits d'apparence anodins : une ampoule qui claque, l'un de nous qui remplit ses gourdes de vin au lieu d'y mettre de l'eau, et l'oncle du troisième qui recolle un aimant de travers peut engendrer une situation réellement périlleuse.

Nous continuâmes en éteignant l'unique lampe dans les lignes droites où nous avancions dans l'obscurité en nous tenant la main. Nous trouvâmes au bout d'un temps inévaluable un puits communiquant avec la surface. Hélas il n'était pas équipé de barreaux et trop large pour que Jean-Claude et moi ayions pu nous y engager en "ramonant". Seul Jean-Louis avait les jambes assez longues, mais, maladroit comme il était, il y avait toutes les chances qu'il se casse la

figure. De plus, même s'il était arrivé en haut, il n'aurait disposé d'aucun appui pour soulever la plaque de fonte.

Nous continuâmes et finîmes par découvrir avec soulagement un puits équipé de barreaux que nous gravâmes sans traîner. Nous soulevâmes la plaque en nous arqueboutant sur l'échelle et en poussant de toutes nos forces avec nos épaules. L'un de nous se trouvait du côté où la plaque soulevait.

- Alors, qu'est-ce que tu vois ?

- Une rue. Nous sommes sur un trottoir à proximité des très haut mur en meulière.

- Mais encore ?

-Le mur est très long, des deux côté. J'aperçois une guérite avec un planton. C'est peut-être un ministère.

- De toute façon, on a pas le choix, il faut sortir où qu'on soit.

Le planton ne s'aperçut de rien et c'est heureux : nous avions refait surface en plein milieu d'un trottoir de la rue Arago, en face d'un des murs de la prison de la santé.

Nous poursuivons notre scolarité. Jean-Claude et Jean-Louis sans difficulté, moi dans des affres constants. Autant mes deux camarades semblaient absorber tout ce qui sortait de la bouche des professeurs sans effort apparent, comme par une sorte d'osmose, autant je n'arrivais absolument pas à me

concentrer sur quoi que ce soit. Jean-Claude et Jean-Louis collectionnaient les tableaux d'honneur et moi les avertissements.

Dans les rédactions, j'étais toujours hors sujet. Mon latin était catastrophique, mon Grec, n'en parlons pas. En algèbre je jouais avec les signes, les parenthèses et les symboles sans la moindre méthode, ce qui rendait le résultat très aléatoire.

En d'autres temps j'aurais été réorienté vers d'autres sections, mais les filières techniques n'existaient pas encore. Les masses scolaires avançaient comme des troupes confuses. On passait ou on redoublait, c'était tout. J'arrivais tout juste à ne pas redoubler en m'agitant comme un poisson sur la terre ferme.

J'intriguais mes professeurs. Mon professeur de physique avait un jour saisi une mitrailleuse à allumettes que j'avais inventée et confectionnée. Le propulseur était un élastique. Les allumettes étaient contenues dans un chargeur. En actionnant une manivelle on imprimait à une "culasse" un mouvement de va-et-vient rapide. A chaque mouvement de recul une allumette était admise dans la "chambre", puis éjectée. Je m'en servais pour bombarder mes camarades. Le professeur n'en fut pas irrité et trouva, après examen, l'engin astucieux.

Mon professeur de Français était obligé de mettre des notes assez basses à mes écrits, mais s'en divertissait visiblement. Régulièrement il me disait :

- Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas contenté de traiter simplement la question proposée ? Vous savez bien qu'il faut faire un plan, avec une introduction, un développement et une conclusion. Est-ce pour vous si difficile ?

Mon professeur d'Anglais avait été très surpris lors d'un de ses cours. C'était un homme de grande taille, qui avait fait la guerre aux Indes ou quelque chose de ce genre et qui aimait citer des passages de livres qui lui avaient plu, ou évoquer des expressions peu usitées, du moins dans la langue Française.

- Quelqu'un sait-il, demanda-t-il à la classe, ce qu'est le char de Jaggernaut ?

- Bien sûr, répliquais-je, tout le monde sait cela. Il s'agit d'un char rituel que l'on sort une fois l'an dans une ville des Indes. Des fanatiques cherchent alors à se faire écraser sous ses roues pour améliorer leur Karmà.

- Mais, sapristi, Petit, comment savez-vous une chose pareille ?

Je lisais, il est vrai, tout ce que je trouvais dans les greniers ou dans les bibliothèques et je ne savais plus où j'avais trouvé cela.

En science naturelle j'étais incollable sur le Rhizome de Cuvier ou sur des différentes espèces de plancton. Dès que j'avais appris à lire, à la Baule, pendant la guerre, le seul livre que j'avais eu à ma disposition était le dictionnaire Larousse sur les animaux, que je savais pratiquement par cœur.

Quant à notre professeur d'histoire, il avait un jour demandé, au détour d'une interrogation écrite, si nous connaissions quelques noms de peintres Flamands. J'en avais mis dix pages, en commentant de nombreuses toiles que j'avais vues au musée du Louvre, ce qui l'avait impressionné favorablement à mon égard.

Mes professeurs, et je leur en sais gré, eurent l'intelligence de fermer les yeux sur mes nombreuses lacunes en me permettant de passer dans la classe supérieure. Mais cela ne résolvait en rien le problème. Mes connaissances étaient structurées comme un gruyère, pleines de trous béants.

Un événement m'incita à prendre mes études plus à cœur. Pendant la guerre j'avais connu un garçon nommé Nicolas. C'était un chef de bande-né et nous l'admirions beaucoup. Il habitait seul avec sa mère dans une belle et grande maison et tous deux semblaient très à l'aise sur tous les plans, surtout matériellement. En fait, pendant que son père était dans un camp de prisonniers en Allemagne, sa mère arrondissait ses fins de mois en sortant avec des officiers Allemands.

Nous nous livrions à l'époque à des batailles avec des noix de cyprès, qui font d'excellents projectiles. Nous construisions des forts, des abris souterrains, creusions des tranchées dans le sable des dunes. Une chambre à air de camion récupérée nous servait de catapulte. Nous l'avions attachée à la fourche d'un arbre et elle défendait nos positions contre les attaques du camp adverse. Lorsque les choses tournaient mal, nous faisons retraite vers ce réduit et nous

tranchions la corde qui retenait la chambre à air. L'ennemi était alors arrosé d'une grêle dense de noix.

Nicolas était notre général et je ne doutais pas qu'il fut appelé plus tard à connaître un destin exceptionnel.

Je le retrouvais par hasard dans une quincaillerie de la rue des Accacias, proche de la place des Ternes, où j'étais allé acheter des clous. Il portait une blouse grise et, étant apprenti, vint me servir avec un regard morne, mais ne me reconnut pas. En fait, après la guerre, son père avait découvert son infortune, avait divorcé et rejeté la mère et l'enfant. Nicolas, plus doué pour manier un sabre de bois qu'un porte-plume, avait fait des études pires que les miennes et avait finalement été placé comme apprenti dans un magasin, en l'occurrence une quincaillerie.

Ma pauvre mère, lassée de devoir aller sans cesse plaider ma cause devant le proviseur, après quelque nouveau coup d'éclat ou sur la base de bulletins catastrophiques, me menaçait fréquemment à l'époque d'interrompre mes études et des me mettre, moi aussi, en apprentissage.

Cette fois, je sus ce qui se cachait réellement derrière ce mot-là et, dûment prévenu, fit en sorte d'améliorer mes performances scolaires du mieux que je pus.

Après la mort de sa mère, la grosse Geneviève, ma mère finit par décider mon beau-père à voyager. Grâce à son insistance Léon accepta de partir sans sa mère en direction de l'Italie et de l'Espagne. J'appréciais énormément ces voyages où je complétais ma culture artistique avec avidité.

Notre voyage en Espagne nous mena jusqu'à Grenade où nous visitâmes l'Alambra, qui n'était pas, comme je l'avais cru jusqu'alors, un théâtre, mais le somptueux palais d'un calife Arabe. En contre-bas se trouvait le Sacromonte, occupé par les gitans. Pendant que mes parents visitaient d'autres musées, je me mêlais à eux. Ils habitaient dans des caves blanchies à la chaux. Les jeunes filles étaient d'une beauté mémorable, hélas inaccessible. Les femmes gitanes ne se mêlent pas aux "guachos", aux non-Gitans. Les hommes jouaient merveilleusement du Flamenco, bien différent de la soupe informe qu'on entend dans les cafés du sud de la France. Leurs doigts couraient sur le manche de l'instrument avec vélocité et leurs ongles longs pinçaient mélodieusement les cordes. Je leur empruntais leur instrument en m'efforçant de les imiter.

Depuis l'affaire du prospectus destiné au pilote de l'avion j'avais beaucoup perfectionné mes talents de dessinateur. Dans ces lieux, blanchis à la chaux, j'avais fait les portraits des uns et des autres et c'est grâce à cela que j'étais toléré dans ce village où je me sentais comme un poisson dans l'eau.

Hélas ces vacances prirent fin et la vieille Hotskiss prit le chemin du retour, vers la capitale, en plein mois d'août. Une fois de plus j'allais retrouver l'ennui du bitume Parisien. Je suppliais mes parents de me laisser revenir seul, par le chemin des écoliers. Mon beau-père accepta, et je me retrouvais sur les routes avec un petit pécule. En fait, ma mère et lui étaient persuadés qu'avec d'aussi maigres ressources je ne tarderais pas à sauter dans le premier train et à regagner Paris.

J'avais conçu le projet de gagner la côte d'azur, que je ne connaissais pas. Je commençais par longer la côte Espagnole, à pied. Celle-ci, entre Rosas et Cadaquès, était à l'époque déserte et j'y souffris beaucoup de la soif.

Pour gagner du temps je prenais le train sans billet, en échappant au contrôleur souvent de justesse. Cette équipée me mena jusqu'à Saint Raphaël. La façon dont je me nourrissais m'avait pas mal éprouvé et j'avais un début de dysenterie. Il ne me restait que quelques billets, que j'avais scellés dans des enveloppes de dentifrice vide, en plastique, de marque Dop, qu'on appelait des berlingots, à l'aide d'un fer à repasser. Cela me permettait, pensais-je, de me baigner sans risquer d'être dévalisé. Hélas l'étanchéité de ces enveloppes s'avéra inefficace et, constatant que l'eau de mer y avait pénétré, je sortis mes derniers billets pour les faire sécher au soleil, en les posant à plat sur une jetée.

Mais je m'endormis et, à mon réveil, les billets s'étaient envolés et avaient été emportés par la mer. Je me retrouvais donc seul, dans une ville inconnue, et sans un sou vaillant.

La cloche.

De toute façon, depuis quatre jours que j'avais quitté mes parents, j'avais peu dormi. En partant de Paris, ne prévoyant pas cette escapade, je n'avais pas pris mon sac de couchage de boy-scout et je voyageais avec une simple sortie de bain, ce qui n'était ni confortable, ni chaud. Cette nuit-là je dormis sur la plage, très mal comme d'habitude. A l'aurore, un homme s'approcha :

- Qu'est-ce que tu fais là, gamin ?

- J'ai essayé de dormir sur cette plage, mais je n'ai pas fermé l'œil.
- Dis-donc, tu n'as pas l'air bien frais. Tu as mangé quelque chose ?

- Non, rien depuis hier matin. De toute façon, depuis une semaine j'ai tout le temps la colique, depuis que j'ai bu de l'eau de Tolède, qui est réputée pour coller des diarrhées à tous les touristes qui en boivent.

- Ce qu'il te faudrait, c'est de l'élixir parégorique. Viens donc, nous, on est juste à côté. Moi je m'appelle Henri et toi ?

- Jean-Pierre, je m'appelle Jean-Pierre Petit et je suis de Paris.

Henri habitait avec ses amis dans une maison en construction située sur le front de mer. Son propriétaire avait du manquer de fonds pour achever les travaux et elle resta ainsi pendant de longues années. Henri et les autres l'occupaient, on dirait de nos jours la squattaient, pendant la saison chaude. Ils vivaient de petits boulots. Aujourd'hui on les appellerait des sans domicile fixe, mais à l'époque on appelait ce genre de gens tout simplement des clochards, et ça ne les gênaient pas.



La France connaissait le boom économique de l'après-guerre et le chômage était beaucoup moins répandu. On était clochard par vocation.

Je passais une semaine avec eux à me remettre. Effectivement, j'étais malade et Henri me soigna efficacement, avec son élixir et je me remplumais un peu. J'en avais besoin. Les autres disaient qu'il avait été pharmacien, dans le temps, mais qu'il était parti un jour de chez lui parce qu'il avait empoisonné un client par erreur.

Ces gens restaient peu bavards sur leur passé. Le plus jeune devait avoir trente cinq ans et le plus âgé soixante-dix. Ils n'étaient ni gais, ni tristes, mais ils étaient gentils et s'entraidaient. La nuit on dormait tous sous des chiffons et des vieux cartons.

Le jour, soit ils partaient faire des petits boulots, soit ils suivaient un circuit, dans la ville, où certains commerçants leur donnaient à manger. Le boulanger leur donnait son pain rassis, qu'ils ramolissaient dans du café ou du vin. Le marchand de primeurs leur conservait tous les fruits qui n'étaient plus vendables. Mais le boucher, un ancien légionnaire aux bras couverts de tatouages, leur donnait de la très bonne viande. Mes camarades me dirent :

- Tous ces gens ont été clodos, eux aussi, à un moment de leur vie. Ceux qui font ou ont fait la route se connaissent tous.

Evidemment ils buvaient tous pas mal. Il y avait quelque chose de déraciné chez ces gens et je me sentais somme toute assez proche d'eux. J'avais une famille, mais je m'y sentais étranger, comme si j'étais tombé de Lune.

En charriant des caisses je pus me constituer un petit pécule, ce qui me permit de repartir et mon étape suivante fut Cannes. Il y avait dans port des bateaux splendides, des yachts interminables.

Je me mis à dessiner. J'avais amené avec moi une plume et de l'encre de Chine.



Quand j'eus achevé le dessin d'un bateau, je montais à bord et le proposais à son propriétaire. J'étais devenu assez adroit et me débrouillais nettement mieux que les peintres du dimanche qui vendaient leurs œuvres sur place du Tertre, à Paris, ou dans les cafés. L'homme l'acheta aussitôt. En quelques heures je devins riche et pus avaler deux choucroutes garnies d'affilée dans un restaurant et me racheter un sac de couchage. Depuis l'histoire du prospectus et de l'avion je n'avais jamais essayé de monnayer mes œuvres et voici que je découvrais une façon de gagner ma vie n'importe où. C'était la liberté avec un grand "L", la liberté de voyager. Cette découverte transforma ma vie d'adolescent.

La nuit je dormais sous les voiles d'un bateau qui était à quai, un navire splendide dont le pont était en teck.

Cannes était quand même une drôle de ville, d'un luxe tapageur. Le soir j'allais caser mes invendus en les fixant sur un panneau de bois avec des punaises, à côté du restaurant Da Boutau, situé au fond d'une ruelle, dans la vieille ville. C'était un des meilleurs restaurants de la ville et on y voyait toutes les vedettes de cinéma de l'époque. Le tenancier composait la note à sa façon. Il se faisait rappeler ce que les gens avaient consommé et semblait noter tout cela sur un papier. En fait il faisait simplement le portrait de son interlocuteur. A la fin, il semblait calculer le montant de l'addition et présentait sa note, en général salée, en composant celle-ci, au sens propre du terme, à la tête du client. Mais c'était la règle et ceux qui fréquentaient son établissement, nageant dans l'argent, payaient en riant sans faire de difficulté.

Il y avait des rois du pétrole, vêtus à l'orientale et portant des lunettes noires, qui arrivaient avec des voitures d'un luxe inouï, des acteurs entourés de créatures de rêve, en général des blondes platinées. Mais Cannes était aussi une ville mal famée ou rappliquaient chaque été des légions d'homosexuels. La nuit on voyait des hommes habillés en rose, qui faisaient le tapin, juste sous le nez des policiers, qui semblaient trouver cela parfaitement normal.

Quand je travaillais sur le quai du port, le jour, j'étais obligé me mettre en évidence une pancarte portant l'inscription : "non, je ne suis pas homosexuel", ce qui m'évitait d'être importuné sans arrêt.

Le plus grand yacht du port appartenait au mari d'une ex-chanteuse sur le retour, la "môme moineau". C'était un ancien bananier que son propriétaire avait transformé en palace flottant. Chaque matin sa femme, coiffée d'un chapeau de gondolier, apparaissait à la coupée, devant laquelle stationnaient des dizaines de personnes. Elle lâchait alors des poignées de billets, que les gens s'efforçaient de saisir au vol.

Ceux qui achetaient mes dessins m'accueillaient en général fort aimablement. Parfois j'étais reçu par un maître d'hôtel vêtu de noir, avec un nœud papillon, qui me conduisait aux propriétaires ou aux locataires des bateaux, sur d'interminables parquets parfaitement cirés. Il y avait beaucoup d'anglais.

Un jour je me présentais à la passerelle d'un yacht appelé l'Olnico. Comme personne ne répondait à mes appels, je me décidais à monter à bord, mais redescendis immédiatement,

poursuivi par un guépard qui dormait sous des coussins, pour se protéger de la chaleur. La chaîne à laquelle il était attaché se tendit juste avant qu'il emporte le fond de mon pantalon.





L'Olnico tel qu'il était à l'époque. Renommé le Cacouna.

Mais les gens n'étaient pas tous aimables. Je vendais mes dessins à bas prix. Comme je dessinais vite, ça n'avait guère d'importance et je gagnais bien ma vie. Un jour un jeune crétin de mon âge, luxueusement habillé, s'avisa de discuter le prix. Sa mère lui avait sans doute dit que cela se faisait. Je l'envoyais paître. Il retourna sur son palace flottant, assez dépité. Mais, en montant sur la coque vermoulue d'une barcasse sur traînant sur le quai, il passa au travers et déchira son pantalon, ce qui entraîna les quolibets de l'assistance. Franchement, il ne l'avait pas volé.

Une autre fois une Américaine voulut que je dessine son voilier. Je fis le travail et le lui présentais. Mais cette idiote me dit :

- C'est moins bon que ce que vous faites d'habitude. Je vous en donne la moitié du prix.

- Je suis désolé, ce dessin est très bon, et moi il me plaît.

- Bon, dans ce cas-là, j'accepte votre prix.

- Peut-être, mais il se trouve qu'il me plaît à moi aussi et, tout bien réfléchi, je préfère le garder.

Sous les rires de l'assistance elle fut piquée au vif et se mit à enchérir en me disant qu'elle était cette fois prêt à m'en offrir n'importe quel prix.

- Désolé, vous avez voulu profiter bêtement d'un pauvre hère et je vous trouve finalement très antipathique. Pour tout vous dire, vous pourriez m'en offrir n'importe quoi, je refuserais de vous le vendre.

Pour la première fois de ma vie je découvrais ce qu'on appelle la dignité.

Mon équipée Cannoise fut interrompue par un événement imprévu. Les propriétaires du yacht à bord duquel je dormais arrivèrent sans crier gare et appareillèrent, emmenant tout mon matériel. La rentrée scolaire s'approchait et je décidais de revenir à Paris. Auparavant je me rendis à poste et

j'adressais à mon beau-père un mandat substantiel "au cas où il aurait été gêné".

A la découverte du fond des mers.

Grâce à nos commerce de crânes nous étions devenus financièrement indépendants. Jean-Louis et Jean-Claude, futurs polytechniciens, donnaient par ailleurs des cours de mathématiques aux élèves de classes inférieures, ce que j'aurais été incapable de faire, étant trop occupé à courir après mes propres études pour pouvoir m'occuper de celles des autres.

A longueur d'années je gagnais ma vie en dessinant dans les rues de Paris. J'enfilais les rues du quartier Latin les unes après les autres. Je dessinais, à la commande, de boulangeries et des boucheries. Accroché à une chaise que m'avait prêté mon papetier, j'avais suspendu un bloc sur lequel mes clients inscrivaient leurs commandes. Il doit exister encore nombre de ces œuvres dans les alentours de la place Saint-André des Arts, mon quartier général.

Mes parents ne comprenaient pas d'où je tirais ces ressources, qui me permettaient maintenant de partir aux sports d'hiver par mes propres moyens. Comme ils étaient fort discrets sur tout, je ne voyais pas pourquoi je leur aurais raconté ma vie. Mon beau-père me regardait d'un œil torve. Un jour je m'amusais à le rendre encore plus perplexe en achetant un journal boursier et à lancer, en le consultant :

- Zut, il y a un repli sur les Rhône-Poulenc, il va falloir que j'avise.

Cependant dessiner l'hiver, parfois en plein vent, n'était pas une sinécure. On est assis, on ne bouge pas, on se refroidit très vite. J'ai eu très souvent froid, en gagnant ma vie. Ce qui m'agaçait le plus c'étaient les sourires et les quolibets de mes compagnons de Lycée, qui se distraient beaucoup de me voir ainsi opérer en pleine rue. Mais pour eux, argent était synonyme d'argent de poche. Pour moi ça se traduisait en nourriture, en vêtements et j'investissais le reste dans mes rêves.

Une nouvelle industrie.

Je finis par trouver une activité de complément, assez lucrative, que je veux décrire, car elle pourrait rendre des services, à notre époque de "petits boulots" et de chômage. Tout le monde ne peut pas apprendre à dessiner et les ossuaires ont été maintenant isolés du reste des catacombes par des murs de bétons, quoique je ne voie pas l'intérêt de protéger tous ces débris. Il me semble qu'être enterré en pièces détachées n'a guère de sens. Mais les vieux mythes ont la peau dure. Je crois que c'est le prophète Ezéchiel qui eut le premier la vision de la résurrection des morts. Il eut un jour la vision de squelettes sortant de leurs tombeaux et se recouvrant de nouveau de chair. En songeant à l'ossuaire de Montparnasse j'imaginai un ange, après le Jugement Dernier, penché sur ce monceau de débris et essayant de retrouver ce qui avait appartenu à l'un et ce qui avait

appartenu à l'autre. Un vrai casse-tête pour entité en mal d'éternité.

Un ami me disait qu'il y avait au quartier Latin une boîte qui s'appelait le Pied de Cochon. Là-bas un gars faisait des moulages et les clients pouvaient se faire tirer le portrait en 3d, après avoir descendu quelques wyskies. Dans la boîte, au sous-sol, un buste d'homme signalait l'entrée de son officine. En fait c'était plutôt un ventre d'homme, qui allait du nombril aux cuisses. Le sexe était en érection. L'homme avait du tenir celui de son modèle avec une ficelle, jusqu'à séchage complet du plâtre, car il était braqué vers la droite, indiquant le chemin à suivre, tel un panneau indicateur fléché.

Je me demandais comment mouler des visages. Il fallait bien respirer. On ne pouvait quand même pas mouler les gens en apnée, après leur avoir demandé de prendre leur souffle.

Une fine couche de vaseline suffit à empêcher le plâtre d'adhérer à la peau. Si on veut être prudent il suffit de mettre un bout de gaze sur les cils et de beurrer consciencieusement les sourcils. Je fis de nombreux essais avec mes camarades, avec différentes pièces de leur anatomie. Nous nous rendîmes compte que le plâtre que vendaient les droguistes ne convenait pas. Il avait une prise trop lente. Celui que vendaient les marchands de matériaux était plus frais, donc il prenait plus vite. De plus il était beaucoup moins cher. Nous entreposâmes un sac de cinquante kilos dans la cave de la tante de Jean-Louis.

Je finis par trouver un système, et un jour les têtes de mes deux copains ornèrent le mur de la cave. C'était du beau travail : on voyait même les pores de la peau.

- Je ne savais pas que j'avais ce nez-là, remarquais Jean-Claude.

La technique imaginée était la suivante. Je donne tous les détails car c'est un excellent moyen de gagner sa vie correctement et honnêtement, avec un investissement modique et cela pourrait rendre des services à des tas de braves gens qui, de nos jours, battent la semelle sans travail. De même, je ne comprends pas comme il y a encore des gens qui crèvent de froid dans les rues de Paris, l'hiver, alors qu'il y a cinq cent kilomètres de galeries, bien sèches, sous leurs pieds, qui sont à une température constante, qui ne descend jamais au dessous de quinze degrés.

Il faut un matériel très simple.

- Une bande d'un carton à la fois souple et résistant, avec laquelle on peut entourer la tête complètement, pour en faire une sorte de boîte, de réceptacle pour le plâtre. Il faut découper aux ciseaux une encoche, au niveau du cou.

- Deux pailles de fort diamètre, du genre de celle qu'on utilise pour aspirer les Sunday ou les Milk-shakes.

- Du coton.
- Du fil de fer.
- Un pot de vaseline
- De la gaze.

- Une scie à bois.
- Un couteau ordinaire.

Et c'est tout.

Quand on a équipé ainsi le sujet, que son visage a été soigneusement tartiné et que la bande de carton a été fixée à l'aide d'un bout de sparadrap, on l'allonge.

Sage précaution fruit de l'expérience : obturer ses canaux auriculaires avec un bout de coton, pour éviter que le plâtre n'y pénètre.

Il faut alors le munir de deux "Schnorckels" en ajustant une paille dans chaque narine, l'étanchéité étant assurée à l'aide d'un peu de coton vaseliné.

Il ne reste plus qu'à verser le plâtre, que l'on gâche jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'un fromage blanc presque liquide. Pour ceux qui n'y connaissent rien, on jette le plâtre dans l'eau, et non l'inverse. Quand le mélange comporte un maximum de plâtre il prend alors très vite, ce qui limite le temps que le client a à passer sur ce masque. Il n'est pas nécessaire d'attendre la prise complète. Dès que le plâtre devient solide, on peut démouler aisément en tirant sur la boîte en carton. On laisse ensuite le plâtre terminer sa prise et devenir bien dur, en moins d'une demie-heure.

Il reste à faire un moulage en positif à partir de cette image 3d négative, en creux. Pour cela il suffit d'enduire de nouveau le plâtre de vaseline. Mais la difficulté réside alors le démoulage car les deux masses de plâtre adhèrent alors

l'une à l'autre comme deux ventouses. Je ne sais pas comment faisait le type dans la boîte de nuit, car nous n'avions pas pu aller le voir procéder, mais je trouvais vite une solution très efficace. Il suffit de ménager quatre coups de scie, formant une croix, qui ne se rejoignent pas. Puis on remplit ces fentes de vaseline, pour éviter que le plâtre ne s'échappe.

Quand le nouveau plâtre, celui du moule en positif, est bien dur, il suffit de glisser la lame du couteau dans une des découpes et de la faire tourner. Le moule saute alors par quarts. Je me rappelle nos cris de surprise quand cette technique se mit, au premier essai, à porter ses fruits. On voyait le bas du visage de Jean-Claude, mon premier cobaye, apparaître comme émergeant de sa gangue.

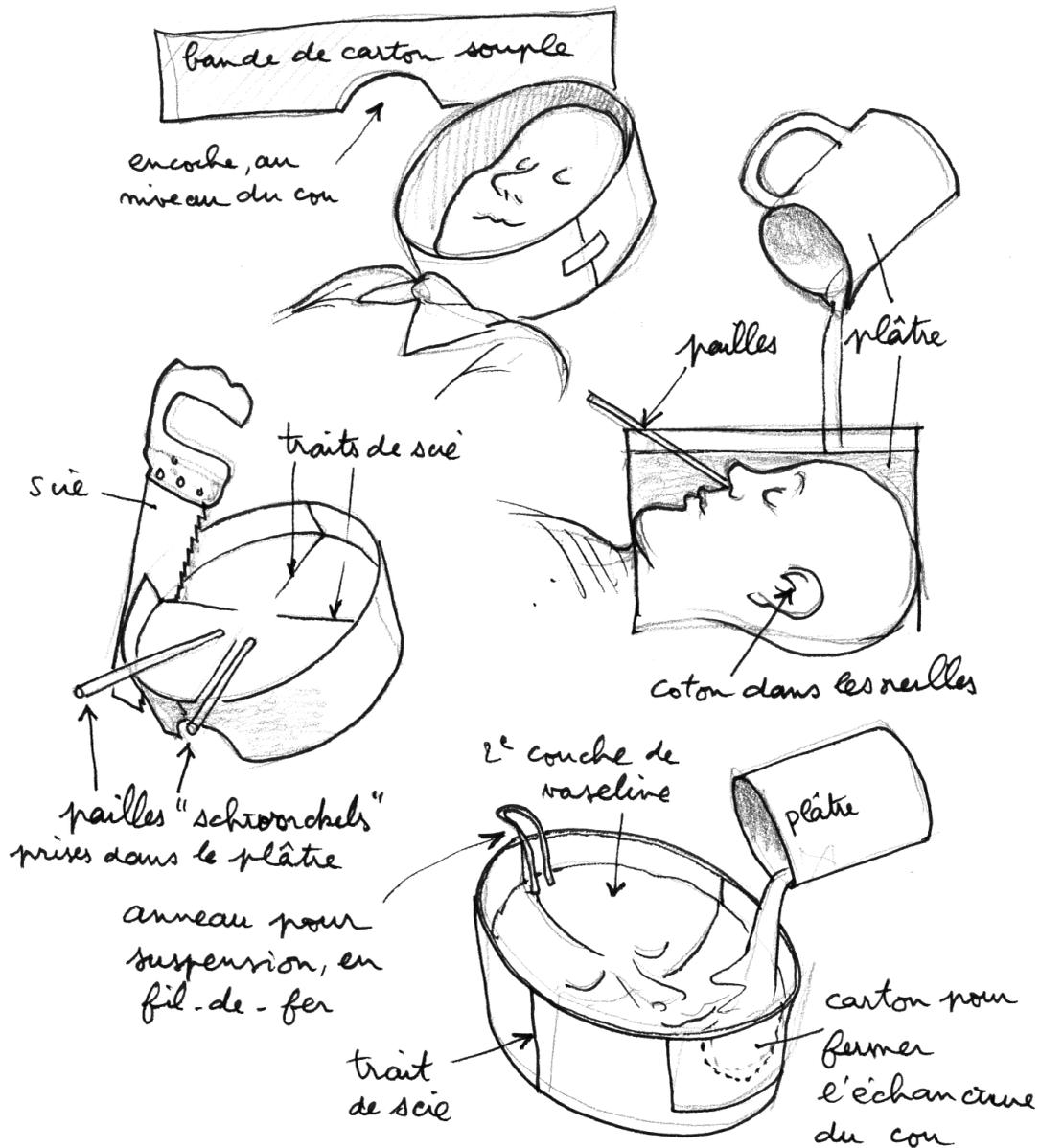
Avant de couler le plâtre du moule en positif, comme indiqué sur le dessin, il suffit d'y immerger un petit cavalier de bête fil-de-fer, qui servira pour suspendre l'objet.

Une fois l'opération terminée on peut réassembler les quatre morceaux du moule avec du ruban adhésif et le reconstituer. On peut ainsi recommencer l'opération et obtenir un nouveau masque, parfait.

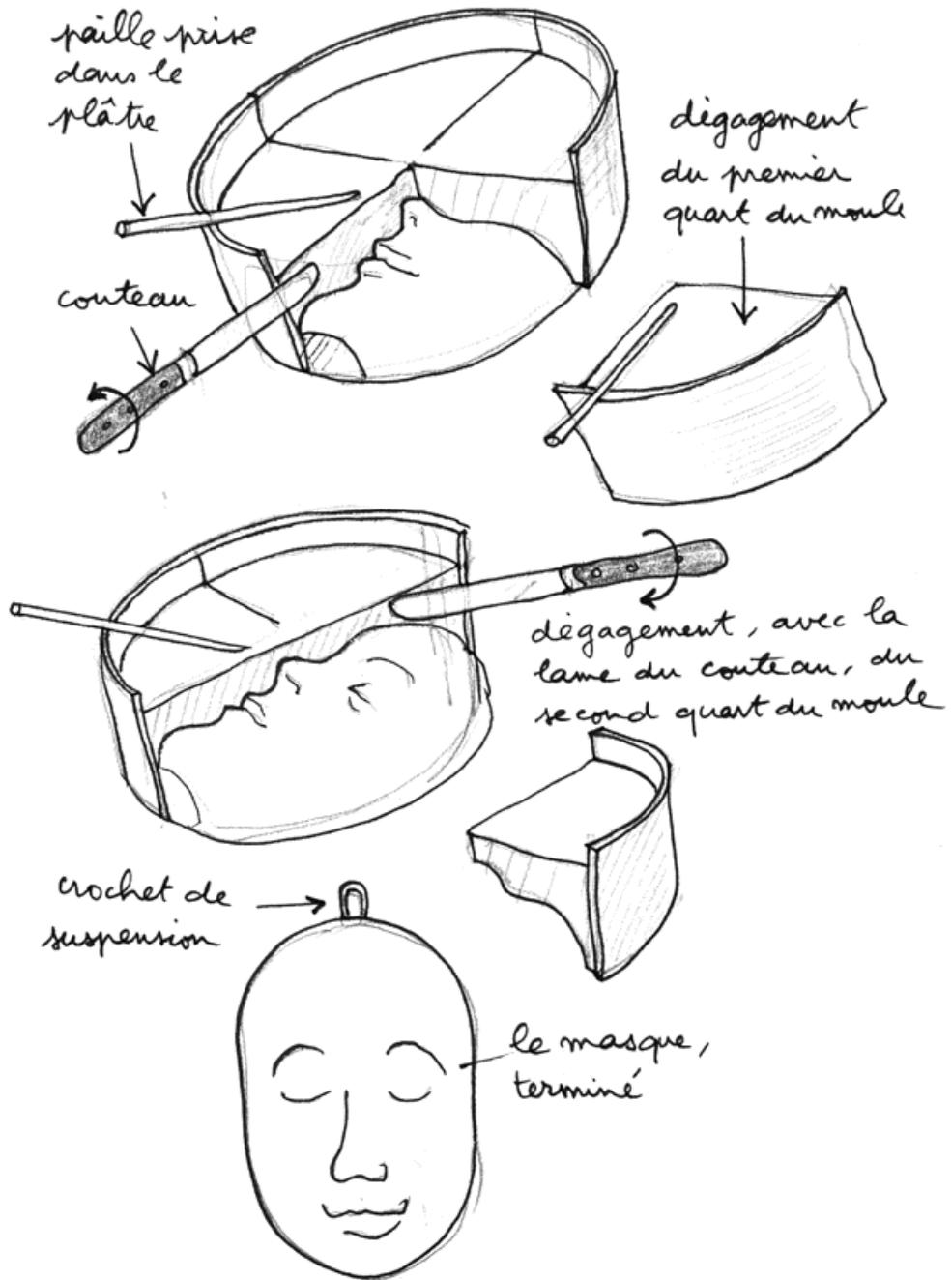
Quand j'allais dessiner dans les rues de Paris, je suspendais un de ces masques derrière ma chaise, en affichant mon tarif, et en lui adjoignant une pancarte :

*Ne restez plus seul dans la vie,
laissez-nous vous tirer en plusieurs exemplaires.*

Cela marchait assez bien et les gens se mirent à défilé dans la cave pour se faire tirer le portrait en trois dimensions. J'ai moulé ainsi des centaines de personnes de tous âges.



Ce qui est intéressant et rend l'opération nécessairement lucrative, c'est le faible coût de l'opération. Entre le prix de vente et le prix de revient : quelques francs de plâtre et de vaseline, c'est tout. Plus les pailles, évidemment, qui restent prises dans le plâtre et qu'on ne peut récupérer. Les dessins ci-après montrent comment dégager le moulage. Il suffit d'insérer une lame de couteau dans un des triats de scie. En tentant d'imprimer un mouvement de rotation au manche on provoque la rupture du pont de plâtre qui sert de trait d'union entre les quatre portions du moule.



Au passage, si vous tombez sur des gens un peu casse-pieds, vous pouvez leur faire une blague très simple. Au moment où vous assurez l'étanchéité au niveau des narines à l'aide de coton, on peut forcer la dose et le sujet repart avec, sous son bras, une image de lui avec un nez en pied de marmite. Evidemment, nous ne nous en privions pas.

Chapitre IV

La cloche à plongeur.

J'avais parlé avec enthousiasme du midi de la France à mes deux amis et aux vacances de Pâques suivantes nous partîmes en direction de Saint-Tropez avec une tente de camping. La Grande Bleue était là et nous fascinait. A l'époque la plongée sous-marine en était à ses tous débuts, mais à Saint-Tropez, personne ne plongeait. Il y avait seulement une école à Cannes où un nommé Broussard initiait des gens fortunés à ce sport.

En louant un petit dériveur « Vaurien » nous allions nous balader sur la baie, en cherchant des lieux intéressants. Tout près des côtes les fonds étaient surtout recouvert de posidonies, formant des prairies que broutaient les rouquiers et les sars. Nous avons acheté des fusils et avec le produit de nos pêches nous améliorions notre ordinaire. Nous trouvions aussi sur ces fonds sableux d'immenses moules appelées "nacres", dont certaines mesuraient plus de quatre vingt

centimètres. Elles ont aujourd'hui pratiquement disparu de nos côtes, du fait d'une pêche intensive. En les vendant sur le port nous disposons d'une source de revenus supplémentaire.

Nos promenades en mer nous firent découvrir, à quelques kilomètres de la côte, la balise de la Rabiou, auprès de laquelle se trouvaient des tombants impressionnants. Il y avait un rocher qui affleurait à six mètres de la surface et qui semblait ouvrir vers des profondeurs insondables.

Nous avons fait des progrès en plongée, après nous être familiarisé avec la technique de la décompression, dont nous avons découvert le principe dans un livre du Suédois Hans Haas, qui nous avait captivé. Celui-ci parcourait le globe à bord de son voilier et connaissait toutes sortes d'aventures exaltantes en cotoyant des requins et des raies géantes.

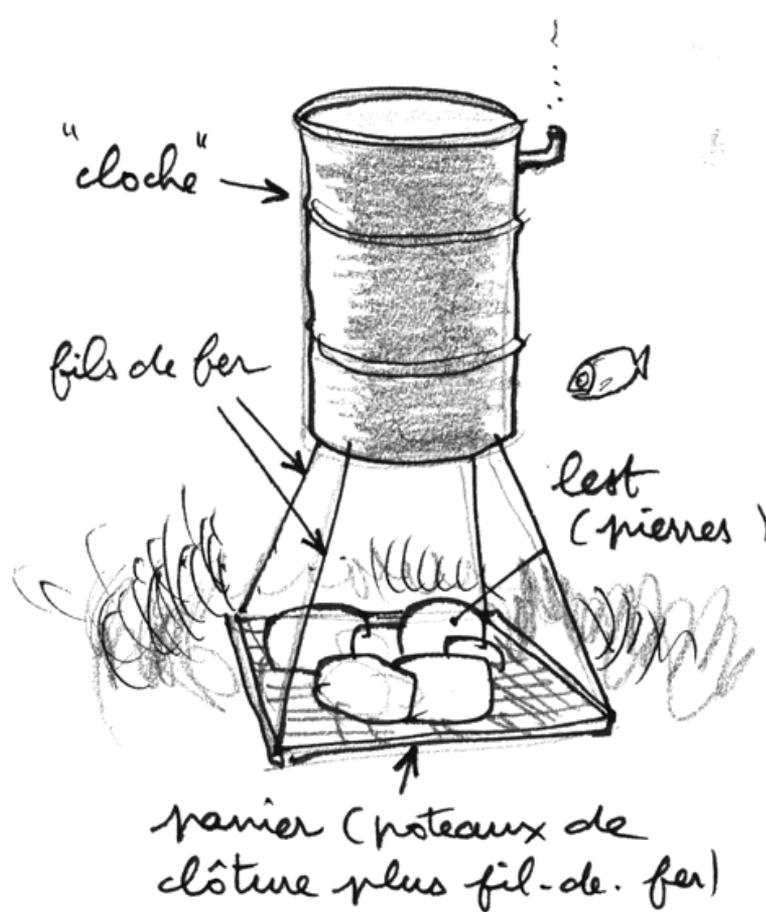
Nos performances en apnée ne nous permettaient pas de descendre bien profond. J'eus alors l'idée de fabriquer un cloche à plongeur. Pour ce faire nous récupérâmes un bidon en fer de deux deux dent litres, abandonné dans un chantier et nous nous mêmes à l'équiper.



Il fallait le lester et en empruntant une perceuse à à des ouvriers nous ménagâmes quatre trous à sa base, qui était déjà découpée.

Avec du grillage et des poteaux de clôture rouillée nous fabriquâmes une sorte de nacelle, que nous fixâmes sous cette cloche improvisée à l'aide de fil-de-fer. Il ne restait plus qu'à mettre la cloche à l'eau et à la lester jusqu'à ce qu'elle se mette à descendre.

Le premier jour nous fîmes un essai sur un fond sableux de quelques mètres. La cloche descendit et se posa doucement.



- Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?
- A mon avis il suffit de plonger et d'aller respirer l'air qui est dedans, comme dans les bouquins.

- Mais quelle est l'autonomie ?

Jean-Claude fit un calcul basé sur notre capacité respiratoire et le volume d'air contenu dans la cloche et estima que nous pourrions y séjourner quelques minutes sans risquer l'asphyxie. Mais il s'empressa d'ajouter que nous ne devrions pas, par simple souci de sécurité, prolonger au-delà l'expérience sans renouveler l'air.

- On peut s'asphyxier, tomber en syncope de manière très brutale. Autant ne pas faire les imbéciles avec ce petit jeu-là.

Nous étions tous bien d'accord mais un séjour de quelques minutes ne semblait pas présenter de risque particulier.

Il plongea le premier et disparut dans la cloche. De la surface nous ne voyions que ses jambes, qui dépassaient.

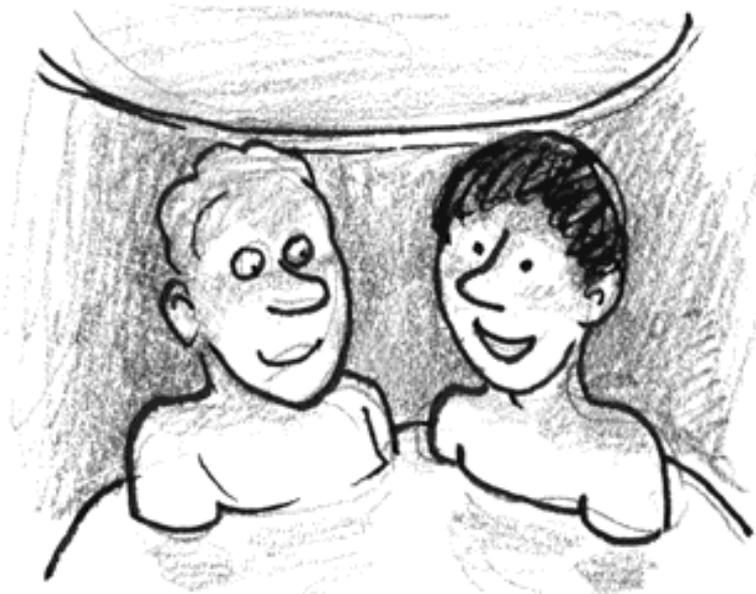
- Il ne bouge plus, dit Jean-Louis, je vais aller voir ce qui se passe.

Nous n'avions pas de moyen de communiquer avec lui. Je me demandais si son évaluation n'avait pas été excessive et si, en pénétrant dans cet espace exigü il n'était pas instantanément tombé d'inanition. Jean-Louis plongea et pénétra lui aussi dans le bidon. Je restais comme un idiot à la surface, à les regarder. Leurs deux jambes dépassaient et ils ne bougeaient ni l'un ni l'autre. J'étais inquiet en me demandant s'ils n'étaient pas morts tous les deux. Au bout d'un temps je me décidais à les rejoindre et plongeais à mon tour.

Mais c'était un cloche biplace et je ne réussis pas à m'y introduire.

Néanmoins l'essai nous sembla concluant et nous nous familiarisâmes dans les jours qui suivirent avec ce nouvel engin d'exploration. Nous respectons scrupuleusement les contraintes de temps. Avec un engin aussi passionnant il eut été idiot de risquer un accident. Pour remonter la cloche, il suffisait de vider les pierres du panier et elle bondissait vers la surface.

A l'intérieur, on était très bien. La lumière y pénétrait par la partie inférieure en créant un éclairage féerique. Quand on était deux, on pouvait discuter.



Nous essayâmes de l'utiliser à des profondeurs croissantes, jusqu'à dix mètres, mais nous nous heurtâmes à un nouveau problème.



Lorsque la cloche descendait, l'air se comprimait et le volume d'air respirable diminuait, conformément à la loi de Mariotte, de moitié. En même temps elle s'alourdissait considérablement. En pleine eau elle tirait fortement sur la corde et nous craignions de la perdre ou qu'elle fasse chavirer notre frêle esquif. Jean-Claude inventa alors un système avec

un seau, une corde et une poulie, qui permettait de la réalimenter en air.



Le passager de cette étrange nacelle combinait ses manœuvres avec celles d'un camarade resté en surface, et ainsi, avec un seau de dix litres, nous pouvions descendre, après l'avoir renversé, de l'air au fond. En fait, à cause de la pression, à dix mètres, nous ne récupérions que cinq litres.

Le bidon, qui avait servi à contenir des huiles de vidange. En manœuvrant au fond ce robinet, nous pouvions laisser fuir de l'air vicié que nous remplacions au fur et à mesure par de l'air frais, amené par cette noria de seaux. Ainsi nous pûmes prolonger nos séjours plus longtemps sans danger. Mais nous estimâmes qu'il serait hasardeux de descendre la cloche à une profondeur supérieure. Nous ignorions tout de la technique de la plongée. Néanmoins cette cloche, utilisée comme relais, nous permettait d'atteindre confortablement des profondeurs de vingt mètres, en plongée libre. Le plongeur descendait, refaisait le plein d'oxygène dans la cloche, puis repartait vers le fond. Au retour il faisait de même. C'était grisant.

Nous remontâmes du fond des tas de choses passionnantes, des coquillages et des grandes gorgones qui révélaiement la surface des couleurs d'un rouge éclatant, qui ne tardaient pas à disparaître à cause de l'oxydation.

Jean-Claude avait adapté une rallonge à nos tubas et il était possible, en restant assis dans le panier-lest, de respirer l'air de la cloche en admirant le paysage. Les fonds de la Rabiou étaient à l'époque très poissonneux et les poissons, intrigués, venaient nombreux inspecter cet engin étrange. Confortablement assis, nous pouvions alors les tirer au fusil,

tels des chasseurs embusqués dans un poste d'affût. Cela me faisait un petit peu de peine, car j'ai toujours bien aimé les animaux, mais il faut avouer que les poissons Provençaux, lorsqu'on les cuit dans les braises sur une plage, après les avoir mis dans du papier d'argent et garni de romarin ou de thym, sont vraiment excellents.

En explorant le tombant de la Rabiou je découvris dans une des nombreuses grottes des branches dures qui pendaient du plafond. J'en cassais une ou deux et je les ramenaient vers la surface. A la lumière du jour leur coloration se révéla être d'un rouge orangé éclatant (l'eau absorbe la lumière et, passé quelques mètres, seuls subsistent le bleu et le jaune). En fait nous avons découvert le corail, que nous nous mêmes à collecter, tels des travailleurs de la mer et à vendre avec nos nacres.

Il était même possible d'explorer les hauts fonds à l'aide de cette machine. Par temps calme nous suspendions la cloche au bateau. L'un de nous y prenait place, pendant que les autres ramaient en surface. En survolant les fonds rocheux et en respirant l'air de cette argyronète² métallique à l'aide de son tuba à rallonge, le passager avait vraiment l'impression d'évoluer dans une Mongolfière sous-marine.

Certains vacanciers s'intéressaient à nos expériences. Un journaliste voulut faire un article sur notre engin, mais, quand il le vit, refusa d'y prendre place. Nous emmenions le gamins

² Araignée qui vit dans les étangs, dans une cloche à plongeur qu'elle tisse avec son fil et quelle réalimente périodiquement en air, emprisonné dans les poils de ses pattes.

qui voulaient tenter l'expérience mais, par prudence, nous descendions avec eux. Notre technique était affinée. Quand la cloche était lestée au point d'affleurer à la surface, son "pilote" évacuait une petite quantité d'air en enlevant le bouchon qui obturait le conduit soudé qui communiquait avec le robinet extérieur, que nous maintenions ouvert. Alors la cloche s'enfonçait. Après un court séjour au fond il suffisait de pousser les pierres hors du panier avec les pieds pour provoquer la remontée. Mais un jour il y eut un incident. J'avais emmené un gamin nommé Daniel. C'était visiblement un intellectuel et il portait des lunettes. Lorsque nous voulûmes remonter, la cloche refusa de s'élever et resta clouée sur le fond. La profondeur était trop forte et l'air, en se comprimant, lui avait communiqué un poids apparent que ne parvenait plus à compenser l'évacuation du lest. Je dis à mon compagnon :

- Bon, elle ne remonte pas. Il faut sortir et remonter en nageant.

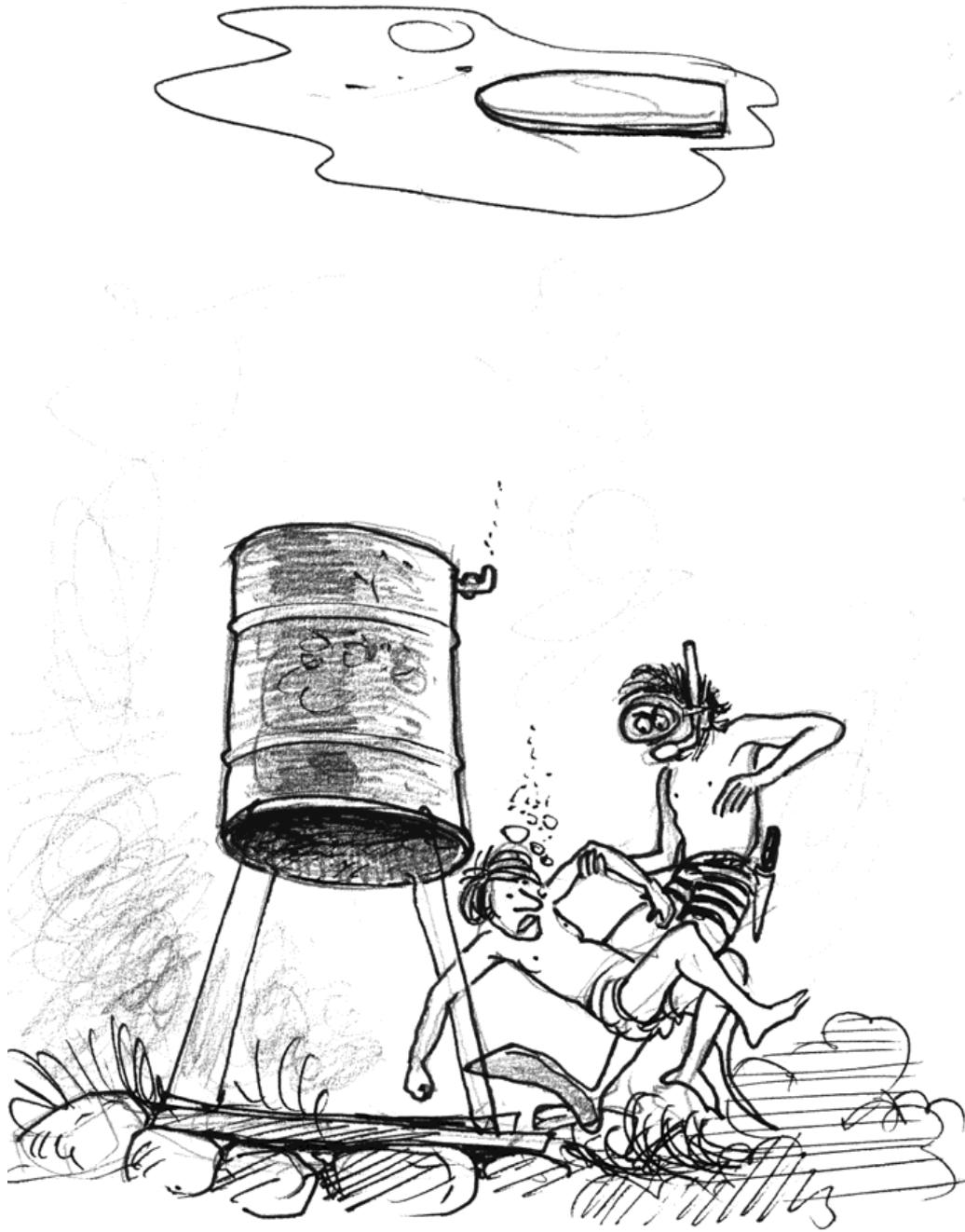
- Il y a un problème.

- Lequel ?

- Je ne sais pas nager.

- Idiot, tu aurais pu nous le dire !

Je quittais la cloche et remontais en palmant vers le bateau pour tenir conseil avec mes coéquipiers. Nos efforts pour décoller la cloche du fond en tirant sur la corde s'avérèrent vains.



- Qu'est-ce qu'on fait, on va chercher du secours ?
- On ne va quand même pas le laisser là, au fond !

Je redescendis dans l'appareil pour parlementer avec mon passager terrifié.

- Ecoute, mon vieux, il n'y a pas d'autre solution. Il faut que tu sortes de là et je te tirerai vers la surface.

Il finit par se décider et but à la remontée une tasse mémorable. Mais par la suite nous décidâmes de faire subir des tests préliminaires à nos candidats plongeurs avant de les emmener dans notre machine.

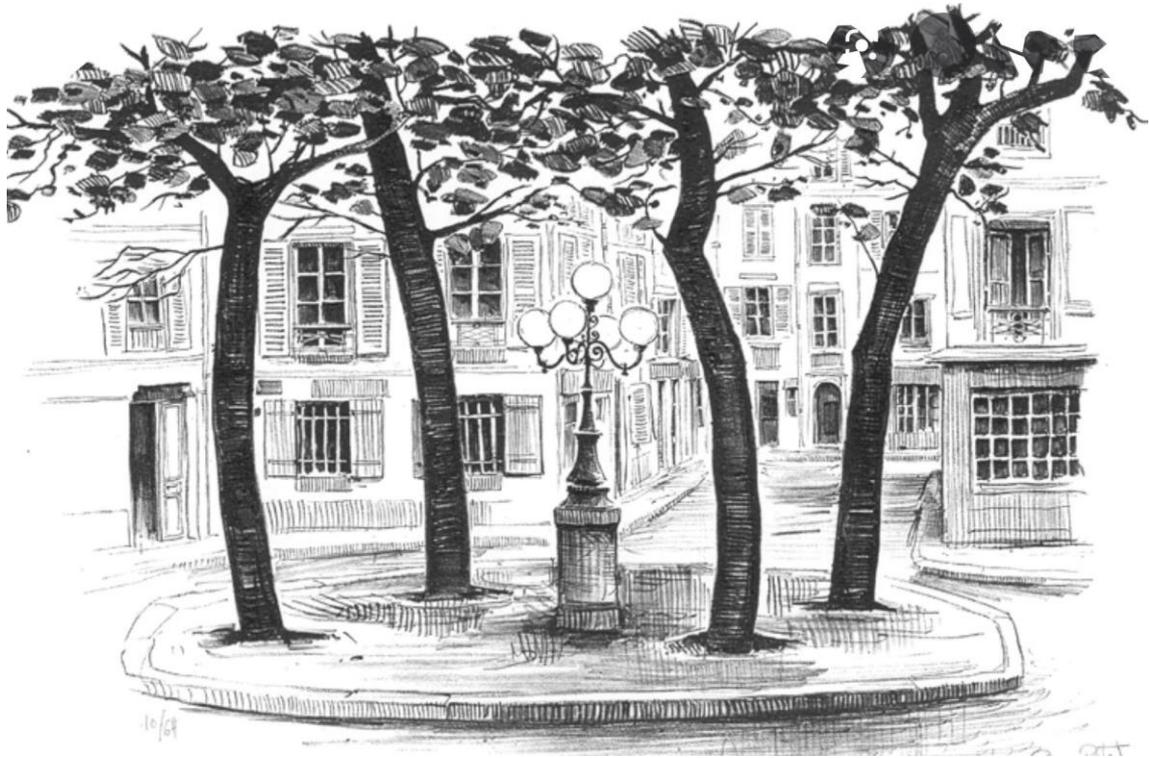
Ces vacances s'achevèrent. Jean-Claude conclut :

- Tout cela est vraiment formidable. Mais cette cloche, c'est du bricolage. Il faut absolument qu'on gagne assez d'argent d'ici l'été pour pouvoir acheter une bouteille de plongée, avec un détendeur. En vendant suffisamment de crânes, en donnant des leçons et en s'y mettant à trois, on devrait pouvoir y arriver.

Comment on devient pilleur d'épaves.

Dès que nous fûmes de retour à Paris nous mîmes notre projet à exécution. L'ossuaire du cimetière Montparnasse fut intensivement visité. Je me gelais les doigts à dessiner place Furstemberg ou passage de Rohan, en vendant mes œuvres

dans la rue, tandis que mes deux camarades donnaient chaque soir des cours de mathématique et de physique à tous les traînants du lycée.



*Genre de dessin (ici la place Furstemberg à l'époque)
que je réalisais en 20 minutes, pour les vendre*

A ce rythme infernal nous pûmes acheter une bouteille et un beau détendeur chromé, qui communiquait avec un embout à l'aide de deux tuyaux annelés.

Nous essayâmes l'appareil dans un étang proche de Paris, après nous y être rendus à bicyclette et nous être munis de

pull-over en grande quantité. Nous pensions ainsi pouvoir nous protéger du froid, mais le système se révéla peu efficace. Lorsque nous étions de nouveau réunis dans la cave de la tante de Jean-Louis, Jean-Claude, pragmatique, conclut

- Dans tous les livres que nous avons lus, il est écrit que l'ennemi numéro un du plongeur, c'est le froid. Il nous faut non seulement des équipements, mais aussi des habits en néoprène, avec des ceintures de plomb et des couteaux. Et il nous en faut deux, pour être capable de porter secours à l'un d'entre nous, s'il est en difficulté.

- Tout cela va coûter une fortune !

- Si on veut faire des choses réellement sérieuses, il faut avant tout penser sécurité. Si c'est pour barboter dans deux mètres d'eau, comme dans l'étang, ça n'a aucun intérêt, autant rester chez soi.

Nous acquiescâmes. Jean-Louis reprit son nettoyage de crâne avec sa brosse à dent, pendant que Jean-Claude les vernissait et que je parachevais l'ouvrage en y apposant des inscriptions phrénologiques à la plume.

A Noël nous nous retrouvâmes aux sports d'hiver. Le dernier jour de notre séjour à Serres-Chevalier, Jean-Louis remarqua un type accoudé au bar.

- Tu as vu ce que ce type porte autour de son cou ?

- Non

- C'est une branche de corail. C'est un type qui plonge. Je l'ai repéré tout à l'heure. Il loge dans une chambre au premier, au fond du couloir, en face de la nôtre.

Nous engagâmes la conversation.

- C'est quoi, ce que vous avez autour du cou ?

- Ca, mon petit, annonça-t-il avec un fort accent méridional, c'est du corail rouge, des grandes profondeurs. On en trouve seulement à partir de cinquante mètres.

Ca y est. Il commençait déjà à nous raconter des salades. Mais nous fîmes comme si nous ignorions tout des abysses.

- Vous voulez dire que vous plongez avec des bouteilles, comme Cousteau ?

- Oui, et je travaille avec lui. Enfin, sous ses ordres.

- Où ça ?

- A Marseille. On fait des fouilles pour le compte du musée Borelly. C'est le professeur Benoit qui s'occupe de cela.

- Des fouilles sur quoi ?

- Marseille, mon pauvre, c'est rempli d'épaves. C'est à croire que depuis deux mille ans les gens ont passé leur temps à faire naufrage.

- De quelle genre d'épaves parlez-vous ?

- Des galères, des navires de guerre, il y a même un courrier de Corse qui a coulé en 1907 près de l'île Maire.

Nous prîmes mentalement bonne note.

- Mais ces galères, ça se présente comment ?

- Ca dépend de la profondeur. A moins de vingt mètres de fond, la mer détruit tout. Quand il y a des tempêtes, de mistral ou de labé, ça brasse l'eau et ça casse. Le bateau, il s'ouvre, et les amphores qu'il contient, comme qui dirait elles se rabotent les unes contre les autres, et au bout de quelques temps, il n'y a plus rien, enfin, plus rien d'intéressant. Les belles amphores, on les trouve à partir de trente-cinq mètres, là où la mer ne brasse pas. Là elles sont comme si elles sortaient de la fabrique.

- Et vous les trouvez comme ça, au fond. Il n'y a plus qu'à les ramasser ?

- Ah non. C'est tout un travail. Il faut s'y connaître. Souvent, elles sont sous le sable et il faut les en sortir.

- Et comment vous y prenez-vous ?

- Ca, mon petit, c'est des trucs de plongeurs. Ca ne se dit pas.

- Et comment faites-vous pour les ramener à la surface ? Vous les attachez avec une corde ?

- Penses-tu, ça c'est trop compliqué. On a des sacs ou des bidons, c'est selon. On frappe l'amphore dessus, on gonfle et zou !

Cet homme pouvait nous faire gagner un temps précieux.

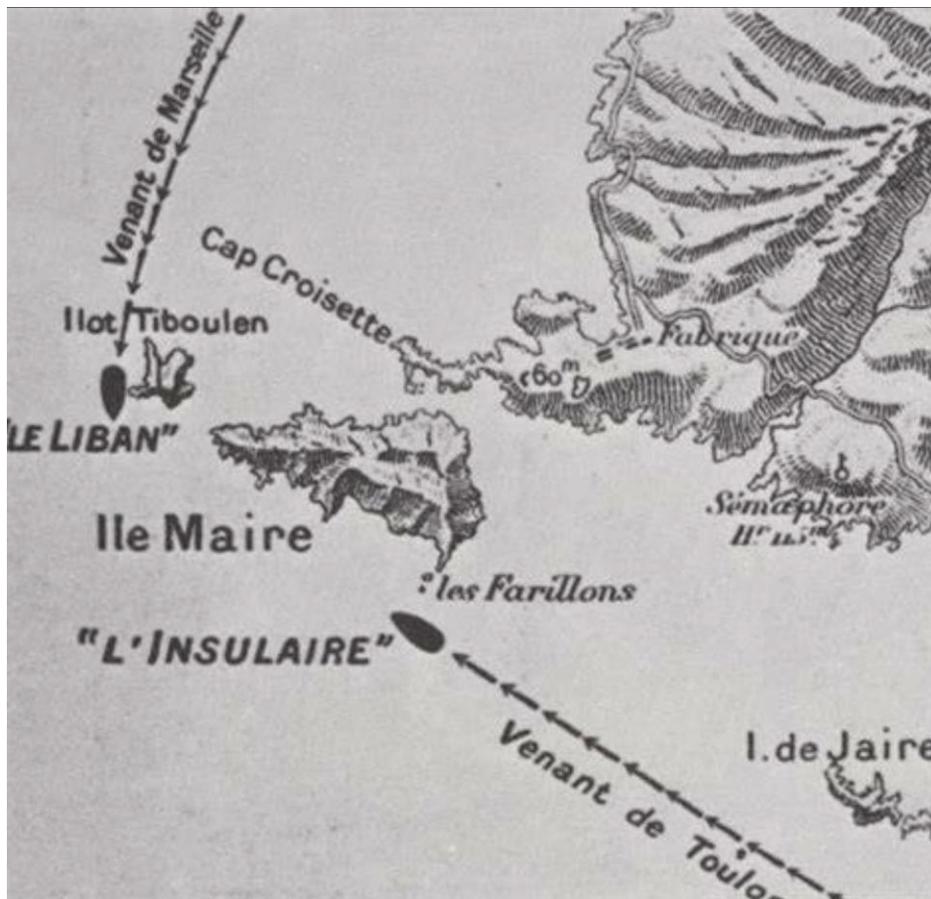
- Vous les gonflez avec quoi ?

- L'appareil, il a un détendeur, avec un embout. Si tu mets le détendeur en bas et l'embout en haut, l'air, il sort tout seul.

- C'est commode.

Jean-Claude s'intéressa aux épaves de bateaux plus modernes.

- Ce courrier de Corse, comment a-t-il coulé ? Était-ce lors d'une tempête particulièrement violente ?



Extrait d'une illustration de l'époque

- Penses-tu, une tempête de ciel bleu, tu veux dire !
- Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?
- Il y avait deux navires, le Liban et l'Insulaire. celui-là il arrivait vers Marseille et l'autre il en partait. Le capitaine du Liban, sachant que c'était beaucoup profond près de l'île, il voulut la montrer de près à ses passagers. Ils étaient tous

massés sous des tentes de pont, à l'avant. Mais quand il ont doublé le cap, ils sont tombé face à l'Insulaire, dont le capitaine avait eu la même idée. Ca tombait mal.

- Alors il y a eu collision ?

- Exactement. Ils se sont rentré dedans, zou. Le capitaine de l'Insulaire, il a mit toute la gomme et il a foncé vers Marseille. Quand il est arrivé là-bas, il avait le bout du nez tout écrasé, mais il flottait encore. Pour lui, pas de problème. On lui a amis les pompes et il a été tiré d'affaire. Mais le capitaine du Liban, il a eu eu une idée qu'il aurait pas du avoir.

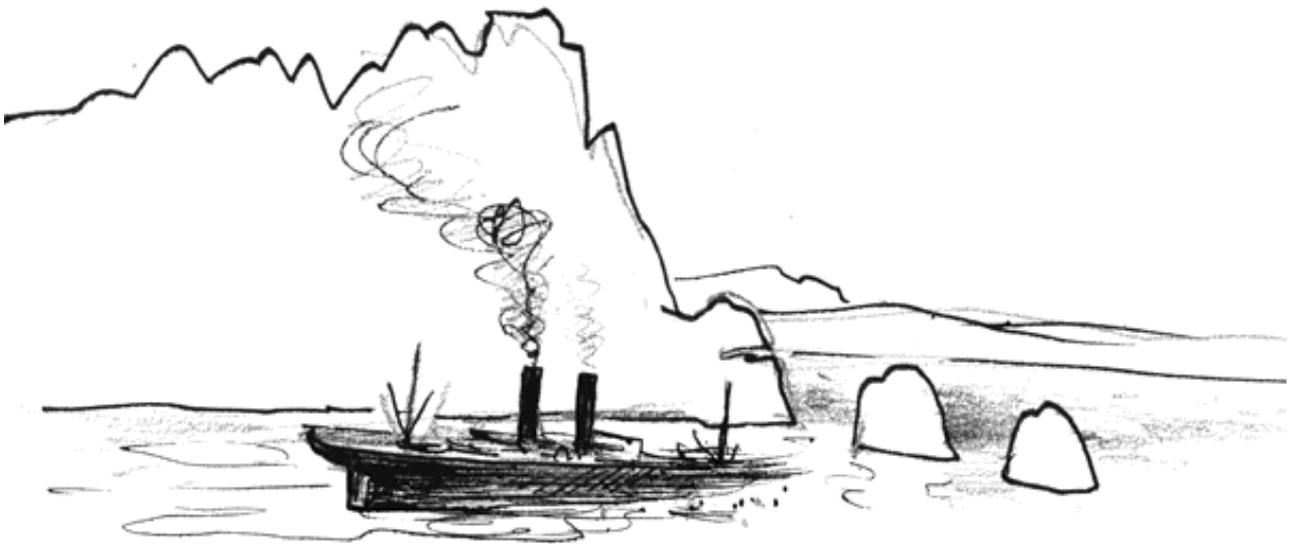
- Il a fait demi-tour pour regagner aussi Marseille ?

- Eh non, justement. En face il y avait un rocher qui se détachait de l'île. Entre les deux il doit y avoir dix, douze brasses, pas plus. Il a fait avant pour essayer de reposer l'avant du bateau en le coinçant entre l'île et le rocher. Mais c'était pas une bonne idée, parce qu'entre les deux il y avait un autre petit rocher, qui était sous l'eau et qui l'a fendu comme un ouvre-boite de sardine. Et avec un trou pareil il a coulé en quelques minutes, par l'avant. Il y a eu quatre cent morts.

- Il y en avait bien qui savaient nager et qui auraient pu prendre pied sur l'île, non ?

- Même, la côte, elle est tout à côté. C'est une petite île qui est juste séparée de la terre par une passe. Mais ce qui s'est passé c'est que quand l'avant il s'est enfoncé, très rapidement,

dès que ce couillon de capitaine a voulu dégager son étrave en battant arrière, tous ces beaux messieurs et ces belles dames, il se sont retrouvé dans la toile de la tente comme des dorades dans un filet.



Naufrage du LIBAN devant l'île Maire - 1907

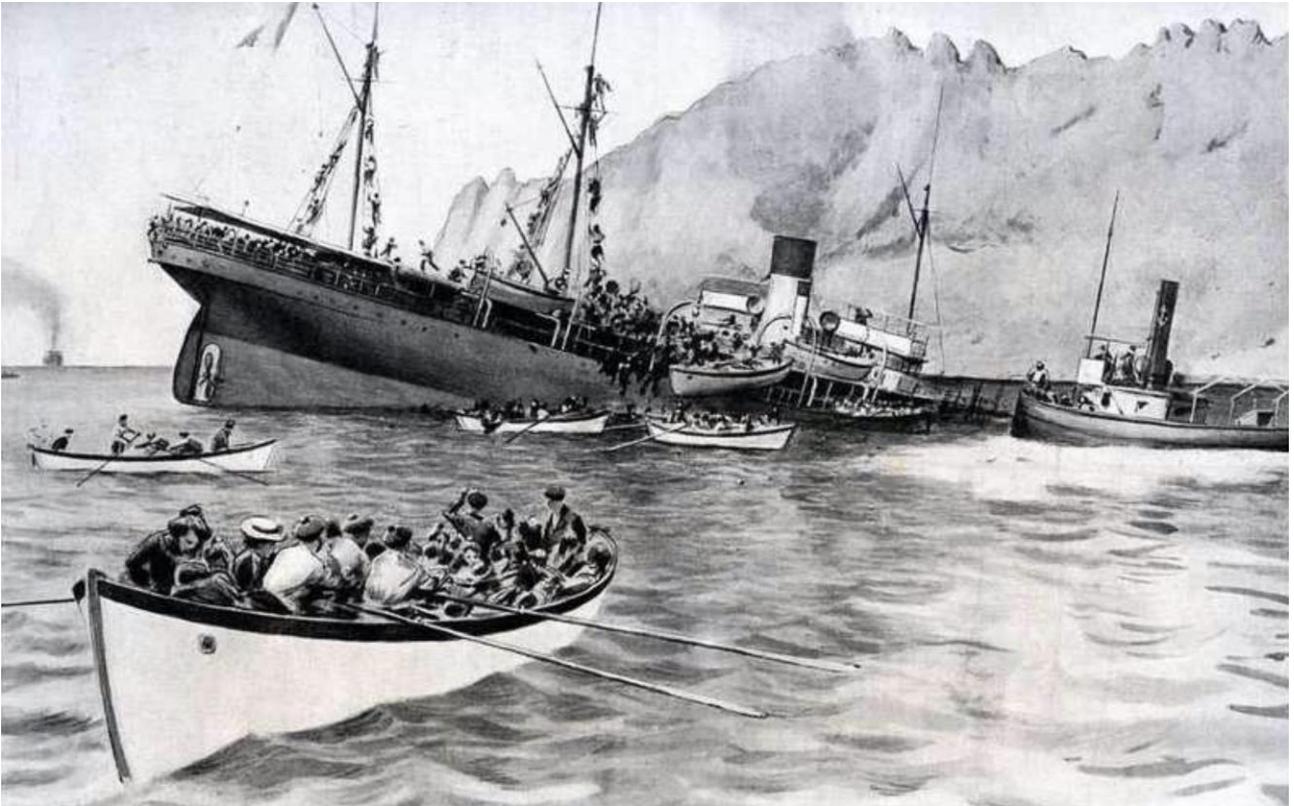
- Quelle horreur !



Le Liban à quai

- Ca a été une catastrophe nationale.
- Le bateau... a pu s'éloigner loin de l'île, demanda Jean-Louis.
- Le trou, il était tellement grand et tellement long, que ça a noyé la machine immédiatement. Il a pas du faire plus de trente mètres.

Trente mètres, notâmes-nous mentalement.



Naufrage du Liban. On voit sur l'arrière le « tau » (toile protégeant du soleil) sous laquelle de nombreux passagers restèrent prisonniers.

L'homme parla alors d'une autre épave, celle d'un cargo armé qu'il nommait la Drôme et qui gisait par soixante mètres de fond. Alors ses yeux se mirent à briller comme des rubis.

- Dans la Drôme, on sait pas ce qu'il y a, mais ce qui est sûr, c'est qu'il y a quelque chose. Il y en a qui parlent de trésor. Il a coulé pendant la guerre de quatorze dix-huit. Il était pris en remorque et il a été torpillé par un sous-marin Allemand. La

torpille l'a touché juste après le château-arrière et il a coulé tellement vite, celui-là, qu'il a entraîné son remorqueur avec lui. L'autre n'a pas eu le temps de larguer le filin.

- Et celui-là aussi est près de la côte ?

- Penses-tu ! Il est au milieu de la baie, sur du sable.

- Mais comment faites-vous pour repérer une épave si loin des côtes ? Elle est marquée avec une bouée ?

- Elle ne tiendrait pas longtemps, ta bouée, avec les tempêtes de labé qu'il y a là-bas. Non, on a des enseignures.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Ce sont des repères qu'on prend sur la côte. Tu as des trucs, des maisons, des cheminées, des bigues, qui se détachent sur les collines, derrière. Il faut deux alignements, et tu croises.

- Et c'est précis ?

- A cette distance de la côte, quelques kilomètres, tu tombes dessus à quelques mètres près. Moi je les ai sur un petit carnet qui ne me quitte jamais.

Il nous parla ensuite des fouilles que faisait Cousteau, près d'un îlot nommé le Grand Congluè. Benoit, le conservateur du musée Borelly de Marseille, qui ne plongeait pas, lui avait donné toute latitude pour explorer un site particulièrement riche.

- Le commandant Cousteau, il a un bateau, l'Espadon³, avec un compresseur à bord. Et de là, on plonge les cruches.

Mais notre homme avait repéré une "connaissance", en l'occurrence une jeune femme qui venait de terminer son service au restaurant. Nous tîmes conseil.

- Avec celle-là, remarqua Jean-Louis, il en a apparemment pour un bon moment. A mon avis il n'y a pas à hésiter. Son carnet doit être quelque part dans sa chambre.

- C'est risqué.

- Non, ils sont partis dîner tous les deux, dans la salle. Ca nous laisse largement le temps, dit Jean-Louis. Et puis l'un de nous n'aura qu'à faire le guet, quand il attaquera le dessert.

- Tu veux dire qu'on va s'introduire dans sa chambre ?

Jean-Louis était, avec le temps, passé maître dans l'art d'ouvrir les portes. Depuis quelques mois, grâce à lui, nous pouvions utiliser les portes de catacombes non seulement pour sortir, mais pour entrer.

La porte ne lui résista pas bien longtemps. Le plongeur n'avait pas grand chose avec lui. En très peu de temps, nous tombâmes sur son carnet. Il n'était pas question d'en recopier le contenu complet. Nous cherchâmes les notes qu'il avait

³ A l'époque, Cousteau n'avait pas encore aménagé un vieux dragueur de mines, qui allait devenir la célèbre Calypso.

prises sur la Drôme, nous les notâmes fébrilement et quittâmes la chambre.

Quand nous fûmes de retour à Paris, nous achetâmes la carte marine de la baie de Marseille, à l'Institut Géographique National, qui donnait toutes les indications sur les profondeurs. Nous passions des soirées entières à la détailler, au point de la savoir par cœur.

Mon oncle Joseph avait fini par faire faillite, comme c'était à prévoir. Ma mère et ma tante possédait la maison de la Baule en indivision. Cette dernière souhaita vendre celle-ci, et avec sa part ma mère acheta une petite maison à Saint-Tropez, rue de la Citadelle, tout près du port des pêcheurs, en lisant une annonce dans un journal. Je pus amener mes deux complices là-bas aux vacances de Pâques et nous apprîmes à manipuler nos scaphandres autonomes en un temps record. Jean-Claude avait acheté un livre sur la plongée qui contenait des tables de décompression ainsi que la manière de s'en servir. Nous avons aussi fait l'acquisition d'un bathymètre et d'un boîtier vitré, résistant à la pression, où nous pouvions mettre une montre ordinaire.

Un ami accepta de nous véhiculer jusqu'à Marseille où nous fîmes des repérages et achetâmes à crédit, en versant des arrhes, un vieux canot pneumatique et un moteur Français hors d'âge de marque Faust, modèle Lucifer. Les moteurs hors-bord Américains, de marque Evinrude ou Johnson, étaient hors de prix. Il ne restait plus qu'à espérer que nous aurions de quoi payer d'ici l'été.

Les mois passèrent. Jean-Louis et Jean-Claude donnaient des leçons à tour de bras. Dans les rues et sur les quais de la Seine je dessinais à en avoir des crampes et chaque mercredi nous partions faire de plein de crânes dans l'ossuaire.

Dans la cave de la tante de Jean-Louis, qui était notre quartier général, nous avons placé un papier qui ressemblait à une feuille de température. En haut une ligne rouge indiquait le prix de l'ensemble canot plus moteur. Une autre ligne indiquait la montée de nos gains.

- A ce train-là on aura peut-être la somme, mais tout juste. Mais quand on aura payé le bateau et son moteur, il ne nous restera rien. Je me demande avec quoi on mangera.

- Bah, on improvisera.

Jean-Claude et Jean-Louis finirent comme d'habitude leur année en toute quiétude et moi, le cancre de la bande, je récoltais mes habituels examens de passage, pour la rentrée.

Jean-Louis réussit à convaincre son frère de lui prêter son scooter, un Lambretta Italien. Le vingt juillet nous descendions les escaliers de la gare Saint-Charles, chargés comme des baudets, avec une tente de camping, quelques vêtements et deux bouteilles de plongée.

Jean-Louis fit la navette pour amener le tout à notre camp de base, le camping de la Calanque Blanche. Celle-ci n'avait de blanc que le nom car les courants y amenaient toutes sortes de détritrus.

Le camping était minable et battu par les vents. Il y avait non loin de là un port étrange, que nous baptisâmes le "port-bouteille". On pénétrait par un étroit goulet dans un petit bassin circulaire où les bateaux, au lieu d'être amarrés à quai, étaient suspendus à des potences comme des jambons.

A moins de mille mètres de notre camping se dessinait l'île Maire qui, la nuit, ressemblait à un vampire inquiétant posé sur la mer. Elle était séparée de la côte par une passe étroite, au bord de laquelle se trouvait un petit port : Croisette, qui était composé d'une douzaine de cabanons blanchis par le sel et les embruns.

Les riverains ne firent aucune difficulté pour que nous puissions mettre notre embarcation sur la place.

- Vous allez partir à la mer avec ce truc pourri ?
- Ma foi, madame, on va essayer.
- Eh bien je vous souhaite bien du courage.

Il en fallait, en effet. Le canot fuyait de manière chronique et il fallut commencer par le réparer. Quant au moteur, n'en parlons pas. Il n'avait qu'un seul cylindre et on le démarrait en enroulant une corde autour d'un plateau rongé par la corrosion. Heureusement Jean-Claude était un mécanicien hors pair. Personnellement mon apprentissage de la mécanique s'était limité au démontage de la voiture de mes cousins, quelques années plus tôt. Quant à Jean-Louis, il n'aurait pas fait la différence entre un moteur et une machine à coudre.



*Le cap Croisette, à l'époque. Au fond, l'île Maïre et l'île de Riou.
Premier plan : le treuil avec lequel on a tiré le requin pèlerin.*



Le port de Croisette, vu de l'île Maire

Montés sur cet esquif nous entreprîmes l'exploration des environs, en commençant par le tour de l'île, dont les oiseaux, mouettes et goélands (que les gens du coin appelaient des "gabians"), étaient les seuls habitants. C'était un endroit extraordinaire, comme on en trouve dans les romans d'aventure. Rien n'y manquait. Il y avait un fortin qui dominait la mer d'une dizaine de mètres, qui constituait un décor semblable à celui du film "Les canons de Navaronne", mais en plus petit. On y accédait par une échelle rouillée, fichée sur une falaise constamment battue par la houle. Le fort n'était que la partie apparente d'un réseau de galeries qui courraient à travers l'île. Il y avait un autre fort, plus petit, tout au sommet, et qui avait du abriter une batterie anti-aérienne ou un radar.

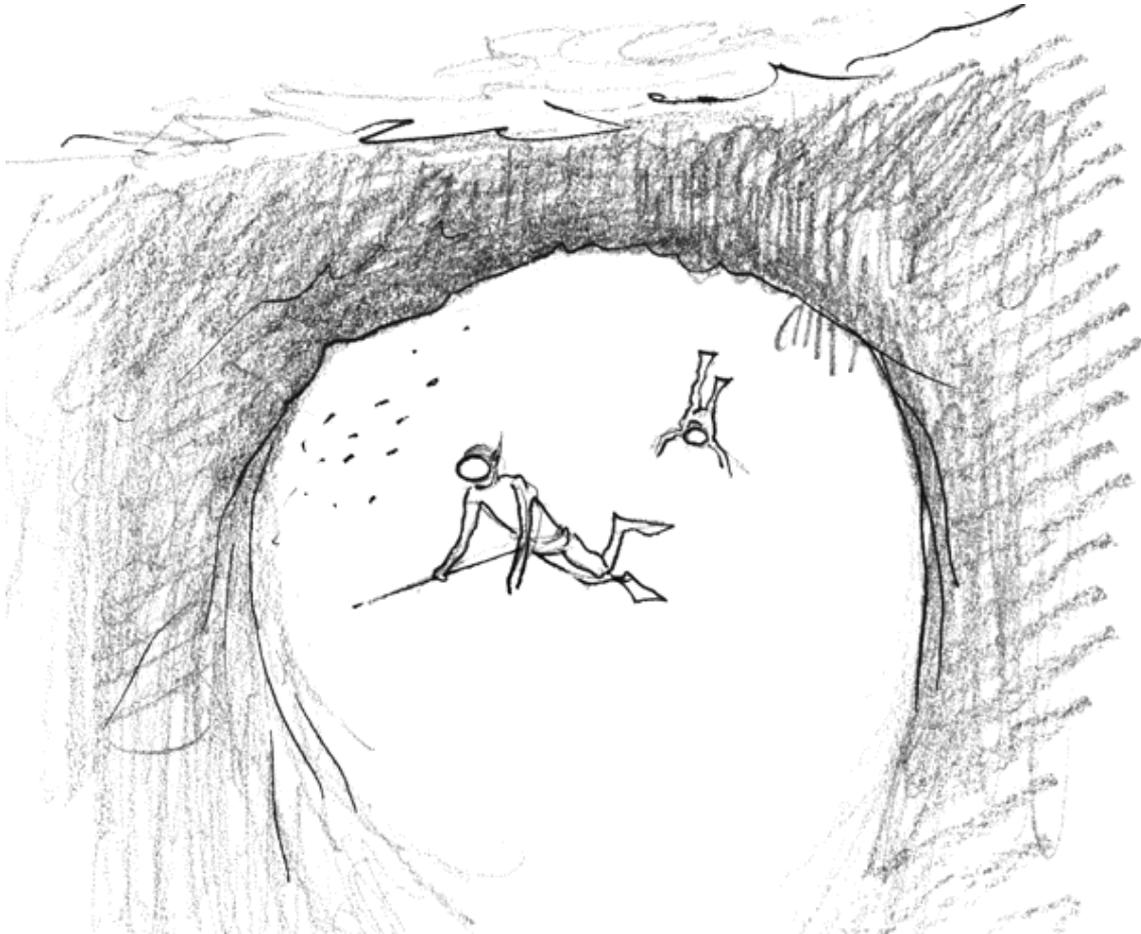
Dans l'ouvrage principal se trouvait une salle où un canon, se déplaçant sur des rails encore en place, pouvait s'escamoter entre deux tirs. Tout était encombré de débris divers, de fils électriques et de câbles rouillés.

Nous repérâmes très facilement le lieu où le Liban avait du couler. Il y avait effectivement deux îlots, hauts d'une dizaine de mètres, et que les autochtones appelaient les "Farillons".



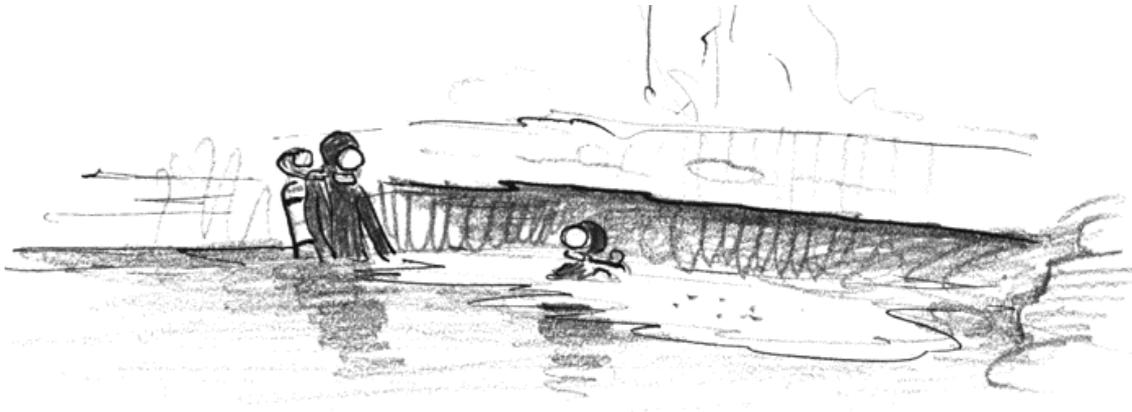
Entre l'île et son plus proche voisin se trouvait effectivement un passage où le malheureux capitaine avait voulu engager son bâtiment, ainsi que le rocher qui avait servi d'ouvre-boite en découpant son navire mieux qu'un iceberg. Nous essayâmes d'apercevoir l'épave depuis la

surface, puis en effectuant quelques descentes en apnée, en vain. Il est vrai que la carte indiquait à cet endroit-là des fonds de de quarante mètres.



En continuant vers l'est on trouvait deux curiosités naturelles. L'une était une arche finement sculptée par la mer, qui fermait un étroit bassin. L'autre était une petite calanque

qui se terminait pas une sorte de margelle, où l'eau bouillonnait sans cesse.



Nous explorâmes les alentours des Farillons et découvriâmes entre les deux rochers une superbe arche, dont la voûte était à moins de dix mètres de profondeur, ce qui faisait qu'on pouvait la passer en libre.

Jamais nous n'avions vu des fonds aussi beaux. la mer était d'un bleu-vert cristallin. De tous les côtés des falaises s'enfonçaient vers des fonds de trente à quarante mètres.

Nous décidâmes d'essayer nos scaphandres dans cette fameuse calanque, dont le bouillonnement nous intriguait. Jean-Claude suggéra que nous plongions carrément dans cette marmite écumeuse, ce que nous fîmes. Deux mètres plus bas une surprise nous attendait. Ce puits communiquait

avec une vaste grotte dont le plafond était entièrement tapissé de corail rouge⁴.



En fin de journée deux d'entre nous devaient se rendre à Marseille avec le scooter pour faire regonfler les deux monobouteilles. Un vieux nommé Méry avait un compresseur antédiluvien avec lequel il montait nos appareils à 150 bars. Cela prenait un temps fou, car il n'avait pas de "tampon", c'est à dire une grosse bouteille dans laquelle il aurait pu stocker l'air comprimé. Son appareil était truffé de chiffons, qu'il arrosait périodiquement, pour refroidir certains éléments, hors d'âge, mais il était bon marché. Vues nos finances, c'était appréciable.

⁴ N'allez pas là-bas pour en trouver. Aujourd'hui, tout a été ramassé jusqu'à la dernière branche, hélas. Or le corail pousse extrêmement lentement. Une branche de vingt centimètre de long est vieille de plusieurs siècles !

Nos bouteilles, achetées à la Spirotechnique, était d'un jaune pimpant. Méry avait d'autres clients, que nous ne faisons qu'entrevoir, qui avaient des appareils qu'ils avaient visiblement fabriqué eux-mêmes, à partir des bouteilles d'oxygène que l'on trouve dans les hôpitaux. Comme elles étaient plus petites que les nôtres, ils les assemblaient par deux, les peignaient en gris, et avaient pour étrange habitude de les transporter dans des sacs.

Notre organisation au camping de la Calanque Blanche était sommaire. Nous dormions dans une tente de l'armée et nous mangions n'importe quoi, le moins cher possible.

Les parents de Jean-Claude voyaient d'un mauvais œil son indépendance toute neuve et lui avaient donné très peu d'argent, de quoi tenir une petite semaine. Ceux de Jean-Louis, âgés, étaient plus libéraux, mais pauvres.

- Il faut absolument, dit Jean-Claude, qu'on trouve de quoi gagner quelques sous sinon dans très peu de temps on aura plus rien à manger.

- L'idéal serait qu'on arrive à tirer quelque chose du fond et qu'on puisse le vendre, mais quoi ?

- A Serres-Chevalier le type avait parlé d'épaves. A l'entendre il y en aurait partout.

- Mais comment les trouver ? Nous n'allons pas multiplier les plongées au hasard. La mer est grande et à chaque fois on ne peut explorer qu'un tout petit bout de terrain.

- Réfléchissons. Imagine que tu te trouves dans un bateau antique par mauvais temps. Ces navires étaient des coques de noix très peu manœuvrantes. Les gouvernails ne furent inventés que beaucoup plus tard.

- Alors, comment se dirigeait-on ?

- J'ai vu ça dans des bouquins. Les marins avaient deux rames, à l'arrière. Par mauvais temps cela devait être complètement inefficace.

- Donc les types se faisaient aisément drosser sur la côte ou sur les rochers, par mauvais temps.

Jean-Claude déroula la carte.

- Les fonds côtiers sont faibles. Comme a dit le gars, si des navires ont coulé là, les tempêtes ont depuis belle lurette réduit les amphores en bouillie. Ce sont les fragments de terre cuite qu'on a trouvés ici et là.

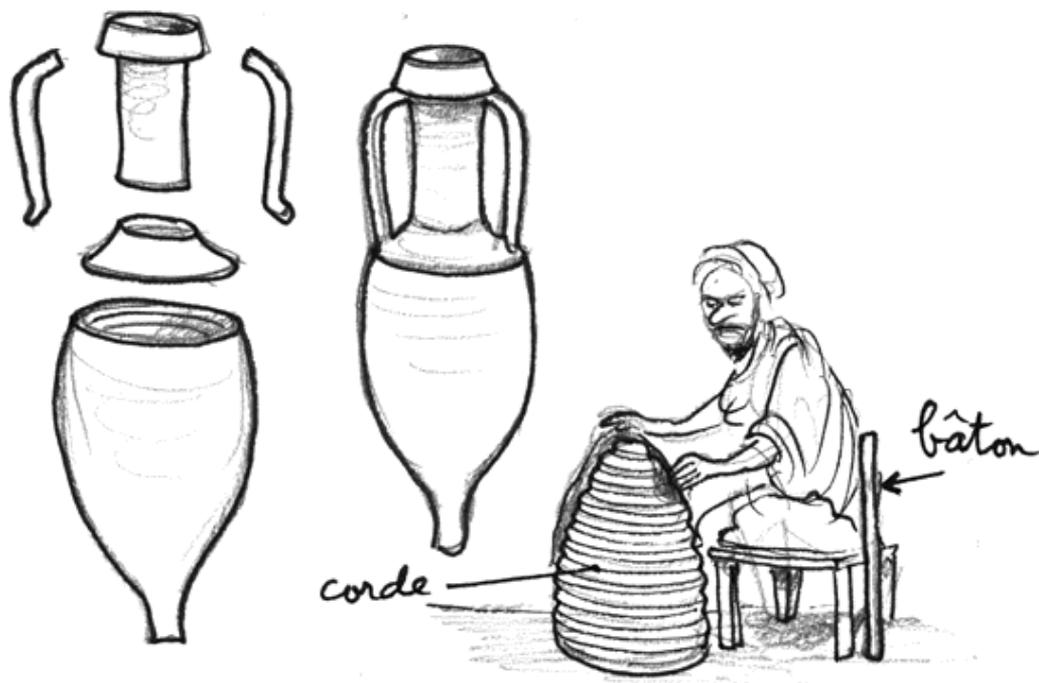
- Tu es sûr que ce sont des débris d'amphores ?

- Les amphores n'étaient pas fabriquées sur des tours de potier. On les faisait en trois morceaux, le ventre, le col et le raccord ventre-col. C'était fabriqué en série, industriellement, partout.

- Mais comment sculpter une amphore sans tour ?

- Les artisans utilisaient une corde et un bâton. Cela se pratique encore comme ça dans des pays comme la

Tunisie. L'ouvrier plante un bâton dans le sol et enroule autour avec dextérité une corde, d'un centimètre et demi de diamètre. Avec cette corde il fabrique la forme intérieure de l'amphore. Puis il plaque dessus de la terre à cuire, à la main. Il lisse ensuite l'extérieur avec un chiffon humide ou une éponge.



- Vu, il laisse sécher, et quand c'est sec, il peut démouler en tirant sur la corde.

Jean-Louis se gratta la tête.

- Cette corde laisse une empreinte à l'intérieur de l'amphore. Ce sont donc ces traces que nous avons vues sur les morceaux de terre cuite que nous avons trouvés. Ils portaient tous des stries parallèles, de la largeur d'un doigt. Donc ces fragments étaient des morceaux d'amphore et non pas des tuiles, comme je l'avais cru.

- Mais ce ne sont pas ces amphores-là qui nous intéressent mais celles qui gisent par plus de trente mètres de fond et qui, celles-là, sont intactes. Il nous faut donc nous orienter vers des endroits où le fond tombe très vite. Ainsi le bateau se fracasse sur les rochers et coule sur place à une profondeur suffisante. Logiquement il devrait y avoir des épaves garnies d'amphores autour de toutes les îles. Mais comment les localiser ?

- L'île qui nous est accessible pour le moment est Maire. Les autres sont trop loin en mer pour notre rafirot. Dans cette région, il y a deux types de tempêtes : le mistral et ce qu'on appelle ici le labé, c'est à dire un fort vent d'est. Logiquement les bateaux qui sont pris par le mistral se fracassent sur la partie nord ou nord est de l'île. Mais là, les fonds ne sont pas très importants, et il y a du sable. Donc, là, nos chances de retrouver des épaves sont faibles. Trop près de l'île, les amphores sont pulvérisées. A plus grande distance tout doit s'être enfoncé dans le sable avec le temps.

- Reste les parties exposées au vent d'est, c'est à dire tout le flanc est de l'île, où la carte indique des fonds rocheux.

- Qu'est-ce que tu ferais si tu avais le vent d'est au cul et qu'il te pousse vers l'île Maire ?

- J'essayerais de ne pas me laisser coincer dans la passe qui la sépare de la côte et de la doubler par le sud.

- Et si tu la rates ?

- Je me paye un des Farillons.

- Donc, logiquement, il devrait y avoir des épaves au pied des Farillons. C'est là que nous devons chercher dès demain.

Nous mîmes ce plan à exécution dès le lendemain. Au troisième jour Jean-Claude et Jean-Louis refirent surface en hurlant.

- Ca y est, on en a trouvé une, par trente-cinq mètres. Il y a des centaines et des centaines d'amphores.

Je plongeais le lendemain avec Jean-Louis et nous retrouvâmes le site sans difficulté. C'était simple : il était juste à l'aplomb des barreaux de l'échelle qui menait au fortin en ruine. A cette profondeur les couleurs disparaissaient et tout semblait gris. On ne distinguait plus la forme du navire dont la coque avait du éclater. Les amphores étaient partiellement ensablées et celles qui émergèrent étaient endommagées. Je voyais difficilement comment nous aurions pu en tirer quoi que ce soit. Nous essayâmes de creuser ici et là, mais ceci ne fit que soulever le sable du fond au point que nous ne voyions plus rien.



Jean-Louis avait emmené un sac de plage, auquel nous accrochâmes une amphore dont il manquait le col. Puis nous insufflâmes de l'air dedans, à l'aide de nos embouts. Quand il fut plein d'air il arracha l'amphore du sable et fila avec elle vers la surface. Nous étions ravis.

Bien que nous ne puissions pas le voir, Jean-Claude était au dessus de nous. Il vit le sac émerger comme un poisson qui sort de l'eau. Mais celui-ci se déchira et l'amphore refit le trajet inverse, comme une bombe et percuta le fond à un mètre de nous.



Nous regagnâmes le port.

- On progresse, mais un sac de plage, ça n'est pas bon. Mieux vaudrait utiliser des bidons d'huile de vingt litres, qu'on récupérerait dans les garages.

Dans les jours qui suivirent nous pûmes sortir deux amphores sans col avec nos bidons.

- Les amphores intactes, et il doit y en avoir, sont dessous, dit Jean-Louis. Il va falloir creuser.

L'opération se révéla problématique. Nous disposions de peu de temps, au fond, une vingtaine de minutes tout au plus, de manière à conserver assez d'air pour nos paliers de décompression. Nous essayâmes différentes techniques. Creuser à la main était totalement inefficace. Alors nous emmenâmes au fond des récipients de taille et de forme variées. Des casseroles, des passoires. Nous les remplissions de sable et nous essayions de transporter celui-ci un peu plus loin. Mais, même en opérant avec précaution, le sable sortait et en quelques minutes nous étions dans le brouillard le plus complet.

- Je crois que nous ne sommes pas seuls sur cette épave, dit Jean-Louis. Lors de notre dernière plongée j'ai repéré un grand trou d'au moins deux mètres de diamètre, qui n'était pas là la veille. Il faisait bien trente centimètres de profondeur. Quelqu'un a fait ce trou, mais je voudrais bien savoir comment il s'y est pris.

Nous ne mîmes pas longtemps à repérer ceux qui se livraient à ces activités. Ils étaient trois, un blond et deux bruns, âgés d'une quarantaine d'années et utilisaient ce qu'on appelle une "bête" c'est à dire une embarcation plus petite que le classique "pointu" Provençal. Ils partaient très tôt le matin, en direction de cette pointe de l'île et visiblement recherchaient la discrétion.

Il arrivaient au port en empruntant le petit chemin taillé à même le roc en charriant sur leur dos des sacs de jute, qui

devaient contenir leurs bouteilles, les mêmes que nous avions vues chez le vieux Méry, qui gonflait les nôtres.

Leur travail achevé, ils repartaient avec leurs sacs sur l'épaule, par le même chemin. A chaque fois il y en avait un plus gros que les autres, qui devait contenir une amphore.

Nous étions assez intimidés par ces trois hommes, qui ressemblaient à des "durs". L'un d'eux semblait nous observer avec amusement et curiosité. Finalement, m'enhardissant, je me présentais à eux.

Celui qui semblait être le chef de la bande s'appelait Poulain et se prénomait Roger. Les deux autres répondaient aux noms de "Rhino" et de Givonne. Comme le second avait un grand nez je n'ai jamais pu savoir s'il s'agissait de son nom ou d'un surnom.

- Alors vous êtes des Parisiens. Et qu'est-ce que vous faites ?

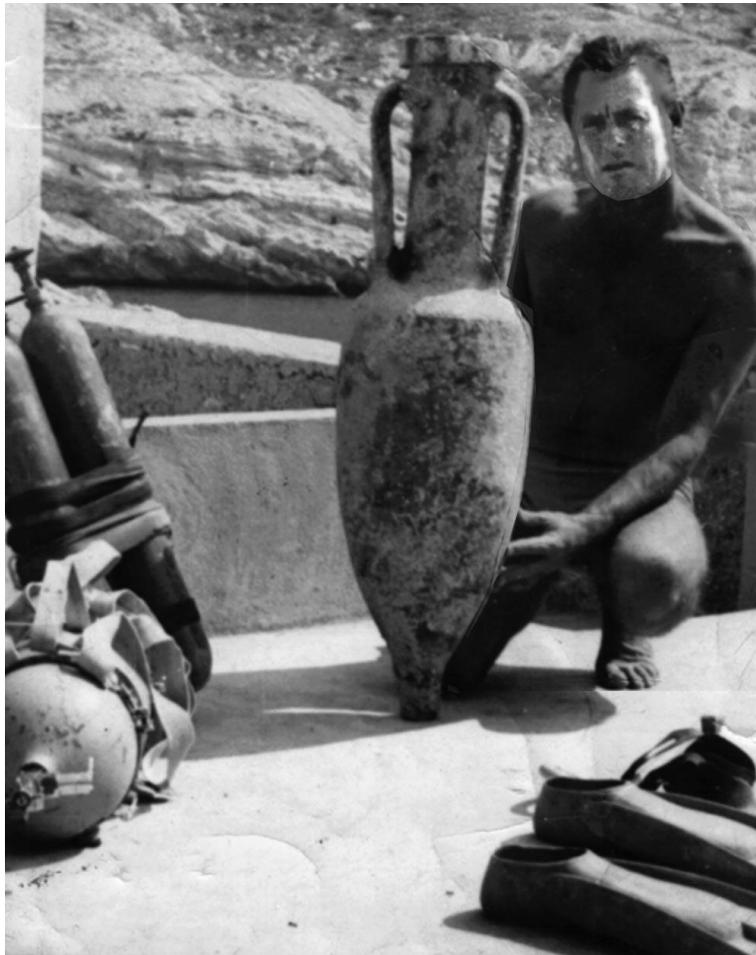
- On essaye de plonger sur l'épave des Farillons.

- Vous savez que c'est interdit. Si la police maritime vous chope, vous pouvez écoper.

- On sait, mais on a pas le choix. On a presque plus d'argent.

Roger se mit à rire.

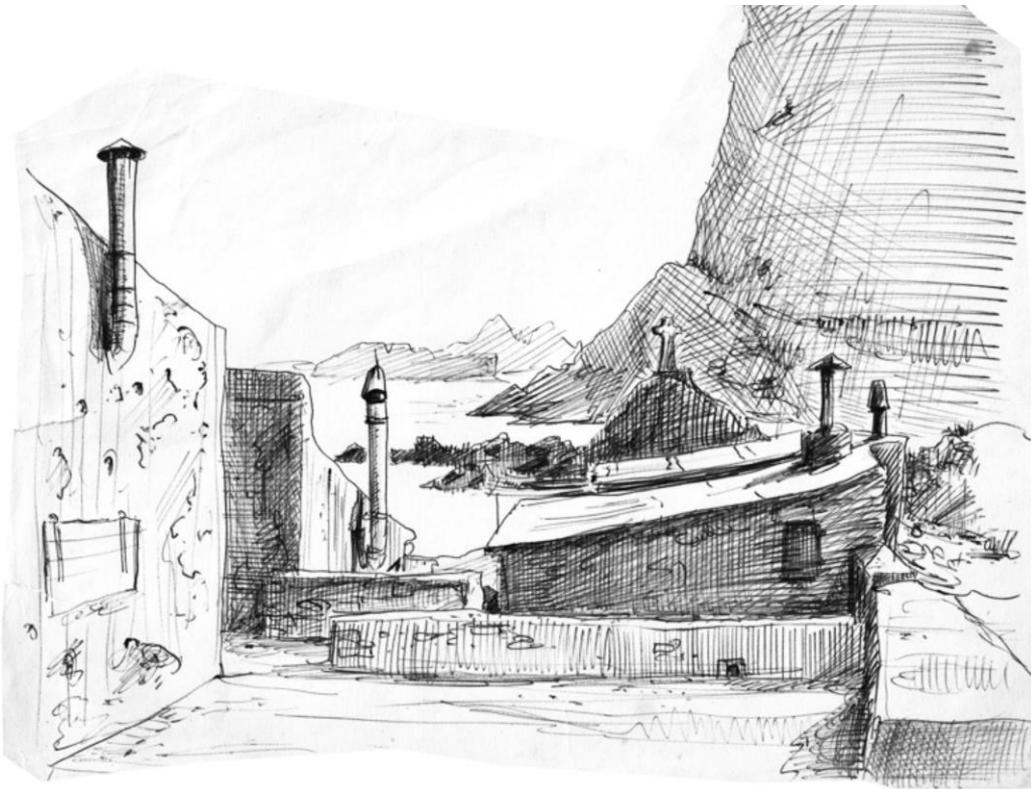
- Pas besoin d'être malin pour le deviner. Avec ce que vous mangez, vous êtes tous les trois maigres comme des coucous.



*Roger Poulain, le seigneur de Croisette (décédé en 2010)
avec une amphore de l'épave des Farillons. Au fond, la passe
de l'île Maire. Au gauche un bibouteille bricolé.*

Roger nous prit en sympathie et accepta de nous emmener sur sa bête, le lendemain. Le bateau était petit, mais nettement plus confortable que notre canot. Impressionnés par leur expérience, nous n'osions souffler mot.

Ils travaillent avec efficacité et utilisaient des gros sacs en caoutchouc noir pour remonter leurs prises. Ils plongeaient chacun à leur tour, seuls. Un quart d'heure après un sac faisait surface. Le bateau manœuvrait rapidement et l'amphore était hissée à bord.



La terrasse du cabanon de Roger. Derrière, Maire, Jarre et Riou



Rhino et sa compagne, sur la terrasse du cabanon de Roger

- Regarde, dit Roger, celle-là a encore son bouchon.

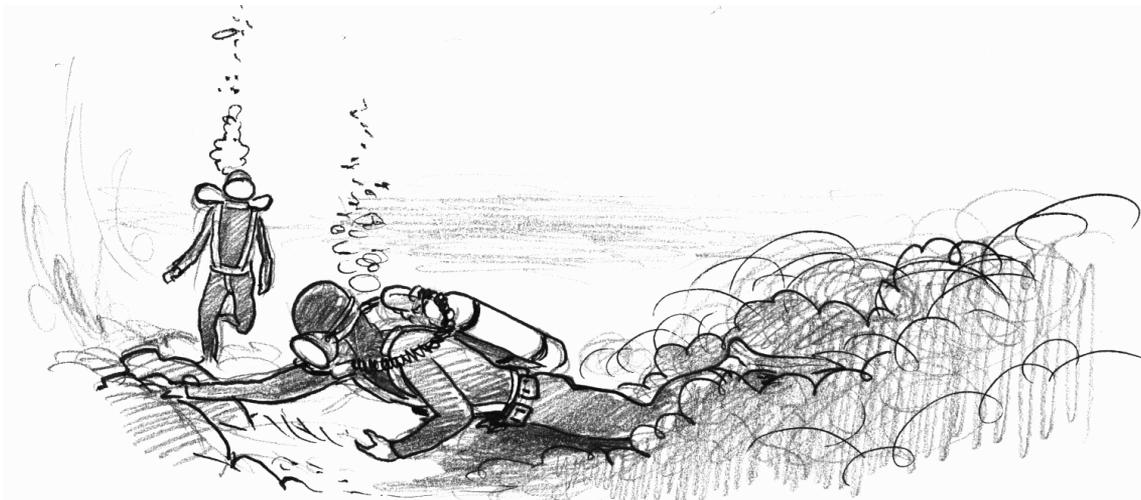
Elle était superbe. A mi-hauteur du col le conduit était obturé par un bouchon de liège surmonté d'un disque de terre de Pouzzolane (un région située au sud de l'Italie). Sur ce disque on voyait des tampons.

- La marque du fabricant, dit Rhino.

Il fit sauter le cachet et m'en fit cadeau, puis arracha le bouchon de liège. Le vin se mit aussitôt à couler, d'un rouge noirâtre. Après un tel séjour au fond il aurait été inutile d'essayer de le boire, mais l'odeur vineuse était très forte. L'amphore, vidée, disparut dans un sac.

- Est-ce que vous nous laisseriez plonger avec vous ?
- Si tu sais tenir ta langue, demain, on t'emmène.

Le lendemain matin, aux aurores, je suivis Roger, qui descendait en palmant comme un cachalot sur son lieu de travail. Il survola le site et choisit rapidement son coin avec l'habitude d'un professionnel. Et là je vis comment il s'y prenait pour creuser ces fameux trous. C'était très astucieux.



Il appuyait sa main gauche sur un point fixe, rocher ou amphore envasée, puis se mettait à palmer. Comme il n'avancait pas, cela entraînait l'eau vers l'arrière. Il soulevait alors le sable avec sa main droite et celui-ci était aspiré avec l'eau. Je voyais le fond se creuser rapidement sous son ventre. Alors apparaissaient les amphores enfouies dans le sable. Quand il estimait que son travail était suffisant, il tirait sur l'amphore de son choix et réussissait à l'extraire. Ensuite il faisait tomber un peu de sable dans le trou, comme un chat qui gratte avec sa patte, après avoir fait ses besoins. La suite, je la connaissais. Il détachait son sac de caoutchouc de sa taille, y fixait l'amphore puis commençait à gonfler avec son embout.

En remontant je fis un palier de décompression, près de la falaise, mais pas lui. Déjà ses coéquipiers prenaient le relais.

Au retour je le questionnais :

- Mais, vous ne faites pas de palier de décompression ? C'est risqué. Les livres disent...

- Mon petit, nous, on a pas le temps pour ces choses-là. Nous, il faut qu'on travaille.

Je n'insistais pas. Les mains de Roger étaient constellées de petites bosses violacées, conséquence, disait-il, d'une allergie aux piqûres d'oursins.

Lorsque le bateau reprit le chemin de Croisette, Roger me dit :

- Ce que tu as vu au fond, tu le gardes pour toi, vu ?

Nous promîmes de garder le secret.

Roger nous apprit à détacher les "violets" des parois rocheuses. Jusqu'ici nous n'avions pas prêté attention à ces bizarres protubérances, qui ressemblaient à de grosses pommes de terre sombres. Ils adhéraient fortement au rocher et il fallait une poigne d'adulte pour les arracher. Nous préférons utiliser une pince "Becro", empruntée à la trousse à outils de Jean-Claude.

Quand on ramenait ces violets en surface, il suffisait de les fendre à l'aide d'un couteau. Ils révélèrent alors leur contenu jaune vif, que nos compagnons semblaient apprécier particulièrement et qui avait un goût iodé prononcé.



les «violets»

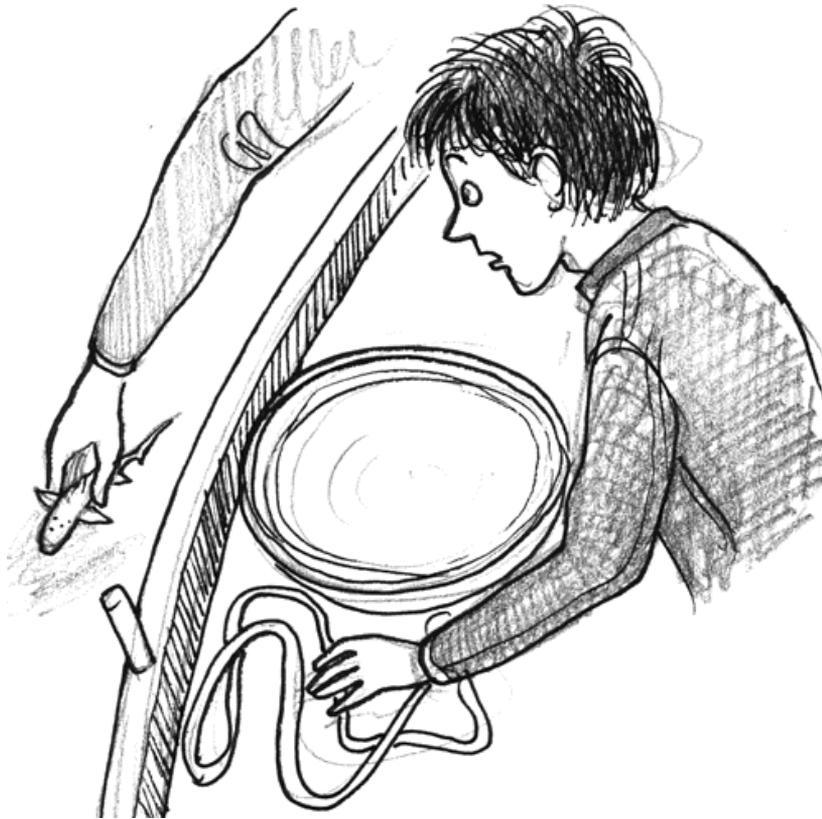
Ces violets étaient assez facile à collecter et nous en fîmes commerce. Les Marseillais semblaient raffoler de cette friandise, qui pouvait servir de monnaie d'échange.

Au fond, Roger savait voir les raies pastenague ensablées, qu'il faisait fuir en les touchant de son piochon. Quand nous remontions, il attirait notre attention sur des choses que nous n'aurions pas remarqué. Du bout de son doigt il délogeait un minuscule gobie, poisson qui s'accroche au rocher à l'aide de ses nageoires pectorales transformées en une sorte de ventouse ou collectait des œufs de roussettes, qui ressemblent à des sachets de plastique portant à leurs extrémité des filaments qui s'entortillent autour des algues. Je savais ce que c'était et j'avais souvent vu, quand j'étais enfant, ces capsules, vidées de leur contenu, sur le sable des plages Bretonne.

En surface il prit une cuvette qui traînait dans le bateau et la remplit d'eau de mer.

- Tu vas voir, on va jouer à l'accoucheur.

L'œuf était plein. Avec la pointe de son couteau, Roger y pratiqua une incision et sortit la jeune roussette, qui y était lovée. Elle sortit et tomba dans la cuvette.



- Mais elle ne bouge pas !

- Attends, il faut lui faire une peu de respiration artificielle.

Roger lui pinça alors la tête pour obliger la bouche à s'ouvrir. Puis il agita l'animal dans la cuvette pour créer une circulation d'eau à la hauteur de ses branchies. Au bout de quelques secondes le minuscule requin se mit à frétiller.

- Allez, dit Roger en le rejetant à la mer, va jouer avec tes petits camarades !

Il possédait un cabanon, à Croisette. Au bout de quelques semaines nous gagnâmes sa confiance et il nous proposa d'y loger, en son absence. Il était composé d'une petite pièce, surmontée d'une sorte de grenier on nous pouvions dormir. En bas il y avait un poêle à mazout primitif, pour la saison froide. Roger, Rhino et Givonne plongeaient à Croisette, été comme hiver, chaque fois que le temps le permettait.

Ils avaient leur réseau de revente, à Marseille et dans les environs. Mais vendre ces amphores restait problématique. La loi punissait ceux qui se livraient à un tel pillage. Mais ils gagnaient bien leur vie. Ils avaient tous exercé d'autres métiers avant de "plonger les cruches". Roger, par exemple, avait été tourneur-fraiseur.

Nous nous sentions gênés d'opérer sur ce site, qu'ils considéraient visiblement comme leur propriété.

Un jour Roger nous emmena plus loin au large, vers l'île de Riou. C'était un endroit superbe. Il y avait une petite plage où on pouvait aborder et où ils nous laissèrent, pour aller plonger sur un site dont ils ne souhaitaient pas nous révéler l'emplacement. Pendant leur absence nous explorâmes le coin. Il y avait deux petit tamaris qui donnaient un peu d'ombre.

Jean-Claude, qui avait l'âme d'un Sherlock Holmès, se mit à réfléchir tout haut.

- Cette crique semble assez profonde pour permettre à des bateaux d'ancrer. Nous sommes montés tout à l'heure au

sommet de l'île et nous y avons trouvé, tout au sommet, un abri taillé dans la roche.

- Bien sûr, dit Jean-Louis, très féru d'archéologie, ce promontoire devait servir de phare. On y brûlait du bois pour signaler, de loin, l'entrée du port de Marseille, qui à cette époque s'appelait Phocée.

- Supposons, dit Jean-Claude, que j'aie un navire et que je veuille le mettre à l'abri. Je pense que je le mettrais par là.

Et il pointa son index vers un endroit de la crique abrité des vents. En cherchant parmi les roches aux alentours nous en découvrîmes deux, de part et d'autre du plan d'eau, qui portaient des traces d'usure dues au haussières utilisées par les navigateurs lorsqu'ils voulaient maintenir leurs bateaux latéralement en posant ce qu'on appelle en termes de marine un "traversier". Ces indications nous permirent de situer avec précision l'endroit où devait stationner l'embarcation. Nous y fîmes quelques plongées en libre. Les poulpes posés sur le sable, en nous voyant, rassemblaient leurs tentacules sous eux et prenaient la couleur du sable, par mimétisme, grâce à leurs chromatophores.

J'aperçus au fond un étrange objet rond et je sondais. Mais il n'était pas simplement posé sur le sable. C'était tout simplement l'extrémité du col d'une amphore.

Nous nous relayâmes pour l'extraire et elle finit par céder. Elle n'était pas entière, mais c'était bel et bien la moitié d'une amphore à olives, de forme sphérique.

Nos trois Marseillais revinrent de leur plongée à l'est de l'île. Roger sourit en voyant de loin notre trouvaille.

- Ah, je vois que vous commencez à apprendre le métier. Mais ici vous ne trouverez que des amphores cassées. Ce sont celles que les marins balançaient par dessus bord après une longue traversée, en provenance du sud de l'Italie.

Pendant qu'ils se restauraient je continuais d'explorer la calanque. Le jeu des poulpes m'amusait. Ce sont des animaux fort intelligents, en dépit de leur aspect primitif, qui chassent à l'affût, car ce sont de piètres nageurs. La plupart du temps ils s'embusquent dans un trou de rocher, ou dans une amphore cassée, lorsqu'ils hantent les épaves. Ils cachent alors un de leurs deux yeux avec l'une de leur tentacule et en enfouissent une autre sous le sable.

Pour attirer les poissons, forts curieux de nature, ils ont un truc : ils disposent sur cette sorte de jardin des objets brillants, qu'ils trouvent ici et là. Le poisson s'approche alors et la tentacule jaillit du sable, capturant la proie.

Mon poulpe avait disposé sur son terrain de chasse des capsules de bouteilles de limonade. Je m'amusais à le faire enrager. C'est un truc classique. On approche sa main en la faisant onduler pour imiter la nage d'un poisson. Le poulpe semble alors s'agiter et son œil unique fixe cette proie potentielle avec avidité. Au moment où on perçoit sous le sable le mouvement de sa tentacule prédatrice, prête à jaillir, on éloigne la main, et on recommence, jusqu'à ce que le poulpe soit dans tous ses états. Parfois cette exaspération

entraîne chez lui des changements de couleur un peu anarchiques.



J'avoue que ça n'est pas très gentil d'embêter ainsi un poulpe pendant qu'il travaille, mais il faut avouer que c'est assez amusant.

Mon poulpe finit par partir, furieux, en marche arrière, en lâchant son nuage, et l'explorais son antre. J'y trouvais des galets ronds, que je mis dans mon slip.

Quand nous fûmes de retour j'eus l'idée de mettre ces galets dans du vinaigre, trouvé dans le cabanon de Roger. En fait il ne s'agissait pas de galets, mais d'anciens objets, jadis brillants, que le poulpe, ou plutôt son lointain ancêtre, avait utilisé comme appâts. Deux étaient de simples bouts de métal rouillé, mais les trois autres nous arrachèrent des cris de surprise. Il y avait deux Louis et une piécette d'argent. Sur

une de ses faces on voyait une tête stylisée et sur l'autre un char. Elle portait l'inscription :

KATANAIΩN

C'est un génitif pluriel, dit Jean-Louis, dont les connaissances en Grec étaient très supérieures aux miennes. Cela veut dire "de Catane", qui est une ancienne colonie Grecque du sud de l'Italie. C'est une tétradrachme. J'ai vu de photos semblables dans un livre.

Nous cachâmes cette découverte à nos nouveaux amis. Roger vida les sacs de jute pour examiner les prises de la journée. Cette fois ils ne ramenaient pas d'amphores mais de belles assiettes brunes et noires, de différentes tailles.

Jean-Louis examina les objets un à un, en plissant les yeux.

- C'est du Campanien. Ca vient du sud de l'Italie. Ces assiettes sont noircies à la litharge de plomb. Ca c'est un kylix et ça un olpi. Et celui-là, c'est ce qu'on appelle un plat à poisson. Regardez, il a une forme concave, de cône très plat, avec au centre une cuvette, pour mettre la sauce.

Les assiettes étaient marquées à l'aide d'un poinçon portant un motif évoquant la forme d'une feuille. Au dos, en quatre endroit, la couleur manquait. Jean-Louis en donna l'explication :

- Ce sont les doigts du potier, quand il saisit l'assiette après l'avoir badigeonnée.

- Oh, tu t'y connais, toi, lâcha Givonne interloqué ?

Jean-Louis essuya ses lunettes et prit un air modeste.

- Parce pour nous, continua le Marseillais avec un grand rire, une gamelle, c'est une gamelle.

Rhino enchaîna :

- Tu crois que les petits pourraient mieux nous vendre cette camelote, eux qui s'y connaissent ? Ils se feraient moins avoir par les antiquaires, non ?

Roger trouva l'idée intéressante. Les assiettes étaient plus faciles à camoufler que les amphores et nous pouvions les transporter sur notre scooter. Cette activité de revendeurs apporta une réponse confortable à nos problèmes de finance pour le reste des vacances.

Délivrés des problèmes matériels, nous nous mîmes à plonger pour notre propre plaisir. Ce genre d'activité dépassait l'entendement de Roger. Quand il nous présentait à des "connaissances" il disait régulièrement :

- Ce sont des Parisiens. Quand ils plongent, il ne prennent rien et se contentent de regarder.

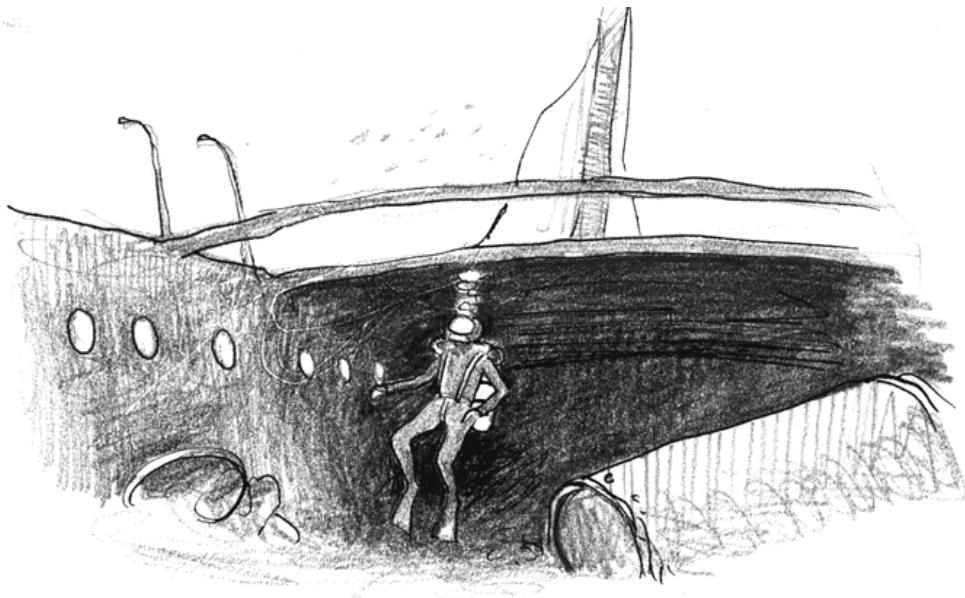
Nous avions quand même au passage vendu notre tétradrachme un bon prix.

Chapitre V

La vie à Croisette.

Roger nous indiqua volontiers les coordonnées du Liban :

- C'est pas difficile. Tu prends le milieu des deux Farillons, celui du dehors et celui du dedans. Tu tire droit sur vingt brasses et c'est juste en dessous.



L'épave du Liban, à l'époque, aujourd'hui effondrée.

Je n'avais jamais vu d'épave. Nous tombâmes sur l'étrave, dès la première plongée. Elle se dressait, légèrement inclinée sur babord. On voyait le treuil de l'ancre, sur le pont. Nous pénétrâmes à l'intérieur par un panneau de cale en dérangeant des nuées de poissons. Les salles intérieures étaient éclairées par des séries de hublots. Ceux-ci manquaient, ayant déjà été récupérés par nos trois amis et revendus.

Les "porte-manteaux", pièces de fer auxquelles sont accrochés les canots de sauvetage, étaient couverts de concrétions. Sur l'arrière j'aperçus un énorme poisson-lune qui me regarda quelques temps avec son grand œil rond, puis prit la fuite en conjuguant les mouvements de sa nageoire dorsale et de son unique nageoire pectorale.

La vente des assiettes nous avaient permis d'acheter quelques équipements et nous avions maintenant des lampes torches chromées, qu'on allumait ou éteignait par un mouvement de vissage et que l'on fixait au poignet par une dragonne. Nous poursuivîmes pendant les jours suivants, grâce à ces lampes, l'exploration de l'épave, chambre après chambre, cabine après cabine. On y trouvait de tout, en particulier des bouteilles couvertes de belles concrétions violettes. Un jour, dans une des cuisines, je vis jaillir un congre interminable, qui avait le diamètre d'une chambre à air d'automobile. Nous cohabitons de manière très désagréable dans un espace assez exigü et je choisis de lui flanquer un bon coup de lampe sur la tête. Il eut probablement aussi peur que moi.

En dehors de cet incident mineur, tout se passa bien. Nous étions méthodiques, précis et prudents. Et surtout, nous formions une équipe bien soudée. Quand deux d'entre nous étaient à l'eau, le troisième exerçait sur eux une surveillance sans faille, toujours prêt à leur prêter secours. Au fond, nous ne nous quittions pas d'une semelle.

Nous avions appris à saisir les langoustes avec une main gantée. Auparavant Roger nous avait fait croire qu'on les capturait en saisissant l'extrémité de leurs antennes et en les tordant et évidemment, nous l'avions cru.

Nous dînions souvent avec Roger et les autres, dans le cabanon. Roger n'était pas Marseillais d'origine, mais Lillois. Il était moins bavard que les deux autres, Marseillais de souche.

- Les mérours, disait Rhino, au Cap Camarat, tu les trouves sur les arbres !

Nous étions au pays des galéjades et ces deux-là n'étaient pas en reste sur ce terrain-là.

Un jour, disait Givonne, j'étais chez mon cousin, qui habite Seattle, en Amérique. Il a un ami qui est pilote d'avion à réaction et qui m'a emmené voler dessus. On a fait des tonneaux et des loopings.

Toi ? Disait Poulain, qu'est-ce que tu racontes encore ? Tu as fait de l'avion à réaction en Amérique. Tu vas encore nous faire passer pour des couillons devant les Parisiens. Et c'était quoi, ton avion à réaction ?

- C'était . . . un F-86.

- Mais, le F-86 en principe est monoplace, commentais-je.

Givonne fut prit de court un instant, puis leva son index en décrétant :

- C'est qu'il y a beaucoup plus de place que l'on croit dans un monoplace !

Dans leur bouche tout devenait coloré. La moindre histoire de pêche prenait une tournure extraordinaire. Rhino aimait à raconter une pêche au congre :

- Un jour je vois un fiella⁵. Je le ferre, il se colle dans une rague⁶. Je tire sur le fer, il vient que l'arète !

Givonne prétendait qu'un jour il avait fait une plongée d'une heure à cinquante mètre (ce qui est déjà un mensonge de taille). Ayant regagné le bateau il avait été pris d'une envie de pisser. Ce faisant, à cause de l'azote dissous son urine était sortie "comme de la limonade".

Le cabanon recevait de temps à autre des visiteurs. Parmi ceux-ci se trouvait un certain Braumé, un ancien de "l'affaire du Combinatti". A travers Roger, Rhino et Givonne, nous découvrons toute une frange du milieu Marseillais.

Le Combinatti était une vieille histoire, des années cinquante. C'était un bateau qui faisait entre Marseille et Tanger le trafic de cigarettes et qui appartenait à des Corses. Entre bandes rivales ils se disputaient leur part du marché. Un jour les choses tournèrent mal et on retrouva le Combinatti à la dérive, tous ses occupants ayant été transformés en passoire.

A Marseille la chose vira en vendetta et dura pendant des années. Il y eut des dizaines de morts et quelques rares survivants. Braumé était l'un d'eux. Il vivait dans une angoisse constante et n'acceptait de se déplacer que la nuit, armé jusqu'aux dents. Un soir il nous avait dit :

⁵ Fiella : congre en Provençal.

⁶ Une fissure de rocher.

- Moi, tout ce que je demande, c'est un bout de pain, un bout d'oignon et pas cette paoure⁷ au ventre que dès qu'on frappe à la porte tu sautes par la fenêtre.

Un autre habitué du cabanon, aussi haut en couleur, était un habitant de Cassis nommé Giordano. Avec un nommé Mattei dont les bras étaient comme des cuisses, il faisait de la récupération sous-marine en découpant des épaves au chalumeau.

Giordano était un joueur invétéré qui avait deux bateaux dont l'un s'appelait le "rien ne va plus" et l'autre "impair et manque". Roger adorait lui faire raconter l'histoire de son procès. L'affaire remontait à quelques années. Des Italiens avaient voulu monter un important trafic d'alcool. Mais au lieu de débarquer des caisses de bouteilles ou des tonneaux, quelque part, ceux-ci avaient imaginé carrément de transvaser l'alcool depuis un bateau jusqu'à la terre, dans un camion citerne, à l'aide d'un pipe-line. L'affaire devait se négocier dans la calanque de Callelongue, toute proche du port de Croisette.

Il fallait un plongeur expérimenté pour préparer le pipe-line et effectuer le raccord, sous l'eau. Giordano fut embauché. Hélas, cette nuit-là, ils manquèrent de chance ou peut-être ne graissèrent-ils pas suffisamment la patte aux gens de la police maritime. Toujours est-il qu'ils se firent prendre, furent emprisonnés et jugés. Mais les policiers ne découvrirent pas le pipe-line, que les marins réussirent à jeter in extremis à la mer.

⁷ La peur en provençal

Quand Giordano fut conduit à la barre, le juge lui demanda

- Et toi, que faisais tu à bord de ce bateau cette nuit-là ?

- Eh bien voilà. Ce soir-là j'étais parti faire la pêche à la palangrotte⁸, au large de Cassis. Alors oune grand vent d'est s'est levé. J'avais les rames parties et me dis "Giordano, tu es fichu".

- Et alors ?

- Eh bien, monsieur le juge, j'ai prié. Il ne me restait plus que cela à faire. Alors j'ai vu dans le ciel la madone, trois croix, et en dessous, le cargo !

Les nuits à Croisette étaient souvent ponctuées par des explosions. Pas mal de gens pêchaient à la dynamite. Il était facile de repérer ceux qui se livraient à cette activité, en général en partant du port des Goudes, tout à côté de Croisette : beaucoup avaient des doigts en moins.

Pour cette tâche les pêcheurs emmenaient fréquemment avec eux des plongeurs. Pendant que les premiers récupéraient les poissons commotionnés en surface, les autres ramassaient ceux qui gisaient sur le fond. Il était clair que nos trois amis prêtaient

Les activités de Roger, Rhino et Givonne étaient très diversifiées. De jour pratiquement désert, le port de Croisette

⁸ Ligne comportant plusieurs hameçons.

s'animait souvent la nuit. On voyait des bateaux accoster tous feux éteints et des silhouettes débarquer des caisses.

Comme nous avons été témoins d'une telle scène et en avons parlé à Roger, celui-ci répliqua aussitôt, péremptoire :

- Quand vous entendez des bruits de moteur dans le port, la nuit, dites-vous bien que ce sont des choses qui ne vous regardent pas et restez bien sagement au fond de vos sacs de couchage. Ces gens-là ne rigolent pas du tout. Si jamais ils vous chopent, c'est au fond de l'eau, dans un morceau de grillage lesté que vous finirez.

Nous décidâmes qu'il était plus prudent de tenir compte de ces sages conseils.

En même temps que nous accumulions les plongées, dans des conditions très diverses, nous nous entraînions sans cesse. Nous savions, au fond, respirer à deux sur une même embout, enlever nos masques, les remettre et les remplir de nouveau d'air en soufflant avec le nez, tête basculée en arrière. Au cas où nos détendeurs auraient été soudain hors d'usage, cas que nous avons envisagé, nous pouvions remonter en libre de quarante mètres de fond. Dans ces cas-là l'air contenu dans les poumons se dilate d'un facteur cinq. Il faut donc ouvrir la bouche et le laisser sortir. Le plongeur remonte alors dans un essaim de bulles. C'est indispensable, car si on retient cet air dans ses poumons, sa dilatation peut faire éclater les alvéoles pulmonaires et entraîner une hémorragie.

Nous avons, avec nos gains, acheté une troisième bouteille, de secours. Elle aurait pu ainsi servir à faire faire un palier à

l'un de nous, s'il avait du abandonner son appareil au fond. Sur ce plan nous étions très stricts et nous avions pour principe d'en faire plutôt plus que moins, alors qu'aucun de nos trois amis Marseillais ne respectait ces lois de décompression.

Pourtant on parlait souvent d'hommes qui a avaient été victimes d'accidents irrémédiables pour ne pas avoir pris ce genre de précaution. Un certain Léo, du Lavandou, un ancien corailleur, était parait-il dans une petite voiture roulante depuis des années, à la suite d'un accident de ce genre.

Nous pensions que cette vie était trop belle pour la compromettre en prenant un risque inconsidéré. ce qui ne nous empêchait pas de vouloir jouir pleinement des possibilités qu'offraient la région.

Les catacombes de la mer.

Un jour un type de petite taille nommé Poudevigne passa au cabanon. On aurait dit un homme gai de nature, dont la vie aurait été brisée par quelque drame. Parfois son regard devenait vague et la tristesse semblait le submerger.

J'interrogeais Poulain.

- Pou ? il ne se remet pas de ce qui lui est arrivé, c'est tout.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- C'était un des lieutenants de Cousteau. Un jour un Américain débarqua, un certain Conrad Limbaugh. Il parait

que là-bas, c'était une sorte de Cousteau Français, qui dirigeait un institut d'océanographie réputé, ou quelque chose de ce genre. A cette époque, quand des plongeurs étrangers venaient à Marseille, on leur faisait voir la curiosité du coin, le trou.

- Quel trou ?

- Tu sais que les Calanques qui sont entre Marseille et Cassis sont pleines des fissures et de trous à travers lesquels se déverse de l'eau douce, dont personne ne sait d'où elle vient. De très loin, sans doute. C'est pour cela que près des falaises, l'eau est si froide.

- Le débit est à ce point important ?

- Je comprends ! A Port-miou il y a même carrément une véritable rivière souterraine qui, en certains endroits, est large comme un tunnel de chemin de fer.

Quand Limbaugh est venu, Pou a été chargé de la lui faire visiter. L'Américain avait une caméra sous-marine et voulait faire un film. Ils sont partis là-bas tous les deux. Au départ il y a une salle assez vaste, puis ça continue par un boyau. Mais c'est loin d'être simple. En fait c'est un véritable dédale. L'Américain, enthousiasmé, est parti devant comme un fou et Pou l'a perdu de vue, et l'autre s'est égaré dans ces galeries.

Poudevigne, qui était allé cent fois dans cet endroit, n'avait pas jugé bon de prendre une corde, qui l'aurait encombré. Mais il n'avait pas prévu de comportement de son compagnon. Alors il s'est mis à le chercher partout. Comme

la profondeur est relativement faible, ça ne dépasse pas vingt mètres en certains endroits, on peut y rester une bonne heure. Mais le temps passait et Pou, qui ne retrouvait pas l'Américain, commençait à être à court d'air. Il devait tirer sur son détenteur comme un fou. Finalement, à moitié asphyxié, il est sorti. Il a alors pris sa voiture et a filé à Marseille pour aller chercher du secours. Dans le réseau souterrain, on trouve quelques rares poches d'air, parfois très loin de l'entrée. Il était possible que Limbaugh en ait trouvé une et s'y soit réfugié. Alors ils sont tous repartis là-bas en catastrophe. La nuit tombait. Ils ont nagé jusqu'aux poches d'air qu'ils connaissaient, mais n'ont pas retrouvé le gars.

- On ne l'a jamais retrouvé ?

- Si, une semaine après. En fait, après avoir erré dans ce labyrinthe, quand il avait finalement retrouvé le boyau principal, la rivière proprement dite, il s'était trompé de sens et avait nagé vers l'amont au lieu d'aller vers l'aval.

- Mais la rivière débite ?

- Seulement quand il y a de grosses pluies. Comme le boyau est très large, dedans, c'est presque imperceptible. Il aurait du s'arrêter et regarder dans quel sens l'eau s'écoulait. Mais Limbaugh ne connaissait pas le grottes et il a du s'affoler. Tu sais, sous l'eau, quand on s'affole, on est foutu. En plus le fond est couvert d'une vase extrêmement fine, qui se soulève au moindre coup de palme, et alors tu ne vois plus rien. Ça devient noir comme de l'encre.

Nous discutâmes tous les trois de cette fameuse résurgence. Etait-il sérieux d'aller s'y aventurer ?

- A mon avis ça dépend des précautions que l'on prend et des limites que l'on s'impose, dit Jean-Claude. On devrait commencer par louer du matériel de façon à emmener chacun deux scaphandres, un sur le dos et un sur le ventre. Et c'est comme pour les catacombes. Il faut absolument un fil d'Ariane, qui permette de retrouver à coup sûr le chemin du retour. Il nous faut aussi plusieurs lampes. Roger nous en prêtera.

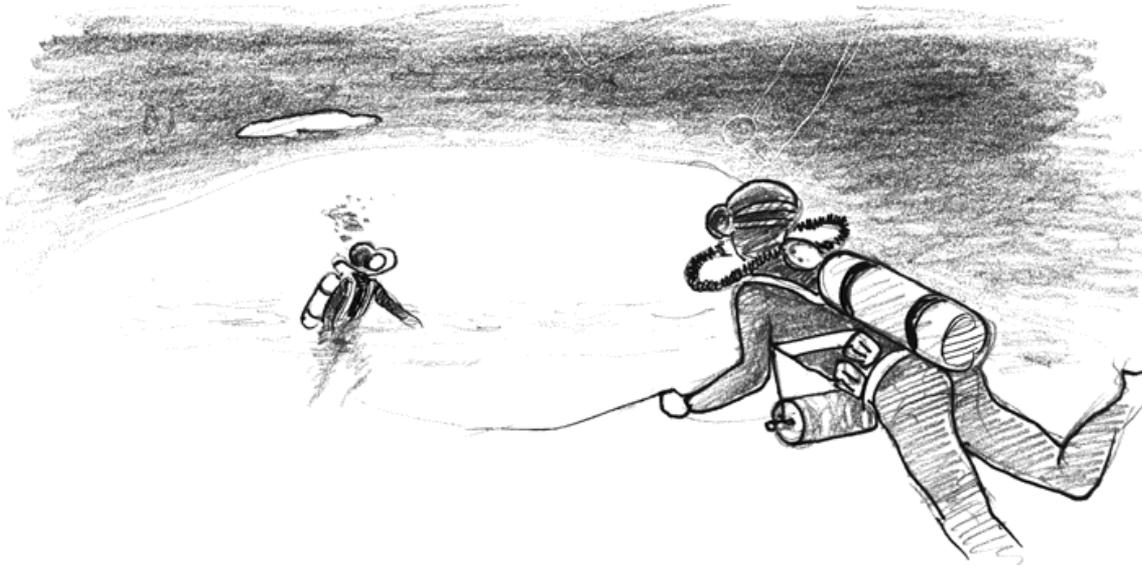
Emmener un filin de fort diamètre eut été malcommode. Par ailleurs il aurait été vain de laisser quelqu'un à la sortie, avec cette corde en main. En effet il suffit que celle-ci frotte sur deux ou trois endroits pour que le signaux transmis par les plongeurs ne passent plus.

Nous trouvâmes chez un quincaillier une bobine de ficelle de chanvre, assez solide. Avec ce filin nous fîmes des reconnaissances, en nous limitant à quelques dizaines de mètres de l'entrée. L'endroit était fascinant. A l'endroit où la rivière débouchait dans la Calanque, l'eau changeait d'aspect. Elle était trouble, non parce qu'elle contenait des particules en suspension, mais parce qu'en fait c'était un mélange d'eau de mer et d'eau douce, que les spécialistes de spéléologie sous-marine appellent de la "vaseline". On obtient un phénomène analogue en mélangeant de l'alcool et de l'eau, dans un verre.

Nous franchîmes le grand porche avec précaution. A l'intérieur une surprise nous attendait. En fait l'eau douce,

plus légère, s'écoulait sur l'eau de mer. Dans cette première salle, entre le plafond et l'éboulis constituant le fond, il y avait au plus quelques mètres. A mi-hauteur se trouvait la frontière entre l'eau saumâtre, trouble et l'eau douce, pure comme du cristal.

Quand on franchissait cette surface, on avait l'impression d'émerger, de se retrouver à l'air libre. Aucune particule en suspension ne diffusait plus la lumière et on ne voyait même plus le pinceau des torches sous-marine, seulement la tache de lumière qui se formait sur la roche.



Le jour arrivait, par l'entrée et donnait à la salle un aspect fantastique, d'un magnifique vert émeraude. A dix mètres de moi je voyais le corps de Jean-Claude, enfoncé de moitié dans la "vaseline". Ses jambes et son buste étaient troubles, mais son corps était parfaitement net. On aurait dit qu'il

émergeait en surface alors qu'en fait tout son corps baignait dans cet élément liquide d'un genre un peu particulier.

Dans cette eau nageaient d'énormes loups, de plusieurs kilos, seuls habitants des lieux. L'interface entre les deux milieux fluides, d'une belle couleur verte, n'était pas parfaitement plan. Il y avait des vagues, des ondulations figées. On aurait cru nager dans un océan où le temps se serait arrêté.

Sur la droite s'ouvrait une grande salle, dont le fond était jonché de milliers de coquilles d'huîtres. Jean-Louis nous avait dit que la région avait été émergée, lors de la dernière glaciation. La mer s'était alors retirée et cette salle avait tout simplement été habitée par des hommes, à l'époque préhistorique, et ces coquilles n'étaient que les reliefs de leurs repas.

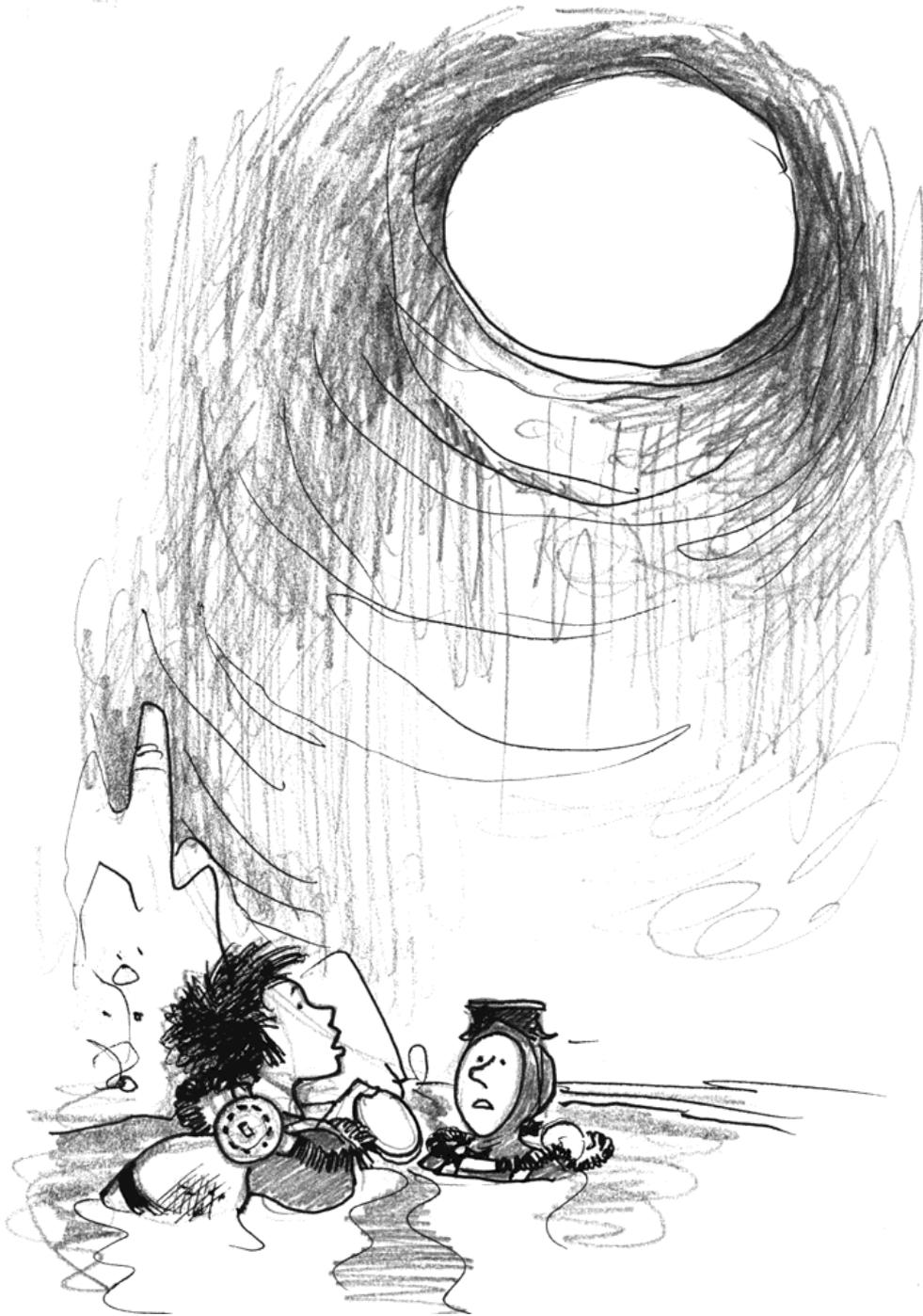
A vingt ou trente mètres du porche, situé maintenant sous le niveau de la mer, se trouvait un aven, un puits communiquant avec la surface, de quelques mètres de diamètre, d'où tombait une lumière féérique. Nous fîmes surface et la grotte résonna de nos cris de surprise.

En contre-bas se trouvait un éboulis cahotique. Sur la gauche nous trouvâmes un boyau où nous nous engagâmes avec prudence, en tenant fermement notre fil salvateur et qui conduisait à une grotte magnifiquement décorée par des stalactites colorés.

- Fantastique ! dit Jean-Claude.

- Je crois que pour cette première plongée on s'en tiendra là.
C'est un monde que nous ne connaissons pas. Il faut réfléchir.

- Tout à fait d'accord avec toi.



En quelques jours nous pûmes dresser une carte assez précise de cette sortie de la rivière souterraine. Celle-ci débouchait à quelque distance de l'aven, comme une gueule énorme et sombre.

Nous décidâmes d'y faire une reconnaissance unique, après avoir bien préparé notre coup. Comme nous l'avait dit Roger, le fond était bien couvert d'un limon extrêmement fin, qui ne demandait qu'à se soulever au moindre coup de palme. Il fallait s'habituer à progresser dans un milieu aussi étrange, à densité variable. Selon le pourcentage d'eau de mer, notre flotabilité changeait. Quand celui-ci était important la force d'Archimède nous emmenait au plafond, au milieu des stalactites. Il fallait alors rester parfaitement immobile, pour éviter que nos tuyaux annelés ne s'y accrochent. La technique consistait alors à vider ses poumons, pour se détacher de la paroi et descendre, lentement.

Inversement quand nous traversions des poches d'eau douce, nous tombions comme des cailloux et nos jambes s'enfonçaient dans la vase. Palmer eut été alors la dernière chose à faire. Il fallait alors au contraire rester éviter de faire le moindre geste et emplir ses poumons au maximum pour laisser cette même force d'Archimède nous dégager doucement de ce piège extrêmement dangereux.

Nous apprîmes rapidement à contrôler notre flottabilité, comme des sous-marins qui ajustent leur "pesée".

A quelques dizaines de mètres de l'entrée du boyau, celui-ci s'élargissait en une vaste salle, d'une vingtaine de mètres de profondeur. A cet endroit la lumière du jour ne pénétrait plus

et nous étions dans l'obscurité la plus totale, que seule perçait la lumière de nos lampes. L'eau était si pure dans cette grotte que l'ombre des stalactites, éclairées par nos lampes, s'inscrivait sur la roche, en arrière-plan, selon un contour parfaitement net.



En regardant vers le bas on aurait pu avoir une impression de vertige. Nous ne nagions pas, nous avions l'impression de voler.

En déroulant notre fil d'Ariane nous progressâmes rapidement dans le boyau, sur plusieurs centaines de mètres. Notre vitesse était le garant de notre sécurité. Nos deux scaphandres ne nous gênaient pas car nous les avions bien fixé l'un à l'autre. L'air que nous exhaliions formait au plafond des petites taches qui ressemblaient à des flaques de mercure.

Quand la bobine de trois cent mètres eut été déroulée, nous fîmes demi-tour et nous regagnâmes la sortie.

- Eh bien, c'est quelque chose !

- Je crois qu'on se limitera là.

- Tout à fait d'accord. Il y a des choses où il faut savoir s'arrêter. On a vu la rivière, revenons à des plongées moins problématiques.

Ce qui m'avait fasciné, c'était la salle encombrées de coquilles. J'essayais d'imaginer quelle avait pu être la vie des gens qui, trente mille ans plus tôt, avaient hanté ces lieux. Ils avaient fait des feux, dont la fumée était sortie par cette cheminée naturelle qu'était l'aven. Il avaient dormi là, pendant des siècles, des millénaires. Peut-être avaient-ils tracé sur les parois des dessins, comme à Lascaux, que la mer avait effacé. Sous la vase devait se trouver les traces de leurs activités, des outils, des silex, peut être des restes humains.

Le climat était très froid à cette époque, nous disait Jean-Louis. Toute la Provence était couverte de glace. Nos lointains ancêtres chassaient l'ours et l'auroch. Comme le montra beaucoup plus tard l'extraordinaire découverte du plongeur Cosquer, dans une grotte située à quelques

kilomètres de là, dans la région, à cette époque, il y avait même des pingouins.

Roger et les autres avaient fini par nous considérer non comme des touristes, mais comme des collègues. Nous participions à leur travail, sur le site de Farillons. Ensemble nous dégagions des amphores et nous les vendions.

Il fallait sans cesse ruser avec la police maritime, dont on apercevait souvent la vedette, qui patrouillait. Dans ces cas-là Roger manœuvrait la "bête" et la cachait dans le petit bassin, un sud de l'île Maire, en passant sous le porche de pierre. Ainsi elle devenait invisible.

Nous aimions cette vie. On se levait très tôt, quand la mer était calme. Roger et les autres n'habitaient pas le cabanon mais logeaient dans de petits appartement, en ville. Le matin ils arrivaient, on s'équipait et on partait travailler.

Le requin.

Un jour un des habitants de Croisette arriva au cabanon, très excité.

- Dites, les parisiens, il y a un requin tigre dans la passe !
- Un requin tigre, dans cette région !

Nous mîmes le canot à l'eau pour aller voir. Effectivement, sous six mètres d'eau on pouvait voir un véritable monstre,

immobile, qui mesurait plus de quatre mètres. Sa queue en forme de faux faisait à elle seule plus d'un mètre de haut.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- Je n'en sais rien. Il n'a pas l'air de bouger.

L'idée de capturer cet animal germa dans nos esprits.

- On pourrait lui passer une corde autour de la queue ?

- Et après, dit Jean-Louis, qu'est-ce qu'on fait ? Il démarre et arrache le tableau arrière de notre canot !

- Avoue que c'est quand même tentant.

- Certes.

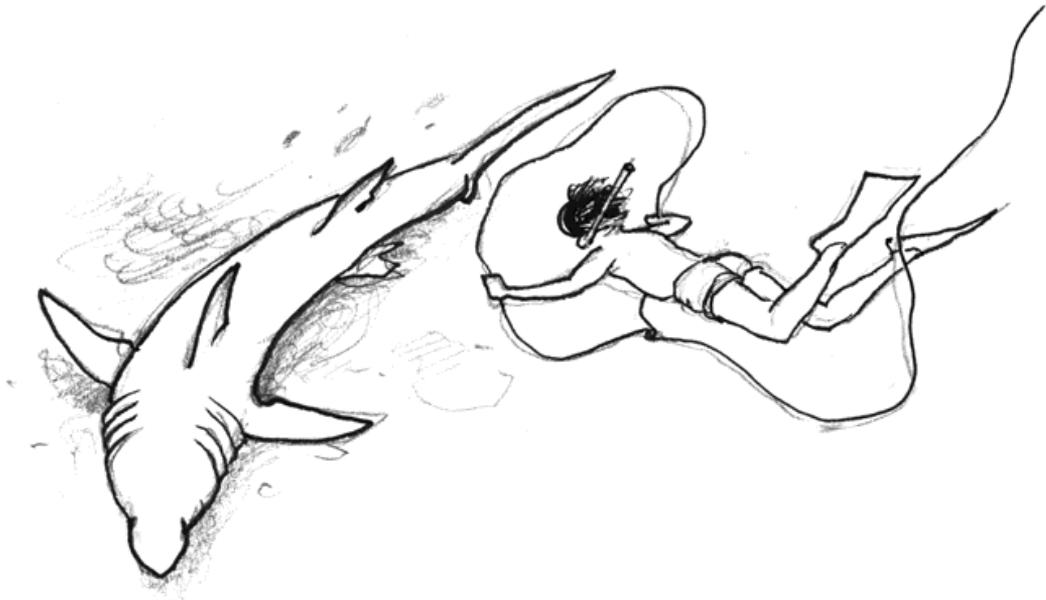
Il y avait au cabanon de nombreuses longueurs de corde assez solide. Mais, sur la plage, se trouvait un petit treuil servant à tirer les bateaux au sec. Or le requin était quasiment à l'entrée du port.

- Je sais ce qu'on va faire, dit Jean-Claude. On va dérouler le câble du treuil, au maximum, et y attacher les cordes les plus solides que nous trouverons et on fera un nœud coulant. Puis l'un de nous ira le lui passer autour de la queue. Le treuil nous servira de moulinet.

Nous mîmes notre projet à exécution. Pêcher un requin d'aussi grande taille était une aventure qui nous excitait beaucoup.

Quand le piège fut mis en place nous retournâmes au dessus du requin.

- Il ne bouge pas. Il est peut-être mort ?
- Avec ces bêtes là, on ne sait jamais. IL est peut-être en train de réfléchir.
- De toute façon on tente le coup.

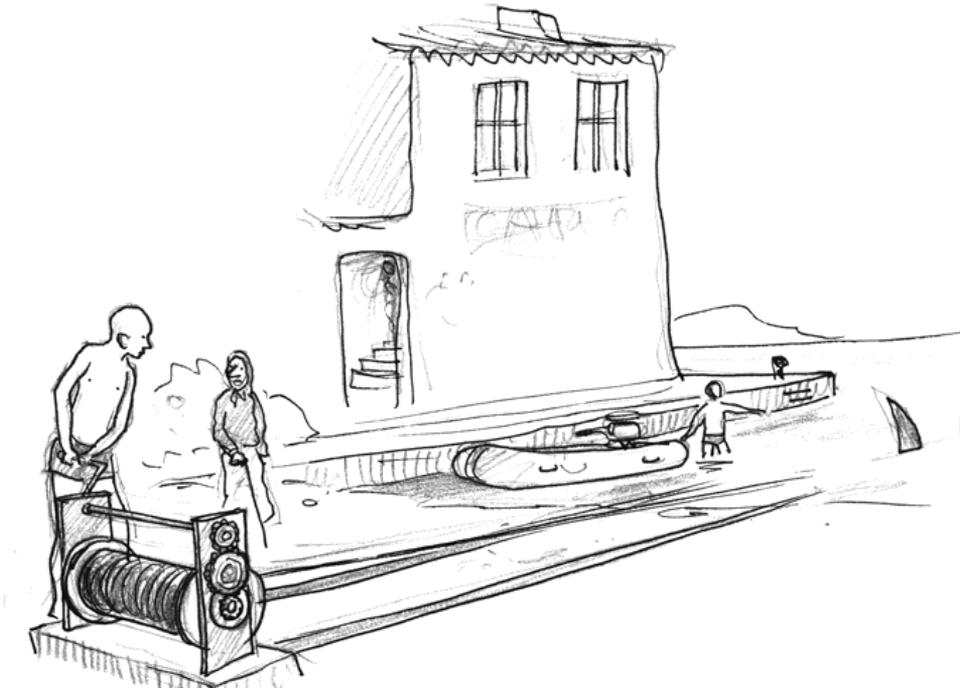


Nous tirâmes à la courte-paille et le sort tomba sur Jean-Louis. Il approcha le monstre par l'arrière et lui passa délicatement la corde autour de la queue, puis remonta prestement dans l'embarcation. Puis nous mîmes le moteur en

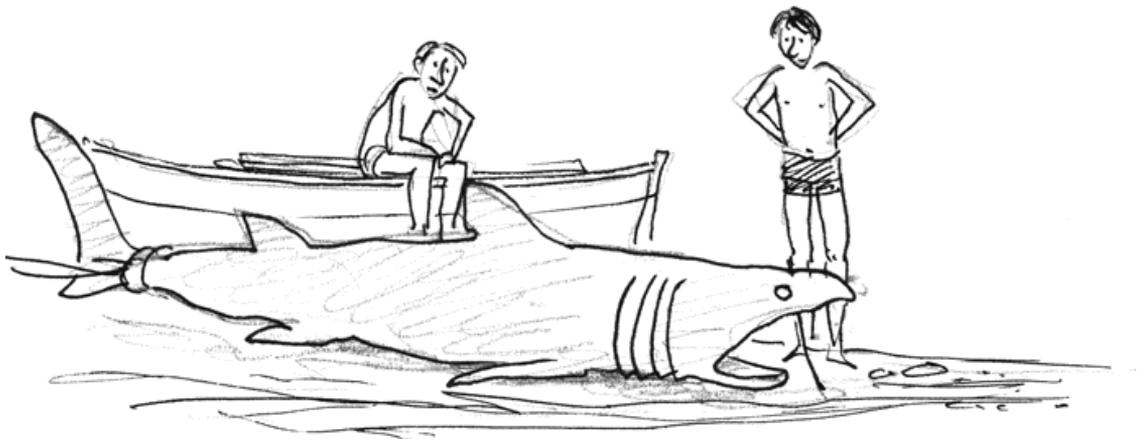
marche et regagnâmes la plage. Les habitants de la calanque nous regardaient avec perplexité.

Nous manœuvrâmes le treuil et la corde se tendit. Avec un tel moulinet nous aurions pu tirer au sec une petite baleine.

Quand la queue du monstre émergea, les habitants du port poussèrent un cri de stupeur. Mais le requin se débattit mollement et en quelques minutes nous l'avions mis au sec, sur plage.



Il était énorme et mesurait du bout du nez à la queue quatre mètres vingt. Je reconnus, non un requin-tigre mais un pélerin. C'est une espèce qui s'apparente au requin-baleine, qui possède une gueule énorme, dans laquelle un homme pourrait aisément pénétrer, laquelle est dépourvue de dents. Il navigue alors, bouche ouverte, à travers les bancs de plancton, qu'il capture à l'aide de filtres situés sur ses branchies, qui font presque le tour de sa tête.



Je ne sais pas ce que faisait cet animal dans la passe. Ordinairement il hante les grands fonds. Mais nous avons eu dans les jours précédents un fort Mistral.

Les gens croient que l'eau est froide après un fort Mistral parce que le vent accélère l'évaporation. Mais les choses se passent tout autrement. Au voisinage des côtes se trouve un plateau continental. Celui qui borde l'anse de Marseille et les Calanques et qui va jusqu'aux plus lointaines îles, ne dépasse pas les deux cent mètres de fond. Au delà commencent les véritables abysses.



Le requin. Au fond, le treuil ayant servi pour le tirer hors de l'eau. A droite, moi, à) côté de Poudevigne. Une barre à béton tient ouvert la bouche du requin de 4 mètres.

Il y a en fait des requins, en Méditerranée, mais ils se tiennent dans les grands fonds. Il y a de tout, des pélerins, mais aussi des lamies et de dangereux requins-renards, à la longue queue en forme de faux, qui atteignent souvent plus de trois mètres et que les pêcheurs prennent parfois dans leurs filets ou dans leurs chaluts. Comme ils hantent les grandes profondeurs ils représentent un risque faible pour les baigneurs.

Mais quand le Mistral souffle pendant plusieurs jours, il déplace la couche d'eau chaude vers le large. Alors les eaux profondes remontent vers les côtes. Il faut une semaine pour que l'eau du plateau continental soit entièrement remplacée

par cette eau froide, venue du fond. Il y a alors des requins, qui suivent ce mouvement, en particulier parce qu'ils accompagnent leur source de nourriture. C'est ce qui était arrivé à notre brave pélerin, qui avait peut-être attrapé un "froid-et-chaud".

Des gens se déplacèrent de Marseille pour voir le monstre. Pour l'occasion, ce qui était exceptionnel, nous empruntâmes un appareil de photo pour faire quelques photos. C'était un événement qui valait d'être fixé sur la pellicule. J'ai gardé ces quelques clichés, jaunis par le temps.

Le requin mit plusieurs heures à mourir, en se déshydratant au soleil. A un moment une dame s'approcha, et voulut montrer l'animal à sa petite fille.

- Tu vois, ça c'est un requin que les Parisiens ont pêché ce matin.

Et elle toucha ses ouïes de son ombrelle. La bête eut alors un sursaut nerveux, releva la tête et ouvrit la bouche et les badauds s'enfuirent, terrifiés.

Cet exploit n'impressionna guère Roger, qui en avait vu d'autres. Rhino raconta qu'il en avait vu un, de sept mètres, en pleine eau, près d'un tombant de l'île de Riou.

- Bien sûr, ceux-là n'ont pas de dents, mais s'ils te collent un coup de queue, ils te ruinent !

Après avoir pris quelques clichés nous coupâmes les ailerons de l'animal et nous le remorquâmes au milieu de la

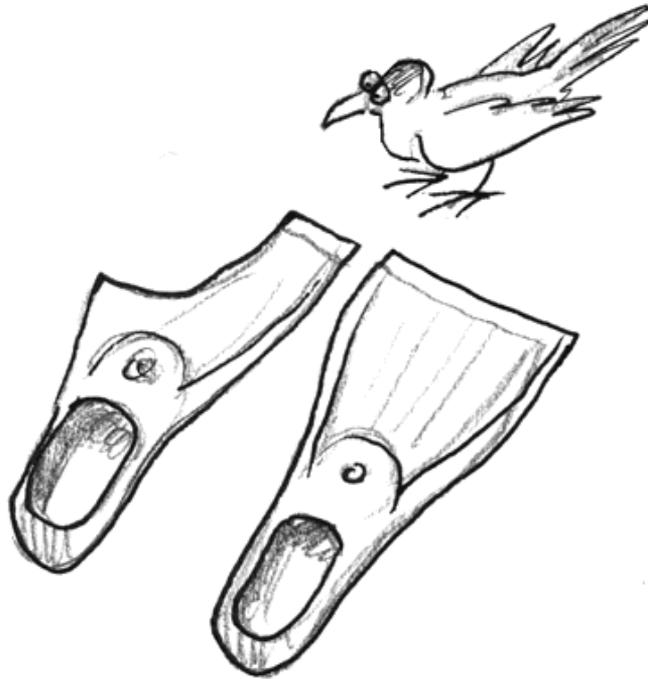
passé pour éviter qu'il n'empuantisse le port en se putréfiant. Nous essayâmes de les accommoder, mais ils se révélèrent hélas immangeables.

Roger attaqué par un requin.

Cette même semaine, toujours après ce fort mistral, ils allèrent plonger sur une épave située à côté de l'île de Planier, au vingt kilomètres au large et qui porte un phare, moderne celui-là, signalant l'entrée de la baie.

Roger revint en milieu de journée, après une plongée effectuée à cinquante mètres. Il me montra l'une de ses palmes, sectionnée au ras des orteils comme à l'aide d'un rasoir, selon une découpe circulaire.

- Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'étais au fond, en train de dévaser une cruche, lorsque je me suis senti tiré par la jambe et secoué. Je n'ai rien vu, mais quand je me suis mis à palmer, je suis parti de travers et c'est alors que j'ai vu qu'elle avait été sectionnée.



- Ca, dis-je, c'est une attaque de requin. Ils commencent par mordre, puis font de violents mouvements de mâchoire pour utiliser leurs dents comme une scie. C'est pour cela que la découpe est si nette.

- Eh bien, conclut Roger, s'il voulait avoir ma jambe, il n'a eu qu'un morceau de chewing-gum !

C'est la seule attaque de requin, sans équivoque, dont j'aie jamais entendu parler, en Méditerranée. Mais celui-là, de toute évidence, n'était pas un pélerin.

Roger boitait.

- J'ai encapé⁹ une bulle. Je suis resté trop longtemps au fond. Il faut que je file à Marseille, au caisson des marins-pompiers.

Il lui fallait faire vite pour éviter de subir des dégâts neurologiques irréversibles. Quand un plongeur séjourne au fond, l'azote contenu dans l'air se dissout dans ses tissus. S'il remonte très rapidement, ce gaz n'a pas le temps de s'évacuer naturellement, dans ses vacuoles pulmonaires. Des bulles apparaissent alors partout dans l'organisme, qui tendent à bloquer la circulation sanguine. On peut reconstituer le phénomène en ouvrant une bouteille de champagne. Si on laisse le gaz fuser lentement, les bulles n'apparaissent pas. Si on ouvre d'un coup, les bulles se forment. Le phénomène est particulièrement sensible dans les capillaires sanguins, très abondants au niveau des articulations. Le tissu nerveux, cessant d'être irrigué, se nécrose. C'est ce qui était arrivé à ce pauvre Léo, du Lavandou. Je m'étais tué à essayer d'expliquer cela à mes compagnons Marseillais, mais ils considéraient, à tort, que ce genre de chose ne les concernait pas. Selon eux, seuls les amateurs pouvaient s'offrir le luxe de faire des paliers. Pour eux, la plongée était un travail et ils estimaient qu'ils ne pouvaient perdre un temps précieux à ce genre de chose.

A vingt mètres on peut vider une bouteille de deux mètres cubes d'air comprimé sans trop de risques. A trente ou quarante mètres cela devient problématique. A cinquante et au-delà, c'est jouer inconsidérément avec sa santé.

⁹ Expression Marseillaise typique. Encaper veut dire prendre, récupérer, subir. On "encepe du mauvais temps".

Roger payait son imprudence.

Le seul moyen d'agir après qu'un plongeur ait subi un accident de décompression est de le recomprimer le plus vite possible, dans un caisson. Alors les bulles disparaissent et, si on fait assez vite, le tissu nerveux n'est pas trop endommagé.

La Drôme.

L'été tirait à sa fin. Nous avions découvert un autre monde, passionnant. Nous avions vécu au côté d'hommes hors du commun, libres, qui avaient préféré gagner leur vie en arrachant aux abysses leurs trésors, au lieu de moisir dans des bureaux ou devant un tour ou une fraiseuse. A leur contact nous étions devenus différents et nous pensions que cette expérience nous avait marqués à jamais.

Le mystère de la Drôme nous fascinait toujours. J'en avais parlé à Poulain, mais il avait préféré rester très discret sur ce point. Il était évident qu'il en connaissait l'emplacement, mais il ignorait que nous les connaissions aussi. En fait ces plongeurs connaissaient chaque mètre carré de la baie, non pour les avoir exploré eux-mêmes, mais grâce aux confidences des pêcheurs. Quant à ces derniers, ils connaissent tout des fonds, non pas parce qu'ils plongent, mais parce qu'ils accrochent leurs filets sur les épaves ou qu'ils remontent parfois au cours de leurs pêches des fragments d'amphores.

Roger et ses amis collaboraient depuis des années avec eux, que cela soit pour participer à leurs pêches à la dynamite ou précisément pour aller dégager ces précieux filets des épaves.

Nous nous demandions comment procéder pour localiser l'épave de la Drôme, qui reposait sur un fond de plus de cinquante mètres. Draguer semblait être une bonne solution.

- Oui, dit Jean-Louis, mais si nous nous contentons de laisser traîner notre mouillage au bout de notre corde de "coco"¹⁰, ce que nous risquons, c'est d'accrocher n'importe quoi. Alors nous perdrons notre précieux mouillage, comme cela nous est déjà arrivé deux fois.

- Il y a une solution, dit Jean-Claude. Au lieu de mettre notre grappin au bout du filin, nous pourrions l'attacher en haut d'un long tube de chauffage central, comme on en trouve dans les décharges. Comme ça on laisserait traîner le bout du tube sur le fond. Si quelque chose accroche, cela ne pourra être qu'un objet dépassant du fond de plusieurs mètres.

Pendant que Poulain se remettait de son accident, nous entamâmes ces opérations de dragage, au large, sous un soleil de plomb. Nous prenions de repères sur la côte et nous essayions de quadriller la région. Au troisième essai le grappin accrocha quelque chose et nous plongeâmes, Jean-Louis et moi. Nous nous guidâmes sur le filin et vîmes apparaître l'épave, drapées de filets de pêche. Elle était bien comme l'homme de Serres-Chevalier l'avait décrite.

¹⁰ Il s'agit de cordes faites en fibres de cisal, moins cher que le chanvre.



La Drôme, par 57 mètres de fond.

Il y avait un canon, sur l'avant. C'était un cargo avec château arrière. On voyait l'hélice en bronze, énorme, à moitié enfouie dans le sable. Je pensais :

- Giordano en tirerait un bon prix, mais sa récupération risque d'être sacrément problématique.

A une telle profondeur nous devions limiter notre séjour au fond à huit minutes. Ceci ne permettait qu'une exploration rapide des lieux. A la remontée nous avions deux paliers à faire, un à six mètres et un à trois mètres, qui totalisaient dix-huit minutes.

Les paliers sont semblèrent interminable. A la surface Jean-Claude nous observait, avide d'en savoir plus. Enfin nous fîmes surface.

- Ca ne va pas être commode de travailler à une telle profondeur. Premier principe : ne pas se quitter d'une semelle. Il y a le danger que constitue la présence des filets et celui de la narcose. Il va falloir faire très gaffe, surtout en pénétrant dans l'épave.

En effet, en dessous de cinquante mètres, l'azote dissous dans le sang a des effets hallucinogènes. Le plongeur perd la tête, fait n'importe quoi. Parfois il perd jusqu'à la notion de la verticalité.

Nous multiplîâmes les plongées, nous risquant chaque fois un peu plus à l'intérieur du navire, en pénétrant par l'énorme trou fait par la torpille. Mais l'exploration était lente. Je mémorisais les lieux en effectuant de nombreux dessins.

Un jour nous trouvâmes dans une petite pièce ce qui ressemblait à des lingots empilés. Etait-ce le fameux trésor, dont tous les plongeurs rêvaient ? Hélas ce n'étaient que des briquettes de charbon que le cuisinier du bord utilisait pour confectionner les repas de l'équipage.

La rentrée des classes était proche.

- A mon avis, dit Jean-Claude, l'exploration systématique de cette épave dépasse nos moyens et c'est trop profond, trop

risqué. Par contre il y a un objet que j'aimerais bien voir dans mon salon, c'est la roue du gouvernail.

Il était facile de pénétrer dans la timonerie du navire. La roue était bien là, énorme. Nous consacrâmes plusieurs plongées à l'extraire de son logement, en utilisant des barres à mine. Enfin elle céda. Jean-Claude et moi l'accrochâmes à deux bidons d'huile de vingt litres que nous avions amenés avec nous.

Jean-Louis, en surface, n'était pas seul. Il avait été rejoint par un plaisancier, qui possédait un canot automobile et qui se promenait avec une belle blonde, qui n'avait visiblement pas l'air d'être sa femme.

- Dites, qu'est-ce que vous faites ici, vous êtes en panne ?

La position de Jean-Louis, occupé à scruter le fond avec un seau vitré, l'avait intrigué.

- Non monsieur, j'attends des amis.

- Vous attendez des amis !?!

- Oui, ils ne vont pas tarder à remonter.

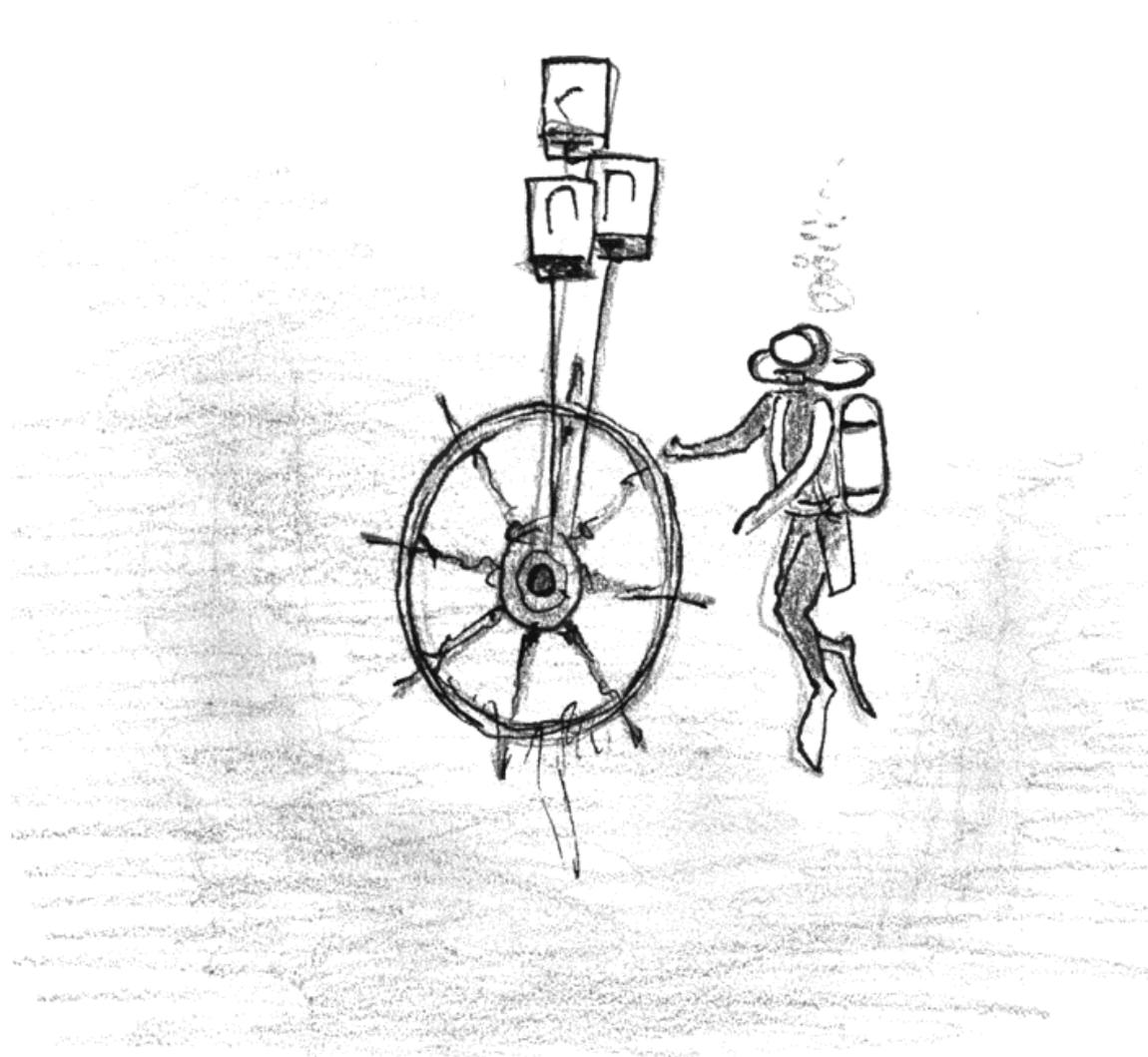
- Vous êtes sûr que vous n'avez pas besoin d'aide.

- Non, ça va très bien, merci.

L'homme reprit sa route, perplexe. Au fond nous attachâmes la roue aux bidons et nous fîmes une boucle de corde pour

qu'elle remonte en suivant le filin. Elle partit vers la surface, lentement et nous entamâmes notre remontée.

Le palier nous semblait interminable. Jean-Claude avait pris une habitude pour ces plongées profondes. Il glissait sous sa combinaison un journal, qui déployait dans la mer et passait le temps en s'absorbant dans sa lecture. Le palier terminé, il l'abandonnait au gré des flots.



Nous avons réussi. Nous étions entiers et la roue de gouvernail, en bois et bronze, était pendue sous la coque de notre minuscule esquif. Mais un nouveau problème surgissait.

- Nous ne pourrons jamais la hisser à bord. Elle est trop grande et trop lourde.

- Il y a une solution. On va dégonfler le boudin avant et la faire glisser.

L'idée se révéla bonne. Nous regonflâmes alors le boudin, à la bouche et même le moteur en marche. La roue était tellement grande qu'elle dépassait largement des deux côtés du canot. Lorsque nous rentrâmes au port, Poulain était là, remis de son accident.

- Coquin de sort, vous avez réussi à sortir la roue de la Drôme. Mais moi, je l'avais déjà vendue à un antiquaire !

- Désolé, Roger, on a été plus rapides que toi !

Epilogue.

De nouveau, l'asphalte parisien, le ciel gris.

Entre deux virées-vacances dans le sud il restait la piscine. Celle des Tourelles offre un bassin de cinquante mètres, avec un plongoir de dix mètres, qui surplombe une partie de bassin avec quatre ou cinq mètres de profondeur. Je n'ai pas une passion pour les piscines. Je n'aime guère des grand halls vitrés, ces odeurs, ces carrelages. Ce ne sont jamais que de grandes salles de bains.

Un jour j'ai eu beaucoup de chance. Si j'avais choisi de parcourir, sous l'eau, ce bassin de cinquante mètres dans l'autre sens, je ne serais plus là pour le raconter. Notre entraînement faisait que nous avions de bonnes performances en apnée. Il n'y avait personne, à l'époque, pour nous dire « jusqu'où on peut aller trop loin ». Nous descendions. Dix mètres, puis quinze, dix-huit. Quelque chose nous disait que, plus bas commençait un risque que nous ne sachions pas évaluer. Mais telle que nous pratiquions la plongée en apnée, elle nous paraissait sans danger. Nous avions conscience de nous tenir bien en deça de nos capacités maximales. Nous avions fait des essais, hors de l'eau. Nous pouvions tous retenir notre souffle pendant deux minutes et demie. Des plongées de 45 secondes, une minute maximum, à quinze-dix huit mètres nous semblaient raisonnables.

Nous savions aussi que des plongées pouvaient se terminer en drames. J'avais perdu mon ami Josso, en Corse. Il était parti en syncope sur fond assez faible, à cause des efforts qu'il déployait pour extraire un mérou de son trou. On l'avait

retrouvé mort, couché sur le poisson. Il y eut aussi François de Roubaix, qui avait comme moi usé ses culottes sur les bancs du lycée Carnot, à Paris et qui ne pensait qu'à la musique. Il se noya, au faite d'une fantastique carrière de compositeur (musiques des films « Les Aventuriers », « La Scoumoune »).

Dans ces eaux qui nous semblaient accueillantes, la mort pouvait être au rendez-vous. Le vrai drame c'est celui qu'on ne prévoit pas, non pas parce qu'on a pas mis « toutes les chances de son côté », mais parce qu'on a oublié un paramètre essentiel, non perceptible.

Personne n'est un surhomme. Le drame c'est de surestimer ses capacités, en général, et parfois, dans une situation particulière. Personne n'est à l'abri de ce genre de risque. Il en est dont on n'est absolument pas conscient et c'était le cas ce matin-là.

Je m'étais changé. J'étais allé au bord de la piscine, côté grand bain, et j'avais plongé. J'avais fait cela cent fois. Cinquante mètres sous l'eau, la belle affaire ! A soixante-dix ans je les fais toujours aisément, alors à vingt

Je me suis coulé sous la surface. J'ai vu sous mes yeux défiler les marques du fond.

Eh puis je me suis retrouvé sur le bord de la piscine. Des gens criaient. J'avais le visage en sang. Un baigneur avait soudain découvert mon corps inanimé, dans un mètre et demi d'eau. Il avait appelé à l'aide. Tout le monde s'était précipité pour sortir de l'eau un authentique noyé : moi. En me sortant

par l'escalier ils avaient été si maladroits qu'un m'avait lâché. J'étais tombé, le front contre une marche d'escalier. Je n'avais pas été trop long à retrouver mon souffle. Je n'avais pas dû rester en syncope bien longtemps. Mais maintenant il me fallait .. cinq points de suture. C'est peu de choses en regard d'une vie perdue.

Gravez-vous bien cette histoire dans la tête. Je n'ai rien vu venir, rien senti. J'étais seulement fatigué, ce matin-là, par une préparation intensive d'examens. Je manquais de sommeil. Pourtant, à vingt ans, on pense qu'on récupère vite. On sent peu la fatigue.

Faux. Mon corps, lui, avait enregistré cette fatigue. Ma capacité à retenir mon souffle s'était réduite considérablement, à mon insu. Si j'avais pris cette piscine-là dans le sens petit bain, grand bain, j'aurais coulé à fond dans le bassin de plongée, à cinq mètres de profondeur, là où les baigneurs étaient peu présents. Et tout aurait été joué, en cinq petites minutes. Mes neurones, anoxiées, auraient été irrémédiablement endommagées. Eh oui, en syncope par anoxie il faut trois cent secondes pour passer de vie à trépas.

Je voulais terminer ce livre sur cette anecdote, qui vous fera, j'espère, réfléchir.

*A l'enfant amoureux de cartes et d'estampes
L'univers est égal à son vaste appétit
Ah, que le monde est grand à la clarté des lampes
Aux yeux du souvenir, que le monde est petit.*

Charles Baudelaire